U d'/of OTTAWA
39003003236188

Tire à 200 exempl.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/choixdelettresin00oxen

CHOIX

DE

Lettres Intimes

D'UN ÉPICURIEN DU XVII^e SIÈCLE

(Comte JEAN OXENSTIERN)

Publiés d'après les originaux inédits

PAR

le Comte F.-U. WRANGEL

PARIS

J. CHEVREL

LIBRAIRE

29, RUE DE SEINE, 29

1917

Lettres Intimes

D'UN ÉPICURIEN DU XVII^e SIÈCLE

Cet ouvrage a été tiré
a 260 exemplaires numérotés ainsi qu'il suit :
50 exemplaires sur papier impérial du Japon nos 1 a 50.
210 — sur papier vergé d'Arches nos 51 a 260.
plus deux exemplaires sur vélin Japon a la forme
réservés.

EXEMPLAIRE No 116

Tous droits réservés.

CHOIX

DE

Lettres Intimes

D'UN ÉPICURIEN DU XVII[e] SIÈCLE

(Comte JEAN OXENSTIERN)

Publiés d'après les originaux inédits

PAR

le Comte F.-U. WRANGEL

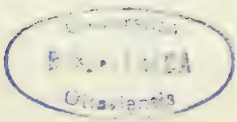
PARIS

J. CHEVREL

LIBRAIRE

29, RUE DE SEINE, 29

1917



FT
7706
.O7Z53
1917

PRÉFACE

Le XVII^e^ *siècle vit s'épanouir toute une phalange de moralistes théoriques : ils sont légion ces disciples d'Epicure qui, après avoir paradé sous l'uniforme militaire, ou gaspillé leur jeune âge dans une existence plus ou moins orageuse à l'étranger, ont consacré les loisirs de leurs vieux jours à des spéculations philosophiques où à la rédaction de maximes sociologiques. Il serait oiseux de rappeler ici les noms des maîtres du genre, mais c'est surtout en France qu'a fleuri cette littérature si goûtée pendant le Grand Siècle. Il n'en demeure pas moins que les moralistes français firent école, et que dans tous les pays civilisés de l'époque, ils eurent de nombreux disciples, dont quelques-uns ont joui d'une célébrité incontestée. Parmi ces derniers, l'auteur des lettres qui forment l'objet de cette publication, le comte suédois* Jean Oxenstiern, *occupe une place prépondérante,*

et par ses écrits, et par la notoriété qu'il devait à sa situation sociale, et aussi parce que sa conversion inopinée au catholicisme avait surpris ses anciens compagnons de plaisirs faciles, ainsi que la haute aristocratie de presque toutes les capitales d'Europe qu'il avait fréquentée pendant de longues années.

Ses Pensées sur divers sujets, *ses* Méditations dans la solitude *ainsi que ses maximes, qu'il qualifiait de* Bouquet de diverses fleurs, *connurent, dès leur apparition, une vogue qui consacra la notoriété de l'auteur.*

Les Pensées *notamment, qui eurent d'innombrables éditions et furent traduites en plusieurs langues, contribuèrent à sa célébrité. Cet ouvrage, qui fut plus tard édité en deux volumes avec le* Bouquet, *avait sa place marquée dans toute bibliothèque sérieuse au* XVIII^e^ *siècle.*

Lord Byron, dans son immortel Don Juan (*Chant XIV, st.* 59, *traduction de Fauvel,* 3^e^ *édition,* 1878), *rena hommage en ces termes à l'érudition de Jean Oxenstiern :*

De rien ne jamais fouiller les racines,
D'un vil fumier elles sont trop voisines.
De rameaux verts, quand le chêne est orné,
Pourquoi chercher le gland qui l'a donné ?
Des plus beaux fruits, à remonter la trace,
On les verrait souvent changer de face ;
Mais c'est assez, et d'ailleurs là-dessus
Oxenstiern vous en apprendra plus.

Il n'est guère douteux que c'est lui aussi qui inspira au marquis de Sade sa pièce curieuse : Oxtiern ou les Malheurs du libertinage.

Pour nous, enfants du XX^e^ *siècle, les écrits d'Oxenstiern, malgré leur incontestable valeur, n'ont guère qu'un intérêt de curiosité rétrospective. Au point de vue littéraire, même en s'attachant à l'époque où ils virent le jour, ils semblent quelque peu discutables, voire médiocres. L'horizon de l'auteur se borne à des maximes, à des considérations de morale, à des concepts religieux qui sont parfois des sophismes ; mais son esprit vif et clair, son jugement fondé sur une expérience chèrement acquise le plus souvent, sa mémoire prodigieuse de lecteur averti, sa connaissance incontestable des classiques, des maîtres latins, français, italiens et espagnols, ainsi que des textes sacrés suppléaient chez lui, de façon très heureuse, au défaut de profondeur.*

Sa carrière littéraire aurait eu sans doute pour limite sa correspondance intime, si les infirmités physiques et la gêne financière ne l'avaient obligé à rompre avec la vie de plaisirs et à renoncer aux émotions du jeu. Rivé à son fauteuil d'arthritique où le torturaient ses rhumatismes, poursuivi par des créanciers impitoyables, il ne trouva quelque consolation à ses souffrances et à ses désillusions qu'en consignant ses impressions et ses pensées en des lettres où il ex-

prima ses opinions sur toutes les branches de l'activité et de la pensée humaines. Mais sa philosophie — si l'on peut ainsi nommer son pessimisme — se borne ordinairement à développer les théories et les maximes des anciens, et s'appuie assez souvent sur des citations fragmentaires d'auteurs latins et grecs.

Il écrit d'ordinaire en français, et malgré la précision grammaticale de cette langue, son style n'en demeure pas moins parfois obscur et brumeux.

M. Bruzen de la Martinière, qui rédigea, en 1742, *une des éditions françaises des* Pensées *et du* Bouquet, *s'exprime ainsi sur Oxenstiern :* « *Le style de l'auteur n'est pas fort pur ; c'est le langage d'un étranger, qui se fait entendre et qui ne cherche que les choses, sans trop s'embarrasser de l'élégance. Montaigne, malgré son vieux style, a encore ses lecteurs, à cause du vrai et du bon qu'ils admirent dans son livre. On pourrait appeler le comte Oxenstiern le Montaigne du Septentrion. Le Français et le Suédois emploient tout leur esprit à guérir l'homme de sa vanité, à l'humilier en faisant voir ses faiblesses. Mais le Suédois mérite moins le reproche qu'on a fait au Français d'avoir disposé ses lecteurs à une certaine indolence pour les objets de la foi chrétienne.* »

En tout cas, la manière d'écrire et de penser d'Oxenstiern est néanmoins attachante et cu

rieuse. Alors même qu'il traite les sujets les plus revêches, il ne se départit jamais d'une certaine bonhomie, fût-ce au cours d'apostrophes sévères contre ses semblables, surtout contre les femmes, qu'il traite sans ménagements, pour ne pas dire avec cynisme. Il flagelle au hasard des événements, sans tenir grand compte que ses faiblesses personnelles entachent d'erreur ses jugements sur autrui et que ses opinions du moment peuvent être dictées par des sympathies ou des rancunes plus ou moins justifiées.

Toutefois il serait injuste de ne pas reconnaître que ses réflexions sont souvent suggestives et sans aucun doute inspirées d'un réel désir de mettre les gens sur leurs gardes pour ne point suivre les mêmes voies que lui ou ne pas acheter aussi chèrement leur expérience.

La préface qu'il adresse au lecteur dans la première édition des Pensées (1720) *est assez caractéristique :*

« Ne croyez pas, cher lecteur, que c'est pour m'attirer votre applaudissement que je mets au jour mes pensées. Mon intérieur seul cherche la satisfaction (à la confusion des médisants) de paraître au public tel qu'il est connu de Dieu, seul juge de l'univers. Si cette lecture peut vous être utile à quelque chose ou vous amuser quelquefois, j'en serai ravi, et sinon, tant pis pour vous. »

Son livre ayant été critiqué, l'auteur, dans une lettre à un ami, expose son opinion sur ses détracteurs :

« Omnibus non placere virtutis signum est.

Je n'ai jamais eu la folie de croire que mes Pensées *plairaient à tous ceux qui liront ce petit livre, sachant fort bien que des pédants et des envieux se déclareront contre, d'un côté, et des idiots et des ignorants, de l'autre, vu que les premiers n'y trouveraient pas un style scolastique, ni d'expressions qui sentent le pédantisme, et que les seconds, par leur mauvais naturel, ne sauraient souffrir qu'aucun ouvrage soit applaudi qui ne sorte de leurs cerveaux mal timbrés. Ils trouvent que j'ai dit trop peu sur chaque sujet, mais ils ne considèrent pas que n'étant pas maître d'école, je n'ai pas voulu écrire pour l'instruction des enfants, mais qu'étant homme de qualité, j'ai écrit pour mes amis et pour ceux qui comprennent en peu de paroles beaucoup de choses :* Infelix eorum ignorantia qui ea damnant quæ non intelligunt. *Je serais même très fâché que certains sots que je connais y trouvassent de quoi se contenter ou qui fût propre à leur stupide compréhension Quelques vaudevilles de Paris ou chansons du Pont-Neuf suffiraient pour nourrir leur esprit d'araignée :* Da saccarum psyttaco et fœnum bovi, *voilà ce*

qu'il faut observer avec les idiots, dont votre comte du Saint-Empire est parmi les plus éminents. »

Je me permettrai de citer ici quelques spécimens de ses maximes ou Fleurs, *écrites en français, et réunies par l'auteur sous le titre* Bouquet de diverses fleurs, cueillies par le comte J. O. *dédiées à son neveu, le comte Axel Oxenstiern, lequel, paraît-il, ne se décidait que difficilement à venir en aide à son oncle prodigue.*

❦

« *La vie humaine est semblable à une galère, dans laquelle l'homme, en vrai forçat, rame sur une mer de misère, agitée par les flots d'une imagination inquiète, à travers les écueils d'une infinité d'accidents.* »

❦

« *Quoique la fortune soit sans pudeur, elle rougit quelquefois à la vue du mérite.* »

❦

« *Si le hasard reprenait ce qui a contribué aux actions des héros, que deviendraient la plupart de leurs trophées ?* »

❦

« *L'amitié et l'amour s'aiment comme deux frères qui ont une succession à partager.* »

❦

« *Le diable est logé incognito chez tout*

homme qui ne s'acquitte que par bienséance de ses devoirs religieux. »

❧

« *C'est assez d'un moucheron pour faire entrer un bœuf en fureur, et d'une bagatelle pour mettre un sot hors de ses gonds.* »

❧

« *La religion des grands consiste, le plus souvent, à servir Dieu, sans désobliger le Diable.* »

❧

Comme on voit, ces observations morales ne manquent pas de saveur, ni de finesse. De même les Pensées *d'Oxenstiern ont souvent l'empreinte du bon sens et sont parfois, malgré le sophisme et le paradoxe évidents et voulus, très instructives. Bruzen de la Martinière les caractérise de la manière suivante :* « *Il y a tant de pensées solides dont on peut faire un usage journalier pour la conduite de la vie en tous les états, que pour peu d'inclination qu'on ait pour la sagesse et pour la vertu, on ne regrettera point la lecture de ce livre, et on y trouvera, au contraire, presque à chaque page, mille choses, dont on peut tirer un profit solide.* »

Mais, somme toute, on ne saurait, de nos jours, comme je viens de le dire, se plaire, au delà d'une certaine mesure, à cette lecture, si peu conforme à nos visées modernes.

Oxenstiern se révèle tout différent dans ses

lettres ou plutôt ses brouillons épistolaires, car le recueil qu'on va lire n'est, en réalité, composé que de minutes réunies par leur auteur en un volume actuellement conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque Royale, à Stockholm. Il est vrai que l'auteur y aborde parfois des sujets tout autres, dont certains peuvent paraître libertins et même scabreux, tandis que dans ses livres il ne se départit jamais des limites des convenances les plus strictes.

Ces brouillons, au nombre de 133, *sont d'ailleurs d'un intérêt assez inégal. Aussi n'ai-je pas jugé opportun de les publier tous, beaucoup d'entre eux traitant de questions purement philosophiques et ayant visiblement déjà inspiré une partie des* Pensées. *Ce n'est donc qu'un choix restreint que le lecteur en trouvera ici, mais j'ose croire que cette sélection lui plaira, voire le divertira, en lui présentant sous ses aspects les plus caractéristiques un épicurien de grande allure, doublé d'un parfait galant homme* (1).

Le français de l'auteur étant, au point de vue de l'orthographe, très défectueux, il a été nécessaire de corriger souvent les fautes cho-

1) Les brouillons ne sont pas datés, et les noms des correspondants ainsi que ceux des personnes mentionnées sont pour la plupart remplacés par des *** : un excès de délicatesse de la part d'Oxenstiern, qui ne destinait pas ces lettres à la publicité.

quantes dont ses lettres fourmillent. Je n'ai, bien entendu, rien changé au style de l'auteur, dont les tournures de phrases parfois paraîtront bizarres, tout en gardant une saveur particulière. On pourrait critiquer ce procédé, s'il s'agissait de lettres écrites par un Français — et je me suis moi-même maintes fois opposé à la publication de documents anciens corrigés suivant l'orthographe moderne — mais étant donné que l'auteur est un étranger dont les fautes lexicologiques sont trop nombreuses pour ne pas nuire à l'intelligence de la pensée, je crois que le lecteur m'approuvera. Je suis d'ailleurs, en cette matière, entièrement de l'avis de Bruzen de la Martinière qui, dans l'avant-propos à son édition des Pensées, *s'exprime ainsi :*

« *J'ajoute que j'ai vu quantités de gens si rebutés par l'orthographe maussade et dégoûtante qui règne dans toutes les éditions de ce livre en Allemagne, sans excepter celle de* 1737, *qu'ils en ont quitté la lecture dès la première page, plutôt que d'exposer leurs yeux au supplice continuel de voir des mots défigurés et presque méconnaissables. Ne persuadera-t-on donc jamais aux étrangers, qui aiment si passionnément notre langue, qu'ils doivent l'apprendre telle qu'elle est, sans se donner la liberté d'en ajuster l'orthographe à leur prononciation vicieuse ?* »

F.-U. WRANGEL.

NOTES BIOGRAPHIQUES

Le *Comte* Jean Oxenstiern, *plus correctement* Oxenstierna, *naquit à Stockholm, le 2 janvier* 1666. *Il appartenait à l'une des plus illustres familles de la Suède, et était proche parent du fameux chancelier et régent de Suède Axel Oxenstiern, qui fut célèbre à l'époque de Richelieu et de Mazarin.*

Le père du futur philosophe mourut alors que celui-ci était âgé de trois ans. Sa mère semble n'avoir pas eu assez d'autorité pour l'élever avec la sévérité que son caractère indépendant eût exigée. Le soin de l'éduquer échut en partie à un tuteur, ou gouverneur, qui n'exerça guère d'influence favorable sur son pupille. Quand le jeune Jean fut parvenu à l'âge de seize ans, et eut terminé ses études à l'Université d'Upsal, il partit, accompagné de son gouverneur, pour le voyage d'Europe, considéré alors comme partie

intégrante de l'éducation pour tout jeune aristocrate ayant quelques prétentions à soutenir sa situation dans le monde.

S'il avait pu prévoir à cette époque que son voyage éducatif se poursuivrait pendant plus de quarante ans, qu'il serait une pérégrination de pays en pays, de cour en cour, et pendant un certain temps, une série malencontreuse de déboires, de désagréments et d'humiliations, il est à présumer qu'il eût préféré rester au logis ancestral. Il ne revit sa patrie qu'à un âge avancé, et il s'y sentit un étranger, ignoré de tous et n'y comptant pas d'amis.

Son périple débuta par un séjour prolongé à Vienne, où son frère aîné résidait comme ambassadeur de Suède, et d'où le jeune voyageur se rendit à Francfort-sur-le-Mein. Dans cette ville, il causa de nombreux désagréments à son gouverneur et s'attira maintes mésaventures. En peu de semaines, il dépensa tout son pécule en habits somptueux et en plaisirs peu en rapport avec son âge, ainsi qu'en riches cadeaux à la landgravine de Hesse, née comtesse Brahe, et veuve de son cousin le comte Jean Oxenstiern, fils aîné du chancelier susnommé. En outre, il se lança dans la politique et prononça même des harangues subversives contre le gouvernement de Suède ; puis un beau jour, l'infortuné gouverneur apprit que le jeune étourdi l'avait brusquement abandonné,

pour s'en aller en Hollande, en compagnie d'un page aussi mauvais sujet que lui.

Peu après on sut qu'il avait pris du service dans l'armée hollandaise. Toutefois il renonça bientôt à la carrière des armes, et ayant quitté les Pays-Bas, il visita l'Angleterre, d'où il dut partir plus tôt qu'il ne l'eût voulu, pour cause de dettes criardes et autres menus désagréments. Il n'en garda pas moins un très bon souvenir de l'Angleterre, qu'il mentionne plus tard dans ses Pensées *en ces termes flatteurs : « L'Angleterre est véritablement la Reine des Iles, l'Empire et l'Arsenal de Neptune. C'est en même temps le Pérou de l'Europe, le Royaume de Bacchus, l'Ecole d'Epicure, l'Académie de Vénus, la patrie de Mars, le séjour de Minerve, l'appui de la Hollande, le fléau de la France, le purgatoire des partisans de la contrainte et le paradis de ceux de la liberté. Le sexe est beau, mais la beauté y est accompagnée de je ne sais quoi de fade. La bravoure y est comme naturelle aux hommes, mais elle y est portée à un excès qui approche fort de la férocité. Les talents de l'esprit y sont aussi grands, et peut-être plus, que partout ailleurs, mais ils produisent une certaine présomption qui en diminue considérablement le mérite. C'est là qu'on peut dire que la Fortune distribue ses grâces à pleines mains ; mais ces insulaires ignorent l'art d'en faire usage pour d'autres que*

pour eux-mêmes. Les courtisans et leurs goûts sont seuls objets de leurs libéralités. Leur langue est un mélange bizarre de presque toutes celles qui se parlent en Europe, mais elle a cet avantage qu'elle s'exprime mieux que nulle autre. Enfin, c'est une nation à qui rien ne manque pour être heureuse que de savoir jouir de son bonheur. Son inquiétude naturelle et la jalousie extrême qu'elle a de ses droits l'ont souvent plongée dans l'horreur des guerres civiles, qui l'ont mise à deux doigts de sa perte. Les trois voyages que j'y ai faits m'ayant appris à connaître cette région, je puis assurer que c'est le pays le plus propre du monde à charmer un jeune homme qui en connaît la langue, et qui est capable d'y soutenir les grandes dépenses, de sorte que si le grand chemin de l'Enfer est semé de délices, il faut nécessairement qu'il passe à travers l'Angleterre. »

On ne sait rien de précis sur l'emploi de son temps après son départ brusqué de ce pays enchanteur, mais on est autorisé à croire qu'il eut un moment l'intention de reprendre du service dans l'armée des Pays-Bas, projet auquel il ne donna pas suite. En tout cas, c'est vers cette époque que commencèrent ses pérégrinations à travers l'Europe. Sa première visite fut pour Paris, la Ville Lumière, où il paraît avoir amplement justifié sa renommée de prodigue, et dont

il garde un souvenir enthousiaste, de même que de la France, qu'il a décrite ainsi dans ses Pensées :

« *Me voici dans le pays où les Muses résident, où les Sciences habitent, où Mars tient son école et où la religion catholique est dans son lustre ! La civilité est comme naturalisée, l'honnêteté fleurit et la clémence brille dans ce merveilleux pays, où la nature a prodigué ses libéralités et où le peuple lui témoigne sa reconnaissance par ses soins et son travail. Heureux pays ! La patrie des étrangers et l'asile des grands princes malheureux. Les hommes* **y** *pensent, parlent et exécutent également bien ; les femmes* **y** *causent, jouent et se promènent avec un empressement égal. Le bon vin* **y** *fait chanter, la bonne chère* **y** *est accompagnée de bons mots. La constance n'***y** *est pas à la mode, et la mode* **y** *est inconstante. La fortune* **y** *enfle et la disgrâce* **y** *désespère. Enfin, me voici en France, le plus beau royaume de l'Europe ! A l'âge de dix-huit ans, j'***y** *allai pour la première fois, et je trouvai Paris un paradis. A l'âge de vingt-cinq, j'***y** *retournai pour la seconde fois, et Paris m'a paru agréable. A l'âge de trente-six, j'***y** *fis un troisième voyage, et il me parut passable. M'***y** *voici de retour à quarante-huit, et je m'***y** *trouve inquiet. De sorte que je crois que s'***y** *j'***y** *revenais dans dix ans,* ***il me paraîtrait insupportable.***

« *Il semble qu'à mesure que l'homme décline, cette incomparable ville perd ses charmes, et que semblable à la Fortune, elle ne juge que la jeunesse digne de participer à ses délices. La grande vivacité de la nation, l'embarrassant cahot* **du** *monde, le fréquent bruit des carrosses, la course perpétuelle des allants et des venants et le continuel tintamarre de tant d'ouvriers différents ne s'accordent guère avec la tranquillité et le repos que cherche un homme fait. En vérité, tous les plaisirs du monde me paraissent insipides à l'heure qu'il est. Je ne sais si c'est pour les avoir trop goûtés dans ma jeunesse, ou si c'est par le mauvais goût de l'âge? Je m'estime heureux de ce qu'à mesure que les plaisirs ne veulent plus de moi, j'en fais aussi peu de cas. La solitude à présent me paraît préférable à l'Opéra, et une petite table en repos a plus de charmes pour moi que les plus gros festins de Paris. Un homme d'âge avec de l'érudition et une conversation solide me touche plus agréablement que cinquante courtisans de Versailles ou petits-maîtres de Paris avec leurs gasconnades et leurs sornettes. Enfin,* Tempora mutantur et nos mutamur in illis. »

Je n'ai aucunement l'intention de suivre ici toutes les péripéties des innombrables voyages qu'entreprit notre héros. Qu'il me suffise de mentionner qu'il séjourna longtemps en Pologne, dans l'étroite amitié du roi Jean Sobieski et des

plus grands seigneurs de ce pays ; après quoi il fit de longs stages à Rome, en Espagne, en Allemagne, etc., acquérant ainsi expérience et hautes relations, mais ruinant en même temps sa santé en débauches de toutes sortes. Dans ses Pensées, *il parle souvent des contrées qu'il visita, et il les décrit sommairement, mais de façon incisive et caractéristique. De l'Espagne notamment, il trace la définition que voici, en forme de fable :*

« *On dit assez plaisamment qu'il y a quelques années Adam revint sur la terre, et en faisant le tour d'Europe, il la trouva tellement changée, qu'après avoir parcouru la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, etc., il ne les reconnut plus, mais qu'en arrivant en Espagne, il s'écria tout haut :* « *Ah ! pour ce pays-* « *ci je le reconnais, car on n'y a rien changé de-* « *puis mon départ !* »

Au cours de son stade prolongé en Allemagne, plus spécialement à Cologne, il épousa une riche veuve de la plus haute aristocratie, la comtesse de Bentheim, née comtesse de Limburg-Styrum. Cette union fut plutôt malheureuse, et fut brutalement rompue au bout d'une année à peine. Dans une lettre écrite, vingt ans après, à un de ses cousins, le comte de Dohna, Oxenstiern s'exprime, parlant de sa femme, en termes violents :

« *J'ai trop de vénération pour votre femme à la vouloir comparer à la mienne, une vieille*

harpie, qui n'a rien de femme que le vice, l'avarice, l'opiniâtreté et l'irréconciliation. Je prie Dieu de conserver la vôtre et convertir la mienne, la vôtre pour votre consolation et la mienne pour son salut. »

C'est vers le même temps qu'il se convertit au catholicisme. Après quelques années de recueillement solitaire, il reprit ses pérégrinations, et passa notamment de longues années à Venise, pour aller s'établir enfin à Cassel, où il vécut presque en anachorète, rédigeant ses Pensées, *qui parurent en* 1720, *mais où il s'enfonça de plus en plus dans un dégoût profond de la vie, sentiments auxquels il donna une expression dans la lettre suivante à son cousin, le comte et burgrave de Dohna, datée de Cassel en février* 1723 :

« *Pour mes nouvelles, elles sont toujours les mêmes ; sans santé, sans argent, sans amis et sans crédit. C'est assez, ce me semble, pour rendre un pauvre vieillard désolé, quoique, grâce à Dieu, je supporte tout cela avec patience, sachant bien que :* Qui invitus jacet durius ille jacet, *et que l'impatience ne fait qu'augmenter notre fardeau. Cela étant, parlons d'autre chose.*

« *Comment passez-vous votre carnaval ? Est-il aussi triste que celui de Cassel, d'où il semble que les plaisirs se sont enfuis avec l'âme de la princesse Wilhelmine ? Pour moi, à qui le sort depuis bien du temps ne fournit que des carêmes,*

je ne me soucie plus des plaisirs vains et fades que produit le carnaval, vrai printemps de l'enfer, où les pucelages se perdent et les cornes se gagnent, où l'argent s'envole et les rhumes arrivent, où la jeunesse se ruine et la vieillesse crève, enfin, où le diable fait de bonne récolte et le ciel souffre de disette (1).

« *En vérité, je rougis de honte, quand je réfléchis sur mon penchant d'autrefois pour le carnaval et la joie que j'avais de rencontrer des gens masqués qui me donnaient tant de curiosité de les connaître. Comment ne devais-je pas m'apercevoir que ce déguisement était une preuve convaincante de leur folie, et que leurs visages, conformes à leurs cœurs, n'osaient se montrer à découvert? Il y a bien de ces derniers dans ce pays-ci, d'où je brûle du désir de sortir, car n'ayant (raisonnablement parler) guère de temps de reste,*

---

1) Dans ses *Pensées*, Oxenstiern s'exprime à peu près de la même façon en parlant du carnaval; seulement il y donne une tournure plus modérée à ses paroles:

« Le carnaval est un reste du paganisme et une commémoration des Bacchanales des anciens. C'est la fête dédiée au diable et le temps où la folie des hommes est dans sa force. Vrai printemps de l'enfer et le naufrage d'une infinité d'innocents, l'heure du berger pour les femmes coquettes, des jours caniculaires pour les hommes, le vomitif de la bourse, le venin de la santé, le terrible séducteur de la jeunesse et le bourreau ordinaire des vieillards. »

je vais démasqué tout à fait, ne trouvant rien digne de mon déguisement, car je ne cherche plus rien et je n'ai rien ; c'est même dans ce rien que la raison veut que je trouve mon contentement. Vous jugerez par ceci, mon cher cousin, de ma situation et du peu de souci que j'ai où loger, quand je serai à Wismar. Tout est bon pour un esprit qui ne s'aperçoit pas de l'amertume, et tout est commode pour le repos de celui qui n'en peut plus de lassitude. »

Finalement, trop malade pour écrire, et presque réduit à l'indigence, il se laissa gagner par ses parents de Suède, et retourna dans sa patrie, où il rentra dans le giron de l'Église luthérienne.

Dans une lettre à un ami, il expose de mordante façon l'impression que lui fit la Suède, quand il la revit après sa longue absence.

« *Me voici enfin arrivé à la patrie, laquelle, après quarante et une années d'absence, ne me paraît plus reconnaissable ; les hommes de mon temps sont tous morts, et les vivants me paraissent des étrangers. Je n'y connais personne, et personne ne me connaît. Les rues, les maisons, les hommes, les femmes, les manières, enfin tout y a tellement changé que je doute que ce soit à Stockholm que je me trouve, ou si c'est en songe que j'ai cette vision désagréable.*

« *Autrefois on disait que* Sued retro Deus est,

mais présentement on peut bien dire : Diabolus est, *car toutes les vertus chrétiennes en sont bannies, la religion n'y bat que d'une aile, la charité y est éteinte, et l'amour-propre n'y laisse pas la moindre place au bien public. Les mauvaises mœurs y suffoquent de toute bienséance, et l'honneur des femmes y est à l'encan. La fausseté passe devant la franchise et la malice s'y couvre sous le nom de l'esprit. La tromperie réside dans le commerce des hommes, et la médisance y est un ornement du sexe féminin. L'orgueil et la pauvreté s'y disputent le rang. La tendresse entre parents y est inconnue, et l'indigence de l'honnête homme y passe pour infamie ; la tromperie y a chassé le crédit, et l'homme d'honneur en souffre pour la mauvaise foi du méchant. Les rapporteurs y font fortune, et les hommes discrets y passent pour des sots. Les honneurs s'y encanaillent, de sorte que les gens de mérite n'en veulent être ornés.*

« *Enfin les manières brutales, les conversations sèches, les repas mauvais, les plaisirs glacés, tout cela ensemble fait que je me désespère d'y être retourné, et pour surcroît de chagrin, d'être forcé d'y vivre du caprice d'autrui ou d'y mourir de faim. Voilà, monsieur, comment je trouve la Suède et comment je m'y porte. Dieu veuille vous conserver à un sort plus doux que le mien et vous garder des pays du Nord, car il est certain que*

Omne malum venit a Septentrione, *d'où j'ai l'honneur, etc...* »

Ce brillant courtisan, ce gai compagnon de Sobieski, cet homme blasé de la vie parisienne vécut en philosophe les dernières années de sa vie, à Stockholm, où il habitait un des palais de sa nièce, la comtesse Torstensson, veuve d'un des derniers rejetons du célèbre capitaine de la guerre de Trente ans. Mais ses moyens d'existence étaient si réduits qu'il se voyait dans la nécessité de recourir aux libéralités du roi et de la reine de Suède ou des membres de sa famille, auxquels il adressait de temps à autre des suppliques dont on a gardé les minutes, et dont la forme est parfois aussi originale que caractéristique.

Citons cette lettre au roi Frédéric de Suède :

« *Sire,*

« *La* Nécessité, *se trouvant un jour abandonnée de toute consolation et assistance, s'enfuit au bois pour y chercher sa fin, lorsque tout d'un coup elle se sentit arrêtée par la* Hardiesse, *laquelle, en la dissuadant de son propos, insinuait en même temps qu'il valait mieux aller se jeter aux pieds du souverain pour implorer sa royale protection et grâce ; et pour l'encourager davantage, la* Hardiesse *appela l'*Espérance *à son secours pour lui être garante d'une bonne réussite. Or, Sire, je confesse que cette fable a*

beaucoup de rapport à la situation présente de mon esprit, très agité par toutes les adversités qui accompagnent ordinairement l'indigence, laquelle me force à me jeter aux pieds de Votre Majesté... » etc., etc...

A son neveu, le richissime comte Axel Oxenstiern, il s'adresse de la manière suivante après en avoir reçu un premier refus :

« *Il ne me reste autre chose à vous demander que de bien vouloir prendre la peine, dans votre solitude, de jeter un coup d'œil sur le Deutéronome (cinquième livre de Moïse), chapitre* XV^e^, *versets septième et huitième.* » (1)

Après bien des humiliations et une longue et douloureuse maladie, il s'éteignit à Stockholm le 16 *février* 1733, *à peine âgé de soixante-sept ans.*

Pour son épitaphe, il composa plusieurs inscriptions, parmi lesquelles la suivante, datant de 1731 *dépeint assez bien son état d'âme au moment suprême :*

---

1) VII. — « Si étant dans le pays que le Seigneur votre Dieu vous doit donner, un de vos frères, qui demeurera dans votre ville, tombe dans la pauvreté, vous n'endurcirez point votre cœur, et vous ne resserrerez point votre main. »

VIII. — « Mais vous l'ouvrirez au pauvre, et vous lui prêterez ce dont vous verrez qu'il aura besoin. »

Siste, viator!
Hic dormit peccator :
Miserere mei mundi, salvator,
Quoniam commissa mea pavesco,
Et ante te erubesco.
Cum veneris judicare,
Noli me condemnare.

P.-S. — Les lecteurs trouveront à la fin de l'ouvrage un certain nombre de traductions de phrases latines et de langues étrangères peu usitées.

F.-U. W.

CHOIX
DE
LETTRES INTIMES
D'UN
Épicurien du XVII^e siècle

LETTRE N° I

MONSIEUR,

Votre curiosité est sans bornes, et ma capacité à vous contenter si limitée, que je ne sais où trouver de quoi satisfaire votre bizarre question touchant le *Nihil*.

Je vous dirai cependant que *Rien* doit être plus considérable que toutes les choses visibles, puisqu'elles ont toutes été tirées de là, selon la Sainte Ecriture. *Rien* peut même (en quelque manière) être comparé à la Divinité, puisque l'un et l'autre sont sans commencement et sans fin ; *Rien* est si parfait que cela ne saurait offenser Dieu, et *Rien* est si sain que cela

ne saurait gâter la santé ; *Rien* ne saurait être compris, et *Rien* cependant comprenait au commencement toute chose ; *Rien* est le délice du fainéant et l'ennemi déclaré de toute occupation ; *Rien* est l'unique chose que l'homme emporte avec soi hors de ce monde, et *Rien* est sans forme, figure ou circonférence ; *Rien* est le trésor des pauvres, et *Rien*, souvent, se sert de l'espérance pour dupe ; *Rien* est plus fort que l'amour, et *Rien* seul borne l'ambition démesurée ; *Rien* peut s'opposer aux décrets du Ciel, et *Rien* peut contenter la lubricité d'une femme. Enfin *Rien* est dans ma poche, et comme toutes choses ont été faites de *Rien*, les chimistes trouveront chez moi *Primam materiam*, dont j'ignore cependant la manipulation, et suis, Monsieur, etc...

LETTRE N° II

MADAME,

Vous me reprochez mon silence, et vous ne me répondez pas quand je vous parle. Vous me querellez sur l'absence, et étant présent, vous ne me regardez pas. Vous m'accusez d'être volage, et vous ne me payez jamais de constance. Vous

dites que je ne sais pas aimer, mais vous ne voulez rien entendre du prix de l'amour. Vous me dites de revenir, mais vous ne me promettez rien. Enfin, Madame, vous êtes malicieuse, et vous me croyez dupe. L'amour est bien aveugle, mais il y a, Madame, des amoureux qui voient de loin. Je ne suis pas Français, mais bien des Françaises m'ont passé par les mains. Je n'aime pas la coquetterie et je hais l'insensibilité. Il est vrai que vous êtes une charmante personne, mais je ne suis pas un monstre non plus, et ainsi, si vous voulez encore de mon service, il faut une autre conduite de votre côté, sans quoi je vous dirai :

C'est trop railler de mon martyre,
Le dépit m'en doit délivrer.
N'est-on pas bien fou de pleurer
Pour qui n'en fait que rire ?

Avec quoi je suis, Madame, etc...

LETTRE Nº III

MONSIEUR,

Cur podagra insequitur juvenem te Martis alumnum
Musarumque, senum quæ solet esse comes?
Error hic est morbi : morum gravitate senilem
Te simul ac vidit, credidit esse senem.

Comment, Monsieur, à l'âge de 28 ans, avoir la goutte et commander un vaisseau de guerre, n'être pas maître de ses pieds et faire la campagne, porter la croix de Malte et se servir de béquilles ! Voilà bien des choses qui s'accordent mal ensemble. Cependant je ne sais si je dois vous plaindre ou vous féliciter, vu que la goutte n'a pas moins de qualités que de douleurs. Mon cher chevalier, consolons-nous par là et convenons que nous l'avons mérité, puisque :

Nascitur ex Venere et Bacco solventibus artus
Filia quæ perdit membra Podagra virum.

Patience! Si nous avons des douleurs quelquefois, nous avons du moins la consolation de les avoir méritées. C'est un grand avantage sur bien d'autres goutteux que je connais, et qui n'ont jamais eu la satisfaction d'avoir passé quelques heures de leur vie aussi agréablement que nous avons laissé couler des années entières de la nôtre.

Je me souviens d'avoir connu deux goutteux, malades dans une même chambre, et dont l'un avait passé sa jeunesse de notre façon, et l'autre, fort sobrement, en philosophe. Le premier, dans ses douleurs, ne fit que pester contre les jambons, les saucisses de Bologne, les huîtres, les anchois, le vin de Champagne, du Rhin, de Saint-Laurent, de l'Ermitage, de Lacrymæ, les femmes et le plaisir qui les accompagne, etc.

Mais l'autre, *monsieur de Sobrière*, au contraire, ne fit que pleurer et disait : « Mon Dieu, si j'étais si heureux que d'avoir à qui m'en prendre dans mon mal, comme ce monsieur dans l'autre lit, encore m'estimerais-je en quelque manière soulagé, mais ayant vécu toute ma vie comme un capucin, je souffre maintenant comme un martyr, sans aucune consolation. »

Du reste, il est bien vrai que de toutes les paresses, c'est la goutte qui est la plus incommode ; mais courage, mon ami, nous ne serons pas longtemps paresseux, puisqu'elle vous prend à vingt-huit et moi à trente ans. Réjouissons-nous cependant, et attendons la mort avec gaieté, puisque cela ne peut pas se faire de pied ferme, et croyez-moi, Monsieur, etc...

LETTRE N° IV

MONSIEUR,

Je ne suis pas surpris que vous me disiez, dans la vôtre, que les médecins ont gâté la santé de monsieur votre frère ; ce n'est pas le premier que ces assassins à pension envoient dans l'autre monde. J'ai connu quelque part un médecin, qui d'ailleurs fut plus agréable dans la conver-

sation qu'habile médecin. Il me dit un jour qu'il n'y a rien de si aisé que de faire le médecin. « On n'a qu'à prendre un air grave et effronté, baptiser la maladie hardiment quoiqu'on ne la connaisse point, prononcer quelques mots rébarbatifs, souvent nommer Hippocrate et Galien, défendre avec cruauté ce que le malade désire, à la fin le laisser crever, et puis prendre son payement. »

Enfin, malheur à celui qui tombe entre leurs mains ! La médecine, à plusieurs reprises, fut bannie de Rome. Je voudrais qu'elle le fût de même de votre ville, et monsieur votre frère se porterait peut-être mieux. Je vous supplie de lui faire mes compliments et de me croire, Monsieur, etc...

LETTRE Nº V

MADAME,

J'ai bien reçu la vôtre, mais je ne l'ai point lue. Je la conserverai toute ma vie, mais je ne l'ouvrirai jamais. Je me flatterai en secret de son contenu, mais je n'en veux plus profiter. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités, mais je ne veux plus les partager. Votre souvenir

me fera de l'honneur, mais je n'en veux plus de marques. Mon silence à l'avenir sera toujours respectueux, et le vôtre m'obligera. Je vous honorerai toute ma vie, et ne vous demande que l'indifférence pour récompense. Si vos pensées quelquefois vous entretiennent en ma faveur, laissez vos actions à l'avenir parler à votre honneur, et si les vains plaisirs du passé vous reviennent à l'esprit, chassez-les par les soins salutaires que vous devez avoir du présent.

Le passé, Madame, n'est plus, le présent est momentané, et l'avenir est incertain. Redressons le premier par le bon usage du second, afin que le troisième nous soit favorable. Des années se sont écoulées, l'âge s'avance et la mort s'approche. Ménageons les heures, bannissons l'habitude, et songeons à la fin. Chassons les obstacles, rompons le commerce, et oublions l'un l'autre. Domptons la passion, évitons l'occasion et cherchons la retraite. Rendez votre cœur à celui à qui par droit il appartient, pardonnez-moi le mauvais usage que j'en ai fait, pendant que je le possédais, et ne comptez plus sur le mien, car il n'est plus en mon pouvoir Voilà les sentiments, Madame, de celui qui, en cessant d'être votre amant, commence d'être avec sincérité votre très humble, etc...

LETTRE Nº VI

MADAME,

J'aime l'asperge autant que vous, et sans que vous eussiez pris la peine de la recommander à ma plume, je vous en aurais parlé au printemps prochain, quand Son Altesse, à son ordinaire, vous enverra une corbeille pleine de ce légume.

Toutefois je vous dirai, en attendant, puisque vous le souhaitez, que l'asperge me paraît le sceptre du printemps et le cure-dent du bon goût. Elle est proche parente des petits pois, et sa tête est un artichaut en miniature. Il me semble qu'elle n'a jamais meilleure mine que quand, au milieu du champignon et de la morille, elle va faire sa cour aux petits poulets, et qu'après ils s'en vont tous ensemble se noyer dans la fricassée. Les médecins la reconnaissent pour la parfumeuse de la vessie, et moi je la déclare l'hydre du potager, car à peine lui a-t-on coupé la tête, qu'il lui en repousse une autre. Elle est l'esponton de l'écrevisse et baigne sa queue de bonne grâce dans le potage. Le beurre est le meilleur de ses amis, et les ris de veau s'accommodent fort de sa compagnie. Elle est, comme l'hirondelle, des premières à faire la cour à l'aimable printemps, et quand

elle s'en va, tout le monde se sent échauffé de sa perte. David, selon la tradition, la préfère à l'hysope (1) (dans le 50e Psaume, verset 9e): *Asperges* (2) *me hyssopo*... L'asperge vaut mieux que l'hysope !

Enfin, Madame, elle est de votre goût, et moi votre très humble serviteur.

LETTRE Nº VII

MONSIEUR,

La vôtre m'a fait plaisir, car je vois que votre opinion s'accorde avec la mienne sur le chapitre du sexe féminin. Que l'on dise tout ce que l'on voudra pour sa défense, sa faiblesse pour le commerce amoureux est trop connue pour que l'on puisse douter du faux pas de la plupart des femmes. Enfin, pour moi, je crois que si

---

(1) L'hysope est un genre de labiées aromatiques de l'Europe et de l'Asie centrale, qui jouissent de propriétés stimulantes.

(2). L'auteur se plaît à faire ici un calembour. Le texte original latin porte : *asperges me hyssopo et mundabor*, ce qui, bien entendu, n'a rien à faire avec l'asperge, la traduction étant « vous m'arroserez avec l'hysope et je serai purifié. »

les cornes des cocus reluisaient comme les étoiles, on verrait plus d'astres sur la terre qu'au firmament. Je veux vous dire à ce propos une histoire que je sais que vous ignorez.

Sésostris, roi d'Egypte, avait un fils nommé Phéron, lequel, par quelque fluxion sur les yeux, étant devenu aveugle pendant onze ans de suite, eut recours à l'Oracle pour apprendre quelque remède et eut pour réponse qu'en se lavant les yeux avec l'urine d'une femme qui n'avait jamais violé sa foi envers son mari, il recouvrerait aussitôt la vue.

Phéron, ravi d'un remède qu'il crut très aisé à trouver, s'adressa à sa propre femme, comme à un tonneau dont il gardait lui-même le bouchon ; mais il constata, avec un double déplaisir, que cette liqueur avait été troublée par quelqu'un d'autre, et ainsi ne lui servit qu'à l'assurer de son ornement d'Actéon. Il s'adressa ensuite à toutes les plus honnêtes femmes du pays, mais resta cependant aveugle, jusqu'à ce qu'à la fin, par bonheur, il en trouva une dont le baril n'avait été percé que par son mari (ce fut apparemment le lendemain des noces), et ainsi il recouvra la vue.

Le prince, par reconnaissance, épousa cette merveille, selon l'usage du pays, après avoir fait enfermer sa première épouse avec le reste des femmes honnêtes dans la ville d'Etrybolum

et après y avoir mis le feu: toute cette chaste compagnie fut consumée.

Que cette histoire reste entre nous deux, car quoiqu'elle ne puisse offenser les véritables femmes d'honneur, néanmoins elle pourrait choquer la plupart du sexe, dont l'amitié encore ne m'est point indifférente. Je suis, Monsieur, etc...

LETTRE Nº VIII

MONSIEUR,

J'ai bien reçu la vôtre du mois passé, il est vrai, à mon arrivée ici à Rome, mais ma curiosité de parcourir cette capitale de l'univers ne m'a pas laissé un moment de temps pour écrire plus tôt à aucun de mes amis. Il y a cinq semaines que je suis ici, et je m'aperçois déjà que l'Anglais avait bien raison de dire: *Toto in mundo Deus adoratur trinus, Romæ autem quatrinus,* car certainement:

Curia romana non petit ovem sine lana,
Dantes exaudit, non dantibus ostia claudit.

Je m'en aperçois, car à peine la cour s'est-elle aperçue de la mauvaise situation de ma

bourse, que plusieurs *purpurati* m'ont dit que celui qui cherche quelque chose à Rome doit être pourvu de trois *P*, c'est-à-dire de: *Pane*, *Panni* et *Pazienza*. Je ne pus pas l'autre jour m'empêcher de répondre à un cardinal, qui me citait ces trois *P*, que je trouvais *Pazzo* celui qui avait Pane, Panni et Pazienza et qui venait demander quelque chose à la cour de Rome.

Avec tout cela, Monsieur, Rome me charme; heureux celui qui peut y demeurer sans avoir affaire à la cour, et qui peut goûter ses délices sans essuyer ses amertumes!

Je ne saurais cette fois m'entretenir plus avec vous, car il faut que j'aille faire ma cour au cardinal de ***, qui est mon patron ici, et qui me promet des merveilles. Je ne sais ce qu'il en sera, mais j'ai déjà appris un proverbe de ce pays-ci, qui me donne de l'inquiétude: *Promettere non è dare, ma per gli matti contentare.*

Adieu, je suis, mon cher ami, etc...

LETTRE N° IX.

MONSIEUR,

J'eus hier l'honneur de dîner avec le cardinal de ***, qui fait la meilleure chère ici. J'y trouvai une compagnie choisie des plus beaux esprits de Rome, et ainsi je veux (faute d'autre matière) vous faire le détail de la conversation très agréable que nous eûmes. On tomba entre autres sur le chapitre des armoiries de Rome, et il fut dit que ces armes étaient autrefois aux Sabins, mais qu'après que les Romains eurent subjugué cette nation, ils s'attribuèrent aussi ses armes qui étaient composées des quatre lettres suivantes : S, P, Q, R, lesquelles, pendant qu'elles furent aux Sabins, signifièrent : *Sabino Populo quis resistit?* mais que les Romains, les ayant prises, les expliquèrent ainsi : *Senatus Populusque Romanus.* Un bel esprit, qui fut de la conversation, dit plaisamment là-dessus que depuis que les papes sont devenus les maîtres de Rome, ces quatre lettres s'expliquèrent autrement, et qu'elles veulent dire : *Sanctissime Pater, quare rides?* et qu'en les lisant à rebours on y trouve la réponse : *Rideo quia Papa sum.* Un autre dit, à ce propos, que dans les pays étrangers ces quatres lettres signifient : *Sono poltroni questi Romani.* Un

troisième conta que le pape ayant envoyé un légat en Angleterre, au temps d'Henri VIII, lorsque le bruit commença à se répandre de son intention de vouloir se séparer de l'Eglise romaine, ce roi, un jour, se promenant, demanda au légat ce que signifient les quatre lettres dont les armes de Rome sont composées. A quoi le légat, en homme d'esprit, répondit qu'elles voulaient dire : *Salus papæ quies regni*, voulant par là insinuer au roi combien il était de l'intérêt du royaume de conserver la religion catholique dans la Grande Bretagne. Mais Henri VIII, qui n'avait pas moins d'esprit que de vice, lui répondit à l'instant que ces quatre lettres devaient s'expliquer autrement, c'est-à-dire : *Sublatus papa quietus rex*

Pendant tout ce discours, nous nous promenâmes dans une galerie en attendant le diner qui tardait à venir, lorsque Monsieur de ***, un des beaux esprits de France, prit la parole et dit à Monseigneur le Cardinal : « Monseigneur, pour moi, je crois que les armes de Rome veulent dire : *Sans potage qui rira?* », ce qui fut trouvé fort agréable et à propos à toute la compagnie, qui alla ensuite se mettre à table, où nous fîmes une chère délicieuse, mêlée de mille plaisants contes.

On y tomba aussi sur le chapitre de Grégoire IX qui, ayant excommunié l'empereur

Frédéric II, reçut une lettre du chancelier, par ordre de cet empereur, et en ces termes :

Roma diu titubans, longis erroribus acta
Corruet et mundi desinet esse caput.

A quoi le pape répondit :

Niteris incassum navem submergere Petri :
Fluctuat ast nunquam desinet esse caput.

L'empereur continua :

Fata volunt, stellœque docent aviumque volatus
Quod Fredericus ego malleus orbis ero.

Réponse du pape :

Fata volunt stellœque docent, peccata loquuntur
Quod tibi vita brevis, poena perennis erit.

Adieu, mon cher ami, voilà assez de bagatelles pour une fois. Je suis, etc...

LETTRE N° X

MONSIEUR,

Que voulez-vous que je vous dise de la métropole de Neptune, de la reine de la mer, de la gloire des pêcheurs, de l'habitation de tant de rois, du paradis des libertins, de l'asile des vauriens, du rendez-vous des scélérats, du Sodome d'Europe, du cornucope des crimes, enfin de la République des fainéants, où l'injustice et

l'avarice vont de pair, où la lascivité et l'orgueil s'accompagnent, où la présomption et l'ignorance sont inséparables ? Où l'excellence se distingue par la robe noire, et le mérite par la perruque carrée? Où les putains ont du pouvoir et les bardages disposent des grâces? Enfin, où Vénus fait la félicité du peuple et Ganymède borne l'ambition des grands ? Venimeuse Venise ! Avec bien des raisons dit-on :

Venezia, Venezia!
Chi t'a vista ti pregia.
Chi t'a troppo veduta ti spregia.

Autrefois, quand je ne la connaissais pas si bien, elle me parut aimable. Son venin sucré pour l'étranger ne se fait ordinairement sentir qu'après un long séjour, et la cruauté de sa politique ne se manifeste au tramontain que quand, par quelques années d'habitation, il se rend son sujet (1). Elle vide la bourse, elle gâte la santé,

(1). Dans une lettre à son neveu et cousin le burgrave de Dohna, Oxenstiern s'exprime ainsi sur Venise : « Pour ce qui touche mon départ de Venise, que vous me demandez, je vous dirai qu'outre que je commençais déjà à me lasser des vains et fols plaisirs de la vie que l'on mène dans ce centre de vices et de crimes, je me sentis fort attaqué à tout moment de la goutte, à cause de l'humidité qui règne dans cette métropole de Neptune, dont un bel esprit a dit autrefois : que *Troppo feste, troppo teste, e troppo tempeste* rendent son séjour à la fin insupportable. » Lettre datée de Cassel, le 9 décembre 1722.)

et elle charge la conscience. Son carnaval est sa moisson, et sa redoute une académie de filous. Sa *Merceria* est une enfilade de trompeurs, et sa grande place un parterre où le diable sème des larrons, des putains, des abbés, des bardages, des assassins, des chimistes, des charlatans, des étrangers et des robes noires. La rigueur de ses lois ne s'étend guère que sur les pauvres, et sa noblesse offense Dieu et le prochain impunément. Il est vrai qu'elle n'est guère sanguinaire, mais que sa justice se satisfait aisément aux dépens de la bourse, vraie marque de son avarice, laquelle seule aujourd'hui a part dans l'exécution de ses lois. Enfin, sa jeunesse noyée dans les vices et abâtardie par la mollesse, ses bourses serrées pour le bien public, et sa noblesse désunie, l'exécrable corruption de ses mœurs et la haine cachée entre les principales familles, tout cela indique la fin proche de cette autrefois florissante République, dont on pourra dire que : *Clarissimi* l'ont fondée, *Illustrissimi* l'ont amplifiée et *Eccellentissimi* l'ont ruinée.

Voilà tout ce que je puis vous dire là-dessus, outre les vers suivants qu'autrefois Sannarat, poète napolitain, fit à l'honneur de Venise :

Viderat aariaticis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem et dicere jura mari.
I. nunc Tarpejas, quantum vis, Jupiter, arces
Objice et illa tua mœnia Martis, ait.

Si Tiber in Pelago confers, urbem aspice utramque :
Illam hominem dices, hanc posuisse Deos.

Je vous prie, mon cher ami, que cette description reste entre nous, et je suis, Monsieur, etc...

LETTRE N° XI

MADAME,

De toutes les bagatelles de ce monde, rien ne me fait moins de plaisir que les fictions, et aussitôt qu'une belle description ne contient qu'une fable, elle me paraît ennuyeuse, bien qu'il y ait beaucoup de belles morales cachées sous les fictions des anciens. Néanmoins, le mensonge dans la représentation me semble diminuer le prix de la signification. Ainsi, Madame, croyez que la peine que je me donne à vous rassembler les plus renommés des Dieux chimériques des anciens mérite quelque reconsance de votre part. Les voici :

Jupiter, monté sur son aigle, avec la foudre à la main, passait pour le Dieu de l'air et du tonnerre, et fut fort renommé par les poètes pour être le taureau banal du ciel; les femmes,

apparemment, eurent grande dévotion pour cet étalon céleste.

Saturne fut détrôné par son fils Jupiter qui, ne pouvant pas souffrir l'humeur morne de ce vieux, bourru et grondeur, l'envoyait paître ailleurs, en lui laissant pourtant l'honneur de porter le titre de Dieu titulaire de l'agriculture, et lui donna, en cette vue, une faux à la main comme contenance.

Vulcain, boiteux et forgeron de profession, fut le plus insigne cocu divin. Ce crasseux était le mari de la charmante Vénus, laquelle ne le coiffait pas mal. Mars, qui, sous prétexte de faire raccommoder ses armes, allait souvent la voir, trouva ainsi l'occasion de se rafraîchir avec Vénus, pendant que Vulcain dans sa forge suait à grosses gouttes.

Mars, le plus grand Gascon de l'Olympe, brutal comme un cheval de carrosse et vigoureux comme un Suisse, fut le Dieu de la guerre. Vénus trouva qu'il avait bonne mine.

Neptune, avec son trident à la main, fut le Dieu des eaux, mais comme les Dieux de ce temps-là ne mirent guère de l'eau dans leur vin, le pauvre Neptune ne vécut pas fort estimé là-haut, ni honoré ici-bas, sinon de quelques mariniers désespérés.

Apollon ou *Phallus* était le Savoyard du ciel, car il trafiquait de diverses marchandises,

comme de la médecine et de la poésie, à laquelle il donna des lauriers qui n'étaient que du poil de sa chère Daphnis, métamorphosée en arbre. Il était aussi le Dieu des prédictions et ainsi fut honoré pour mentir; il avait encore la chasse sous ses ordres et disposa des Muses.

Bacchus ou *Bromius* était né de Sémélée: son pouvoir s'étendit sur le vin, et avec sa vertu liquide, il ne laissa pas de briller fort là-haut et de faire bien du bruit ici-bas. Son ami intime fut Silène, et son Bucéphale un âne; il parla bien l'allemand.

Mercure avait des ailes aux talons et à la tête; il porta une verge à la main avec laquelle il gouvernait les âmes qu'il conduisait aux Enfers; il était le postillon du Ciel ainsi que le patron des marchands, et, si je ne me trompe point, il favorisa sous main les voleurs. On lui attribua aussi l'éloquence.

Æolus, le souffle des Dieux, avait le vent en son pouvoir et le tint enfermé dans un sac de cuir. L'on n'a jamais pu deviner de quelle peau fut ce cuir; moi, je crois que ce fut la peau d'un Hollandais. Enfin cette divinité venteuse ne mérite pour offrande que quelques soupirs à la suisse.

Pan, le protecteur des bergers et des fifres, avec ses compagnons les *Satyres*, était le vrai Babau du Ciel, je crois, pour faire peur à Cu-

pidon, quand cet aimable enfant s'émancipa au point d'être trop libertin sur les genoux des Déesses.

Les *Lars* ou *Lares* (plusieurs d'un même caractère) demeuraient toujours sur la terre et dans les habitations des hommes, apparemment pour espionner ce qui s'y passait, afin de pouvoir ensuite divertir la cour céleste des folies des mortels.

Génius ou *Génie*, dont l'antiquité crut qu'il naissait avec chaque homme ou procurait la naissance. On fut persuadé, en ce temps-là, que chaque homme, ville ou nation avait son Génie particulier, et ainsi l'antiquité honora fort ces divinités.

Ganymède, le beau Sbarbato de Jupiter, servit ce chef des Dieux en qualité d'échanson, et pour l'amuser, dans ses heures vides, il disposa de ses menus plaisirs. Il versa aux Dieux le nectar qui était leur boisson, comme l'ambroisie était leur nourriture.

Priape était le protecteur des jardins. Les femmes avaient grande dévotion pour ce magot, en vue que les carottes, dont elles ont besoin pour leurs potagers, fussent de bonne taille.

Silvain, avec sa compagnie de *Faunes*, espèce de Satyres, était le directeur des bois et des paysans.

Il y avait, outre ceux-ci, une infinité de divi-

nités en ce temps-là, qui ne méritent point d'être à charge du papier. Il est assurément étonnant que dans ces temps reculés, lorsqu'il y avait une quantité de célèbres philosophes et d'autres gens d'esprit, le diable leur ait pu imposer de pareilles sornettes. Mais enfin, qu'y a-t-il que la prévention de l'enfance ne soit capable de croire et l'imagination de continuer, quand Dieu ne leur fait la grâce de leur découvrir la vérité ?

Je suis, Madame, etc...

LETTRE Nº XII

MADAME,

Par le bon accueil que vous avez fait aux Dieux des païens, que je vous avais envoyés, vous vous attirez aussi la visite de leurs Déesses. Je les ai séparées expressément pour ne pas déshonorer votre maison par la mauvaise conduite de ces sales divinités, quand elles se trouvent ensemble.

La première donc fut *Junon*, sœur et femme de Jupiter. Elle dirigeait les mariages et, par conséquent, fut la cause des grands maux de la vie humaine. Cette maquerelle céleste avait

aussi la disposition des richesses. Ainsi l'injuste et sotte distribution des biens terrestres entre les mortels ne doit pas vous paraître étonnante.

Minerve ou *Pallas*, déesse de la sagesse et des études, fut engendrée du cerveau de Jupiter, qui ne put la mettre au jour qu'après que Vulcain lui eut fendu la tête d'un coup de hache. Voilà des couches divines et une sage-femme diabolique! Pallas sortit ainsi de la tête de Jupiter, toute armée de pied en cap, avec son bouclier à la main. Il faut que le pauvre Jupiter ait souffert de terribles migraines, pendant que sa tête fut grosse de cette divinité féminine, car l'expérience quotidienne nous apprend que l'homme souvent, n'ayant qu'une seule femme mortelle en tête, en a assez pour devenir complètement fou.

Les *Muses* étaient au nombre de neuf: *Uranie, Polymnie, Terpsychore, Clio, Melpomène, Thalie, Euterpe, Calliope et Sapho* (*Erato?*). Elles demeurèrent sur les monts Parnasse et Hélicon, qui étaient des rochers affreux, sans verdure ni agrément. Je m'imagine que les poètes leur ont choisi exprès un séjour si désagréable, pour nous donner à connaître par là le goût bizarre des savants en tous les agréments de la vie. Ces déesses s'occupèrent de la musique et des autres arts; elles étaient aussi les protectrices des sciences. Je crois, du reste, que Ju-

piter ne les voulut point souffrir au Ciel, vu que les femmes savantes sont ordinairement incommodes avec leurs questions inutiles et leurs contradictions opiniâtres. C'est bien pour cela aussi qu'on les a dépeintes vierges, n'ayant ordinairement pour amants que des pédants galeux. Apollon fut leur chef.

Vénus, avec son petit bâtard, Cupidon, présidait au collège d'amour. Cette divinité luxurieuse fut la plus puissante de toute la cour céleste, et son pouvoir, en ce temps-là, subjugua le ciel même, comme elle triomphe encore aujourd'hui sur la terre et produit des maux durables après des plaisirs momentanés. Cependant c'est pour elle que les hommes et les femmes conservent encore de la dévotion ; de sorte que son petit fripon de bâtard, Cupidon, tout nu qu'il soit, ne laisse pas d'être souvent le bienvenu, même chez les vertus les plus austères.

Les trois *Grâces : Euphrosine, Thalie* et *Aglaé* protégèrent la reconnaissance. Les poètes les ont dépeintes se tenant l'une l'autre par la main, apparemment pour marquer qu'en ce temps-là elles ne furent guère plus occupées que de nos jours.

Cérès avait le pouvoir sur les fruits de la terre. C'est pour elle, sans doute, que les paysans avaient le plus de dévotion. Les anciens (me semble-

t-il) ont bien déshonoré cette déesse en l'accouplant avec ce gros cochon de Bacchus dans le proverbe: *Sine Cerere et bibere, friget Venus*, comme si elle n'eût été faite que pour échauffer le poêle à la lascive Vénus !

Thétis était une déesse des eaux, et comme je ne suis pas Espagnol, je ne saurais me résoudre à faire son éloge. Je vous dirai seulement que ce fut aux noces de cette divinité hydropique, qu'Eris, la déesse de la discorde, jeta la pomme d'or, si fameuse par la confusion de Junon et de Pallas, par le déshonneur de la belle Hélène et, à la fin, par la ruine de la patrie de Pâris. Un Suisse ne pourrait pas produire un si grand bruit, ignorant que l'amour au pain et à l'eau a souvent plus de vivacité qu'un bourgeois de Berne avec six pots de vin de la côte dans le ventre.

Les *Nymphes* étaient un amas de Déesses, dont quelques-unes régnèrent sur les bois et les montagnes. Elles furent nommées les Orcades, les Hamadryades et les Naïades. Ces dernières avaient le soin des fleuves. Toutes furent des divinités sauvages; aussi je ne veux plus en parler.

Pandore, la plus malicieuse de toutes, fut faite par Vulcain, qui la fabriqua sur l'ordre de Jupiter. Elle fut douée de tous les dons célestes par les autres Déesses, lesquelles préten-

dirent, par là, faire leur cour au chef des Dieux, qui employait cette parfaite beauté à punir Prométhée d'avoir volé le feu du ciel et d'en avoir doté les mortels. Ce fut en cette vue que Jupiter envoya Pandore, avec une boîte où étaient enfermées toutes les disgrâces de ce monde, pour inciter Prométhée (par les charmes de la belle) à accepter ce fatal présent. Mais Prométhée, sentant la mèche de loin, n'en voulut point. La malicieuse Déesse s'en fut chez Epiméthée, qui eut l'imprudence de recevoir ce venimeux cadeau, et l'ayant ouvert, vit, à son grand regret, sortir et se disperser dans le monde toutes les disgrâces de cette vie. Il en fut saisi de douleur et s'empressa de refermer au plus vite la boîte; il n'y resta que l'espérance, seule ressource des disgraciés. Voilà, Madame, l'expédition de cette traîtresse Déesse, dont je me sens si vivement touché que je ne veux plus faire aucun honneur à ces divinités diaboliques, et veux finir, sans vous parler de celles que l'on appelle souterraines, notamment Pluton, Proserpine, les trois Parques, Clotho, Lachesis, Atropos, Charon, le pilote de l'Enfer, Radamante, Minos, les Furies, Thésiphone, Alecto, Médagère, mais suis, Madame, etc...

LETTRE N° XIII

MONSIEUR,

Tout ce qu'il y a de grand, durable et excellent dans la nature vient lentement et mûrit tard. L'on peut bien prouver cela par le beau livre que Monsieur de *** vient de mettre au jour, au bout de sa carrière. Je l'ai lu et en suis charmé.

Pour Monsieur de ***, dont vous parlez dans la vôtre, qui vient de se perdre par son propre caprice (à ce qu'on dit), il me paraît nonobstant digne de pitié; vu que *unus quisque faber suæ fortunæ* est général, et qu'il n'y a point d'homme qui ne travaille à chaque moment pour le décret irrévocable du ciel qui l'attend. Il est, du reste, bien vrai qu'on n'est jamais si proche de sa perte, que quand on compte trop sur sa propre sagesse, et que qui ne veut jamais se servir que de ses propres lumières se trouve souvent embarrassé dans l'obscurité. Je vous suis obligé de la pensée que vous me communiquez sur Alexandre VIII, et en reconnaissance je vous envoie celle-ci sur la mort de Pie V :

Papa Pius Quintus moritur : res mira tot inter Pontifices tantum quinque fuisse Pios.

Du reste je vous dirai que la poste de Rome nous apporta hier la nouvelle de la mort du cardinal d'Arquin: il était père de la reine de Pologne, veuve du grand Sobieski, et Français de nationalité.

J'observe, à ce propos, que les gazettes publiques font rarement mention de la mort de gens aussi âgés qu'en France; il faut que le climat y contribue. Joannes à Temporibus, dont parle Martinus Polonus, était Français; il mourut en l'année 1139, âgé de 361 ans, ayant servi Charlemagne en qualité d'écuyer dans sa jeunesse. Adieu! Je suis, Monsieur, etc..

LETTRE Nº XIV

MONSIEUR,

Votre lettre du 13 me vient trop tard, pour demander mon sentiment sur l'affaire dont elle parle, puisque vous avez déjà fait le pas, comme j'apprends d'ailleurs. Certainement, Monsieur, vous êtes allé trop vite en besogne, et votre précipitation à accorder la grâce requise ne vous laisse plus de lieu à remédier un jour à votre repentir. Tacite nous enseigne que: *Inter negationis odium, et promissi peri-*

culum, media responsi dilatio. Nous ne pouvons jamais mieux compter sur l'attachement des gens qu'autant qu'ils nous servent par espérance : car aussitôt qu'ils en ont les effets, leur zèle pour notre avantage se diminue, puisque la possession de ce qu'on a souhaité avec beaucoup d'ardeur en diminue ordinairement le prix. Outre tout ceci, vous devez (il me semble) connaître mieux que personne l'humeur ambitieuse et intéressée du sieur ***, lequel, jamais content de toutes les grâces que vous lui avez déjà faites en diverses rencontres, ne bornera pas non plus son ambition et avarice à celle-ci dont vous venez de le gratifier à cette heure. Mon cher Monsieur, *tout suffit à la vertu, mais rien n'est assez pour le vice.* Secourir et aider nos amis dans leurs nécessités est louable, mais contribuer à leur ambition et luxe n'est pas du sage. Je vous dis tout ceci en ami et en confidence, et j'espère de votre côté de la discrétion, afin que votre *Mecenas en Fresco* ne le sache, car il ne me le pardonnerait jamais, et j'ai pour règle de ne jamais obliger quelqu'un au prix de la perte de l'amitié d'un autre. L'expérience m'a appris à ne jamais désobliger personne, car le temps élève souvent des personnes basses et méprisables à des postes et dignités propres à les venger du passé. Et sans être prophète, je vous prédis que celui dont il

se traite m'a la mine, par les soins que vous prenez à le pousser, de devenir un jour capable de faire bien du mal, et de vérifier l'observation du sage Italien : *Se vuoi conoscere il vilano, mettegli il bastone per la mano.* Je suis, du reste, Monsieur, comme toujours, etc...

LETTRE Nº XV

MONSIEUR,

Que voulez-vous que je vous dise sur le cocuage? C'est la plus grande confrérie du monde, puisque depuis le trône jusqu'à la besace, se trouvent des cornards ; et ainsi il me paraît étonnant que le cocuage soit tombé dans un si grand mépris, vu que les trois quarts des hommes se trouvent engagés sous la bannière du Capricorne.

Pour vous parler franchement, ce n'est pas une des moindres folies de l'homme que d'avoir posé son honneur dans une cassette dont chaque palefrenier porte la clef, et de mettre le trésor de sa réputation dans un coin où pas un paysan ne voudrait tenir son nez.

Dans le siècle d'or, tout fut commun, et par conséquent les femmes aussi. Ainsi il me pa-

raît étrange que le sexe féminin, d'ailleurs opiniâtre, ait pu être réduit à se contenter d'un seul homme. Enfin, soit comme il voudra, la folie naturelle à l'homme a inventé cette prison d'honneur pour les maris, et l'usage du tyran le Temps l'a fait venir jusqu'à nous. Mais grâce à l'inconstance des modes, le siècle aujourd'hui y met bon ordre, et s'il continue encore quelque temps de la sorte, les pauvres cocus verront bientôt leur honneur à l'air.

Du reste, je trouve qu'il y a trois sortes de cocus, dont la *première* est composée de ceux qui sont coiffés sans le savoir — et ceux-ci me paraissent les bienheureux de l'ordre ; la *seconde* contient ceux qui savent l'être et joignent une patience d'âne à leur ornement de bouc — or ceux-ci sont *gli flagellanti*, comme dit l'Italien, de la confrérie: la *troisième* renferme ceux qui le sont, le savent et le veulent être, soit par intérêt, soit par ambition ou par d'autres vues — et ceux-là, véritablement, me paraissent des vrais infâmes en faisant trafic de leur propre honneur et du corps de leur femme.

J'ai observé, du reste, qu'en Europe ce sont les Italiens, Espagnols et Portugais qui craignent le plus un rat étranger dans leurs souricières de famille. J'en ai vu un cruel exemple au Portugal, lorsque je fus à Lisbonne. Un sergent des

gardes, s'étant un jour endormi au corps de garde, rêva que sa femme se divertissait avec un de ses amis. Il s'en éveilla en sursaut et s'en fut directement à son logis pour voir sa femme, laquelle, malheureusement, était sortie et se trouvait vis-à-vis dans une église où ce cocu la poignarda à la porte.

Je vous dirai, à propos de cette belle matière, que j'ai trouvé que les cornes qu'on attribue aux cocus doivent leur origine à l'empereur Andronic, lequel avait donné le privilège de la chasse à plusieurs seigneurs, dont il se servit des femmes. Ces messieurs, pour marquer en public la distinction que l'empereur eut pour eux, mirent les bois des cerfs qu'ils tuèrent à la chasse au-dessus de leurs portes.

Si c'était la coutume aujourd'hui, je suis persuadé que la race des cerfs serait bientôt extirpée, et que peu de portes seraient exemptes de cet ornement d'Actéon.

Je suis, Monsieur, etc...

LETTRE Nº XVI

MONSIEUR,

Votre surprise à l'élévation de M. de *** (1) au cardinalat ne me paraît pas bien fondée, vu que ce prélat a naturellement plusieurs propriétés qui lui pouvaient faire espérer la pourpre. Il a de l'esprit, il est fin, il est dissimulé, il promet tout et ne tient rien que ce qui tourne à son compte; il est humble en apparence, libéral en tout ce qui peut éclater, charitable avec économie, dévot en public, porté pour l'intérêt de son roi lorsqu'il y trouve le sien propre; il ne donne jamais aucun scandale au public, connaissant parfaitement bien que les plaisirs dérobés ne doivent venir que par la *scala secreta*. Enfin, par son savoir-faire, il s'est élevé au cardinalat malgré sa basse naissance, et cela en dépit de tout le Sacré-Collège. Je crois même malgré le Pape, mais étant premier ministre de ***, il paraît que Sa Sainteté a trouvé à propos de joindre au Sacré-Collège un sujet qui soit propre pour ménager les intérêts du Saint-Siège dans une si vaste étendue qu'est le royaume de ***, et de faire d'un premier ministre

(1) Serait-il ici question du cardinal Dubois ou bien du cardinal Albéroni ?

d'État une colonne pour l'Église chancelante de Rome.

Vous me direz peut-être que *Nemo militans Deo, implicat se negotiis sæcularibus.* Mais, mon cher Monsieur, ce ne fut que du temps de saint Paul; aujourd'hui on a d'autres maximes, plus conformes au bien de l'Église moderne. Soit comme il veut, il est toujours cardinal et respecté pour tel dans ce monde-ci, et pour l'autre, peut-être, ne se met-il guère en peine; c'est le vrai moyen de vivre content, tant que cela dure. L'avenir, sans doute, lui est indifférent, car le présent seul chatouille les hommes remplis de vanité.

Pour ce qui touche la question que vous me faites sur monsieur le prince de ***, qui vient de quitter le séjour ici, je vous dirai que je n'ai jamais été le voir, vu que mon penchant naturel pour la commodité ne m'a point permis d'aller chez lui pour encenser son orgueil et sa fierté, et n'ayant point besoin ici de sa bienveillance, je ne lui ai pas fait de révérence. Mais par rapport de ceux qui lui ont fait la cour, j'ai appris que, comme Galba, il est *magis extra vitia quam cum virtutibus.* Il est bien vrai qu'étant né grand prince, on ne peut guère s'attendre à de grandes vertus; encore son peuple est-il heureux qu'il ne soit pas adonné à de grands vices.

Je suis fâché d'apprendre par la vôtre la mauvaise situation de monsieur de ***, dont justement on peut dire ce que disait autrefois Sénèque d'un certain maltraité de la fortune, qui sacrifia ses peines à la vertu : *Ecce par Deo dignum, vir justus cum mala fortuna compositus.* Un tel témoignage de tous les honnêtes gens qui le connaissent lui doit être de quelque consolation. Il est bien vrai que l'Italien dit : *Meglio invidiato che compatito.* Mais enfin, qui peut changer son sort ? Il ne dépend pas toujours de notre prudence, laquelle, bien des fois, n'est au fond qu'une *segnalata coglioneria.*

Adieu, je n'en peux plus. Minuit est sonné, et il faut que je me lève demain matin à six heures pour chercher de l'argent, que je ne sais où trouver, pour payer un homme qui est pire qu'un Africain. Il ne m'a rien prêté, il ne m'a rien gagné, il ne m'a rien vendu. Je ne lui ai rien pris, et cependant sa prétention est aussi juste que mon délai à le payer est raisonnable, car je lui dois le louage de la maison, et je n'ai pas, à l'heure qu'il est, le sou, et suis cependant, Monsieur, etc...

LETTRE N° XVII

MADAME,

Je ne cesserai jamais de vous servir, tant que vous l'ordonnerez et que je saurai quelque chose capable de vous divertir. Ainsi, je continue à vous envoyer des vers que j'ai appris depuis ma dernière.

SUR LES QUATRE SAISONS DE LA VIE DE L'HOMME

Depuis l'âge de 16 *ans jusqu'à* 30

Au jeu d'amour
Je me plais nuit et jour

De 30 *à* 50

Et moi j'en fais autant,
Mais pas si souvent.

De 50 *à* 60

A l'âge où je suis,
Je le fais quand je puis.

De 60 *à* 80

Cher Cupidon que j'adore,
Est ce qu'on fait cela encore ?

Sur Le Brun, fameux peintre sous Louis XIV

Il découvre le cœur, il rend l'âme visible,
De la Divinité, fait un être sensible,
Représente la grâce ; à la gloire il atteint.
Ce que l'œil ne peut voir, son adresse l'exprime :
Comme Paul, il s'élève au ciel le plus sublime,
Il voit tout ce qui vit, il fait plus, il le peint.

Sur la pyramide érigée a Hochstett, par un Gascon

Mager biou del pat l'a fait ;
Fichy piramide d'Hochstett.
Si Louis pour pareil vétille,
Bataglie ou prise de ville,
Eût dressé pareille pille,
Lu païs ennemis serait un jeu de quille.

Sur la levée du siège de Toulon

César dit autrefois, tout rempli de sa gloire :
« Je suis venu, j'ai vu, j'ai gagné la victoire. »
Amédée, en ce jour, dit d'un plus juste ton :
« Je suis venu, j'ai vu, et j'ai manqué Toulon. »

Sonnet sur le cardinal de Richelieu

J'ai vécu sans pareil, j'ai régné sans égal,
On admire partout mes vertus et mes vices,

Mes desseins comparés avecque mes services,
Font douter si j'étais souverain ou vassal.

Quoi que j'aie entrepris ou de bien ou de mal,
J'ai partout rencontré de fidèles complices,
Et le ciel et l'enfer m'ont été si propices
Qu'on ne sait qui des deux me nomma cardinal.

J'ai fait régner le fils, j'ai fait bannir la mère,
Et si j'eusse vécu, j'aurais perdu le frère,
Voulant seul de l'État gouverner le timon.

Qui m'a voulu choquer a senti ma puissance.
Pour vaincre l'Espagnol, j'ai ruiné la France,
Jugez si j'en étais ou l'ange ou le démon.

Sur Cromwell, protecteur d'Angleterre

Que contre mon pouvoir toute la terre gronde,
Que tous les souverains m'attaquent à la fois,
Que je soye blâmé d'une commune voix,
Ma gloire durera tout autant que le monde.
Mon pouvoir a paru et sur terre et sur l'onde,
Au seul bruit de mon nom j'ai fait trembler les [rois ;
De mon propre pays, j'ai renversé les lois,
Et je suis mort enfin dans une paix profonde.
Il est vrai que je suis criminel en effet,
Si de mon propre roi j'ai fait une victime;

Mais jamais nul mortel n'a su pousser son crime
Avec tant de succès ni si loin que j'ai fait.

Je finis, Madame, en vous assurant de mes respects, et suis, etc...

LETTRE Nº XVIII

MONSIEUR,

Cardan fut un fameux philosophe d'Europe. Il soutint que la religion juive est redevable de son origine à Saturne, celle des Turcs à Mars, et celles des chrétiens à Jupiter. Et moi, je soutiens que celle du sieur de *** est redevable au Scorpion, car sa doctrine est bien la plus venimeuse et extravagante que j'aie jamais entendue. Je l'ai vu l'autre jour chez le comte de ***, où nous soupâmes ensemble, et où il dit mille impiétés — il est vrai avec de l'esprit ; mais c'est bien dommage que la nature ait prostitué de si grands dons à une créature qui sait si peu les employer à son honneur et au profit du prochain.

J'ai appris la mort de Coridon, dont je fais mes compliments de condoléances à Madame, et je ne suis nullement surpris du superbe enterrement qu'elle lui a fait, puisque c'était la bête

la plus ravissante du monde, car j'ai certainement vu enterrer grand nombre d'hommes qui, pendant leur vie, n'avaient pas (en proportion) autant d'esprit que ce petit chien. Il faut pourtant que je vous dise que les sots s'en scandalisent ici. Comme si la terre n'est pas aussi bien pour les animaux que pour les hommes, et que l'âme, étant une fois séparée du corps, ne laisse qu'un cadavre aussi puant et affreux que celui des bêtes! Je vous prie, Monsieur, de dire tout cela de ma part à Madame, en lui faisant bien mes compliments, et en l'avertissant qu'elle n'est point la première qui ait fait de pareils honneurs à une bête favorite, puisque le grand Alexandre fit enterrer son cheval, Auguste, son perroquet, Néron, son paon, Virgile, sa mouche, Ptolémée Lagus, son bœuf, et l'empereur Commode, son singe! Je suis persuadé qu'aucun de tous ces animaux n'avait le mérite du pauvre Coridon. Ainsi j'approuve fort l'honneur qu'elle a fait aux cendres de son petit favori, malgré le ridicule que la ville y trouve.

Comme nouvelles, je vous dirai que le bruit court que monsieur de *** a pris la peine d'engrosser mademoiselle de ***. Si cela est vrai, on pourrait dire avec raison que : *Cazzo furioso non porta lanterna*, car en la voyant, la bonne fille, on pourrait aisément conclure que ce com-

merce d'amour a été le fruit de quelque nuit bien obscure.

Lucis opus labor est, nox tectæ commoda fraudi.

Cette nymphe nocturne a bien su se prévaloir de la vue basse de ce pauvre gentilhomme. L'on dit que cette vierge percée veut absolument le mariage ; elle a des amis et des parents puissants, et, avec cela, la raison de son côté, de sorte que je vois le bon monsieur fort embarrassé, et qu'il n'échappera qu'à force d'argent : *Ut tibi sit pœnæ, venia'si aperta cærumenæ.* Il est heureux d'en avoir, puisque l'argent fait tout.

Je suis, Monsieur, etc...

LETTRE Nº XIX

MONSIEUR,

Je suis très fâché de la résolution que vous me marquez d'avoir prise à quitter ce pays-ci, et encore davantage de ce que votre voyage doive se faire par mer. *Bellum dulce inexpertis*, et c'est de même avec cet élément perfide qu'on nous attire ordinairement par la modicité des frais du voyage et par la commodité de pouvoir faire des centaines de lieues en robe de chambre.

Mais, mon cher ami, ces avantages sont bien chèrement payés par mille périls et incommodités qui se rencontrent à tout moment sur la mer : *Experto crede Ruperto.* Je veux, pour vous dissuader de cette résolution, vous faire un court détail du dernier voyage que j'ai fait sur cet exécrable élément.

Lorsque j'eus résolu, en 1697, mon voyage pour l'Espagne, je m'embarquai à Ligourne (Livourne ?), sur un vaisseau hollandais pour Alicante. Le temps était très beau; nous sortîmes le soir de ce port, qui appartient au grand-duc de Toscane, mais, vers minuit, le temps grossit; nous nous trouvâmes surpris par une tempête furieuse et subite, justement au moment où nous fûmes près des Gorgones, qui sont des rochers cachés sous l'eau. De sorte que le capitaine du vaisseau nous crut perdus sans ressource, la nuit étant fort obscure.

Cependant, le jour étant à la fin venu et le temps s'étant remis au beau, nous en fûmes quittes pour la peur et arrivâmes trois jours après à Gênes, où le vaisseau mouilla l'ancre pour charger des marchandises pour Alicante. Nous nous y arrêtâmes huit jours. Au bout de ce temps, nous remîmes à la voile et eûmes la disgrâce, en sortant du port, de donner à pleines voiles contre un vaisseau français qui voulut y entrer, et qui, étant plus faible que le

nôtre, fut fort endommagé. Le nôtre en sentit sa part par la grande secousse que ce choc causa et qui nous valut une frayeur épouvantable. Le capitaine de notre vaisseau fut obligé de baisser les voiles et de retourner à terre dans sa chaloupe pour se raccommoder avec le capitaine français, selon les règles maritimes, aussi bien que pour avoir un nouveau passeport, vu que le vaisseau français venait du Levant et était hors de pratique. Ensuite, nous remîmes à la voile par un temps assez favorable jusqu'à deux lieues au delà de Toulon, où nous fûmes rencontrés par deux pirates de Salé, qui, armés en course, obligèrent notre vaisseau marchand à rebrousser chemin et à se réfugier dans le port de Toulon, où nous entrâmes justement au moment où les corsaires nous eurent approchés d'assez près pour nous envoyer quelques coups de canon, quoique nous fussions déjà arrivés sous le fort de cette ville.

Pour moi, impatient de regagner la terre, je me mis aussitôt dans la chaloupe, malgré l'avis du capitaine et des matelots, la mer étant trop agitée, et bien que les gens n'eussent pas trop grande envie de se risquer pour favoriser ma peur. Néanmoins, à force d'argent, je les obligeai à la fin d'y consentir, bien que l'issue nous fît bientôt voir que j'aurais mieux fait

de rester sur le vaisseau, car, à un coup de mousquet de terre, une vague vint couvrir la chaloupe et nous obligea d'aller dans l'eau jusque sous les bras pour gagner la rive, et de là, à pied, un quart de lieue jusqu'à la ville, où en y entrant, l'eau coulant de tous les côtés de nos habits, nous nous attirâmes quelques centaines de spectateurs, qui nous accompagnèrent au cabaret.

Je vous laisse à penser, Monsieur, la situation de mon esprit en ce temps-là, où, après l'appréhension que j'avais eue sur mer, il fallut encore servir de spectacle sur terre à une troupe de canailles. J'en fus si outré que je fis le propos de ne plus retourner au vaisseau. Mais, hélas! l'homme propose et l'amour dispose. Je vis une dame logée dans notre hôtellerie, qui voulut se servir de la commodité de notre vaisseau pour aller à Marseille ; cette sirène sut si bien me prendre que, pour être avec elle, mon aversion pour la mer se changea bientôt en impatience de retourner au vaisseau. Neptune, cette fois, servit de maquereau à Vénus, car la belle et moi nous nous embarquâmes trois jours après mon arrivée par l'élément liquide à Toulon.

La même nuit de notre embarquement, il nous arriva un accident guère moins désagréable que les précédents, car la mer étant haute

et les ancres n'ayant pas bien pris fond, notre vaisseau fut jeté contre terre. Le capitaine et tout l'équipage poussèrent un grand cri à ce choc qui fit une peur épouvantable à tous les passagers, de sorte que je croyais déjà être dans la gueule de quelque monstre marin, lorsqu'une sentinelle du fort cria aux matelots « qu'il n'y avait rien à craindre pour le vaisseau, vu que le fond était bon », ce qui rassura l'équipage et nous fit hausser les voiles pour gagner la mer. L'après-midi, le calme vint, et la mer paraissant une glace de miroir me fit une joie extraordinaire et me donnait la commodité de pouvoir entretenir ma maîtresse en repos, sans inquiétude, sans mal de tête et sans vomissements. Il me parut, à ce moment, que les éléments mêmes concoururent à me rendre heureux et que Neptune avec Æolus prirent soin de mes amours. Mais ces agréables idées ne durèrent guère, quand je vis tout d'un coup jeter la chaloupe en mer et une douzaine de matelots commencer à ramer avec grand empressement pour faire avancer le vaisseau. Je remarquai en même temps une grande inquiétude sur le visage du capitaine, à qui je ne pus m'empêcher d'en demander la cause. Il me répondit, avec emportement, que nous étions en danger, vu que le vaisseau, par la faute du pilote, se trouvait entouré de plusieurs rochers cachés

sous l'eau et que le moindre vent qui nous surprendrait en cet endroit-là nous ferait périr sans faute. Ce fut bien alors, mon cher ami, que je commençai à détester du fond de l'âme ce perfide élément qui, trop agité, fait mourir de peur, et étant calme, menace de naufrage.

Je pris alors la ferme résolution de n'y plus jamais retourner, mais de sacrifier à la terre ferme, à l'avenir, mon épargne, mes commodités, aussi bien que mes amours.

Sitôt que nous arrivâmes à Marseille, je me mis dans la chaloupe pour arriver à terre, laissant ainsi mes hardes, mes inquiétudes et ma maîtresse sur le vaisseau, à la discrétion de la mer, dont j'avais si grand sujet d'avoir mauvaise opinion. Cependant tout cela arriva heureusement le lendemain au port.

Vous voyez par ce petit récit, Monsieur, si votre dessein pour le voyage par mer doit m'inquiéter. Avec tout cela, je vous le souhaite heureux et que vous puissiez, par quelque agréable incident, diminuer l'ennui qui se trouve à tout moment sur ce château nageant, communément appelé vaisseau. J'en eus un, entre Gênes et Toulon, que je ne dois pas oublier de vous conter et qui, partout ailleurs que sur mer, m'eût diverti.

J'avais près de moi un *Agnus Dei* d'Innocent XI, dont j'avais entendu beaucoup de

merveilles à Rome, et qu'entre autres miracles de cette cire bénite, on m'avait raconté qu'un capitaine de vaisseau, allant de Civita-Vecchia à Naples, étant un jour surpris par une violente tempête, s'en était sauvé en jetant un petit brin d'un pareil *Agnus* dans la mer qui se calma aussitôt.

Or donc, ayant la nuit une grande tempête, la crainte me fit rappeler ce miracle et m'obligea d'éprouver la vertu d'un pareil *Agnus* que je portais sur moi. Je le rompis et en donnai une parcelle à un des garçons de la cabine pour la jeter à la mer, mais ce coquin, croyant que c'était du sucre, l'avala au lieu d'exécuter mes ordres, tout en prétendant m'avoir obéi. Et le beau temps étant revenu bientôt après, je fus ravi d'avoir vu une preuve incontestable de la vertu de mon *Agnus*. Je ne pouvais même pas m'empêcher d'entretenir le capitaine du vaisseau de ce miracle, en présence d'un autre garçon de cabine, qui avait vu que ce fripon de garçon, à qui j'avais donné la parcelle d'*Agnus* pour la jeter à la mer, l'avait avalée. Ce malin fripon eut donc l'impudence, à la mode de son pays, de m'interrompre en hollandais et de me dire : « Monsieur, vous avez bien raison de croire que cette chose blanche, que vous baillâtes à Jeannin hier au soir, est bonne contre le mauvais vent, car, à peine l'eut-il avalée, qu'il commença

à péter pour un quart d'heure de suite. » Ce discours scandaleux ne laissa pas de fort divertir le capitaine et, quoique j'en fusse très fâché, je ne pouvais pas m'empêcher de rire d'une saillie aussi effrontée. Je m'imagine que vous faites de même à cette lecture, et suis du reste, Monsieur, etc...

LETTRE N° XX

MONSIEUR,

Enfin le Turc vient de rompre la trêve de Carlowiz contre les Vénitiens, en leur déclarant la guerre, par l'attaque de Morée, et je crois que l'Empereur et la Pologne pourront bien, à la suite, y être engagés. Il serait à souhaiter que cette infidélité des Turcs fût aussi fatale au Turban qu'une pareille rupture de trêve fut malheureuse autrefois à Vladislas V, roi de Pologne et de Hongrie, qui, par la perte de la fameuse bataille de Varna, et par sa mort même, sert d'exemple aux têtes couronnées combien Dieu punit les princes qui faussent leur serment. Le savant comte de Reva en fit l'épitaphe suivante à ce malheureux prince :

Romulidæ Cannas, ego Varnam clade notavi :
Discite, mortales, non temerare fidem.

Me nisi Pontifices jussissent rumpere fœdus
Non ferret Scythicum Pannonis ora jugum.

A propos de cette bataille, j'ai lu que dans le commencement, la victoire penchait du côté des chrétiens, mais que l'Empereur turc, observant un crucifix au drapeau de Hongrie, cria à haute voix : « Jésus, Dieu des chrétiens, venge-toi aujourd'hui de l'affront que tu reçus dans le parjure de Vladislas ! » Et dans le même moment la victoire tourna du côté des Turcs. Il y a même des auteurs qui disent que Vladislas, étant quelque temps auparavant convenu avec le Sultan d'une trêve, lui avait baillé une hostie consacrée en gage de sa foi, mais, n'en déplaise à ces messieurs, j'en doute, vu qu'il n'est pas croyable qu'un prince chrétien et catholique ait voulu ainsi prostituer le corps de Jésus-Christ entre les mains d'un prince infidèle. Je vous demande, Monsieur, d'excuser cette digression, mais vous savez, quand je m'entretiens avec vous, je ne saurais jamais finir.

Du reste, que dites-vous du retour du roi de Suède hors la Turquie, et des grands préparatifs qu'il fait à Stralsund ? Toute l'Europe y paraît attentive, et l'Empire même est en inquiétude. Écoutez, si ce prince rattrape sa fortune d'autrefois, il pourrait peut-être trou-

bler le repos de l'Allemagne et vérifier aux Allemands le dire du Prophète : *Omne malum venit a septentrione.*

Je vous suis obligé, Monsieur, de l'impatience que vous me témoignez dans la vôtre, à savoir l'état de mes affaires, à quoi je ne saurais vous répondre autre chose, sinon que *saxum Sisyphicum volvo*, et cela si longtemps que Dieu voudra. Que voulez-vous que je fasse ? L'on ne peut point changer son sort ; le mien est de le mettre entre les mains de Celui qui dirige tout à sa gloire et notre bien. Avec quoi je suis véritablement, Monsieur, etc...

LETTRE N° XXI

MONSIEUR,

J'ai reçu avec reconnaissance l'honneur de votre souvenir, et j'ai lu avec admiration votre savante et éloquente lettre : elle est pleine d'érudition, d'esprit, et des pointes les plus fines de la raison humaine. Mais, Monsieur, je vous dirai franchement qu'elle n'a aucune force à pouvoir me convaincre du tort (que vous prétendez) que les catholiques et luthériens ont de croire au Libre Arbitre. En vérité, Monsieur,

permettez-moi de vous dire que je ne comprends pas bien comment un esprit aussi profond, et une lecture si extraordinaire dans la Sainte Écriture que la vôtre vous peuvent permettre une pareille erreur, en matière de Libre Arbitre. Et j'ose vous dire que je m'imagine que cela ne peut dériver que de deux faux principes, dont l'un est la prévention de l'enfance, et l'autre le sublime d'une philosophie qui ne peut jamais en rien décider au préjudice de la vérité incontestable de l'Écriture Sainte.

Pour moi, Monsieur, je ne comprends pas comment me laisser persuader que l'homme ne soit pas le maître de ses actions, quand je réfléchis que s'il n'y a point de Libre Arbitre, il n'y a point de péché non plus : vu que le dernier ne saurait être, si le premier manque. Ou bien que si vous posez des péchés nonobstant, et que les crimes (en défaut du Libre Arbitre) ne sauraient être attribués à l'homme, il s'ensuivra de là que Dieu en serait la cause, ce qui serait aussi absurde pour un esprit clairvoyant comme le vôtre, qu'impie de l'autre côté, en supposant la perfection divine capable d'être une source de nos péchés. Ou bien il faut que vous conveniez, avec les Manichéens, de deux Divinités différentes, dont l'une doit être la source du bien, et l'autre des maux, vu que rien ne saurait être dans ce monde sans origine ou cause ;

par conséquent le péché. De même je suis persuadé que vous ne saurez tomber dans aucune de ces trois erreurs. Et ainsi, quand vous aurez la bonté de réfléchir sur ce peu de lignes qu'en hâte je vous trace, je suis sûr que vous conviendrez du Libre Arbitre, lequel me fait vivre et mourir. Je suis, Monsieur, etc...

LETTRE N° XXII

MONSIEUR,

J'ai bien reçu la vôtre et vous remercie du portrait plaisant que vous faites de Boniface VIII. Je vous dirai, sans flatterie, que vos pensées là-dessus sont spirituelles et peuvent bien être véritables. Je me souviens d'avoir vu chez un docteur en droit, à Livourne, un vieux manuscrit, en forme de journal, de la vie de ce pape, rempli de choses curieuses et divertissantes. Vous savez, Monsieur, ce qu'un bel esprit a dit il y a longtemps sur le chapitre de cette Sainteté : *Intravit sicut vulpes, regnavit sicut leo, et mortuus est sicut canis.*

Pour répondre à ce que vous dites touchant feu le roi Jacques second d'Angleterre, que vous aviez toujours cru qu'il retournerait un

jour en Angleterre, je vous confesse la vérité, que j'avais toujours été de cette opinion, malgré tout ce que l'envoyé de la Grande-Bretagne me disait à Madrid, lequel, entre autres raisons, pour soutenir l'impossibilité du retour de ce prince sur le trône, me dit que le Parlement savait trop bien que

regnabit sanguine multo
Ad regnum quisquis venit ab exilio.

Enfin, ce bon prince est mort dans son exil, et a donné un bon démenti au proverbe qui dit : *Tandem bona causa triomphat.* Le roi Guillaume Ier, il me semble, a bien mieux vérifié « *Honora patrem et matrem* et tu vivras longtemps », car, à un âge peu avancé, il vient de suivre son beau-père de près dans l'autre monde. Je suis, Monsieur, etc...

LETTRE No XXIII

MONSIEUR,

Omnis res quæ finem habet brevis est. Vous êtes d'un âge déjà qui, raisonnablement, vous flatte à ne plus souffrir longtemps vos peines. Considérez, Monsieur, que même si vous étiez,

à l'heure qu'il est, dans vos prospérités passées, vous ne sauriez raisonnablement prétendre d'être (à l'âge où vous êtes) au goût du monde et qu'ainsi vous ne seriez tout au plus, par vos biens, que la dupe des autres.

Ainsi, je vous conseille, Monsieur, de vous venger des vanités du monde, en leur marquant autant de mépris qu'elles vous en témoignent à l'heure qu'il est à tout moment. Considérez, je vous prie, que si vous n'avez plus les moyens de rouler carrosse, vous avez encore le service de vos pieds qui vous peuvent porter où vous désirez être; que si vous n'avez plus de domestiques, vous êtes par là privé d'un ramas d'ennemis cachés et d'autant d'espions; qu'encore si vous n'avez plus d'habits de velours, ni de broderies, Adam, notre premier père, passa lui-même sa jeunesse en nudité et sa vieillesse sous des feuilles de figuier, et ne laissa pas pour cela de briller aux yeux d'Ève, son épouse; que si vous n'avez plus votre table couverte de tant de plats délicats et malsains qu'autrefois, votre santé, en récompense, ne se trouve pas à chaque moment exposée à l'insulte des morceaux délicats qui peuvent la ruiner, et par là raccourcir la vie, ni vos oreilles remplies des sottises et des flatteries de parasites. Et comme *Natura cum paucis contenta* ne crève pas de faim, aussi les indigestions ne vous incommo-

dent guère. Que si vous n'avez plus des beautés pour maîtresses, réfléchissez, s'il vous plaît, qu'à l'âge où vous êtes, les belles aussi bien que les laides vous sont inutiles en commerce d'amour, et que *Turpe senex miles, turpe senilis amor* doit vous détourner de la folie de Salomon, dont le cœur, en sa vieillesse, fut corrompu par les femmes.

Enfin, Monsieur, vous me mandez que vous craignez que le nécessaire ne vous manque, si quelque maladie vous surprenait, et qu'ainsi vous mourriez faute de secours. Mon cher ami, sachez que tout le monde meurt faute de secours, car contre la mort il n'y en a point, et que le manque de nécessaire que vous craignez n'arrivera jamais, car on a toujours assez pour mourir, et si votre heure n'est pas venue, soyez sûr que vous trouverez toujours assez de quoi traîner votre vie languissante jusqu'à l'heure fatale prescrite là-haut.

J'ai bien ri à la fin de votre lettre, voyant votre appréhension plus que ridicule pour votre sépulture. Ne vous mettez pas en peine, mon cher Monsieur, car à peine aurez-vous fermé les yeux, que les gens chez qui vous mourrez vous feront emporter pour vous couvrir de terre, afin de se délivrer de la puanteur de votre cadavre, qui infecterait terriblement leur maison, selon l'apparence de sa grosseur.

Remettez donc votre esprit sur tout cela en repos, et sachez que *facilis est jactura sepulcri*, et croyez que je suis avec compassion, Monsieur, etc...

LETTRE Nº XXIV

MONSIEUR,

Quoique je n'aime pas m'entretenir d'un sujet aussi connu de tout le monde que l'histoire de la belle Hélène de Grèce, néanmoins, je veux bien vous satisfaire là-dessus, pour vous aider à cacher votre ignorance de l'histoire ancienne, remplie de fables.

La belle Hélène fut de la Grèce ; elle était la sœur de Castor et Pollux, d'une grande beauté et de luxure en proportion. Son premier amant fut Thésée, qui l'enleva pendant son enfance, et ensuite la rendit après la poursuite de ses frères. Elle fut après mariée à Ménélas, roi de Sparte, avec lequel elle ne fut pas longtemps contente, mais s'enfuit avec Pâris, ce qui donna sujet à la fameuse guerre de Troie. Pendant le siège de Troie, Pâris fut tué et Hélène remariée à son beau-frère Deiphobus, dont elle se défit peu de temps après, et relia une corres-

pondance secrète avec son premier cocu Ménélas, qui la reprit et la ramena en Grèce après la ruine de Troie. Voilà la vie de cette fameuse putain, laquelle, conforme à l'inclination de ses égales, fut insatiable dans les plaisirs de l'amour, et pour contenter sa luxure, sacrifia son honneur, ses maris, sa patrie et son asile.

Pour ce qui touche le philtre sur lequel vous me demandez mon sentiment, je vous dirai franchement que je n'en ai autre connaissance que celle que j'ai apprise de la lecture, notamment qu'une certaine esclave nommée Calisthène, ayant donné une liqueur à son maître, le fameux Lucullus, pour s'en faire aimer, le rendit fou et même le fit mourir. Le fameux Lucrétius devint enragé par semblable philtre, que sa femme, pour s'en faire aimer, lui avait fait avaler ; il se tua à la fin lui-même. Cassonia, femme de Caligula, rendit de la même façon cet empereur fou, à ce que dit Suétone.

Mais, pour moi, il me semble qu'un tel amour ne pourrait jamais me plaire, vu qu'étant forcé, il ne saurait produire une parfaite satisfaction. J'aime bien les gens qui m'aiment par inclination naturelle, mais je ne voudrais pas de complaisance par intérêt, par force ou par crainte, et je suis sans aucun des trois, Monsieur, etc...

LETTRE Nº XXV

MADAME,

En recevant votre billet, je fus ravi, croyant que j'y trouverais une assignation de quatre-vingts pistoles que vous me devez du lansquenet depuis quatre mois. Mais je fus bien surpris quand, au lieu d'argent, j'y trouvai une question bizarre que vous me faites sur ma religion.

Je vous prie, Madame, d'agréer qu'en réponse je vous fasse à ce propos un conte que j'ai ouï en Espagne, touchant un gentilhomme allemand qui avait fort longtemps servi Philippe IV aux Pays-Bas où, sans avoir jamais reçu un sou de ses gages, il avait même avancé à son régiment des sommes considérables.

Or donc, ce gentilhomme étant à la fin obligé, pour chercher son remboursement, de faire le voyage d'Espagne, se rendit à Madrid pour solliciter son payement, mais le premier ministre de ce temps, ne trouvant pas à propos de faire sortir du royaume une somme aussi considérable par les mains d'un étranger, jugea plus convenable de se défaire de cet officier par un autre moyen, et sachant qu'il était luthérien, lui envoya un jour deux dominicains qui, par manière de conversation, lui demandèrent sa croyance, afin que, s'il se disait luthérien

(étant de Holstein) et disputait contre la religion romaine, l'Inquisition, très rigoureuse dans ce pays-là, pourrait l'arrêter et le faire périr. Mais le bon Allemand, n'étant point nigaud, répondit à ces révérends pères que sa croyance était que le roi lui devait une somme très considérable, laquelle Sa Majesté catholique pourrait payer facilement quand elle voudrait. Mais comme les pères, non contents de cette réponse, continuaient à lui dire que s'il ne croyait pas à autre chose, il serait indubitablement un jour damné, le bon gentilhomme répondit sans autre qu'il n'était point venu en Espagne pour y sauver son âme, mais bien pour ravoir son argent, etc., etc...

De même, Madame, je vous dirai que ma croyance est que vous me devez quatre-vingts pistoles, et que votre hérésie consiste en ne vouloir payer, quand vous perdez, mais bien d'empocher l'argent d'autrui, quand vous gagnez. Il est bien vrai qu'une pareille conduite du sexe ne m'est point inconnue, mais permettez-moi de vous dire, Madame, que je ne l'ai vu pratiquer que par de jeunes personnes qui, sous la faveur de leur charmante jeunesse, ont ce privilège. Mais je confesse que lorsqu'une matrone de votre âge veut faire la même chose, cela me paraît hors de saison. Du reste, Madame, je vous prie de faire réflexion sur la vérité

suivante : que comme la jeunesse doit du respect à l'âge, de même l'âge doit de l'argent à la jeunesse quand il veut se divertir. Vous m'entendez bien ? car je suis, Madame, etc...

LETTRE Nº XXVI

MONSIEUR,

Comme il y a des gens qui font fortune par l'épée, il y en a d'autres qui savent tirer profit du fourreau. Madame de ***, toute vieille qu'elle soit, se trouve, à ce que vous me marquez, au nombre des derniers. Cette pratique, mon cher Monsieur, est ordinairement une récompense que le diable réserve aux vieilles femmes comme une pension qu'il leur destine au bout de leurs jours pour pouvoir s'entretenir honnêtement. Et lorsqu'elles ne lui sont plus utiles par leur propre corps, il leur donne ce moyen de pouvoir trafiquer en celui d'autrui. Une maquerelle auprès d'une jeune fille me revient comme le serpent auprès d'Ève, lequel, par ses grandes promesses, fit avaler la pomme fatale à la trop curieuse femme. De même celle-là promet à la pucelle des châteaux en Espagne et lui fait remplir le ventre d'espérances dont le *post-scrip-*

tum est un bâtard. Du reste, un tel vieux hibou est le plus considérable meuble dans une maison de joie bien réglée. Elle gouverne la conduite des filles et contente la volonté des garçons. Elle est la plénipotentiaire des Pays-Bas et trafique en gros de vérole. Elle règle les postes de Vénus et fixe la dépense de Priape. Elle est le balai de la bourse et la marchande du repentir. Elle est le lévrier du diable et le faucon de l'enfer. Elle est une bonne copie de l'impudence et l'original même de l'effronterie. Elle trompe en marchandise et prend les ducats sans poids. Elle parle toujours par expérience et affirme ses paroles sur son honneur. Enfin, elle sème des crimes, et au bout du compte, elle cueille des verges, lesquelles je lui souhaite de bon cœur, et suis, Monsieur, etc...

LETTRE Nº XXVII

MONSIEUR,

J'ai bien reçu la vôtre et vous remercie de la confiance que vous avez en moi. Je voudrais être aussi habile à vous conseiller que je suis sincère en mes protestations d'amitié à votre égard. Cependant, je vous dirai tout franchement mes

pensées, puisque vous le souhaitez. Le service à la cour aujourd'hui me paraît aussi peu avantageux que celui des armes, car, dans l'un et l'autre il y a, à l'heure qu'il est, peu d'apparence d'avancement ou d'avantages. La cour abonde en chambellans sans gages, comme l'armée est remplie d'officiers sans paye. La faveur, seule, peut faire avancer quelques-uns des premiers, et la mort de douzaines d'hommes ouvrir l'entrée aux avancements des autres. De sorte que je crois que votre intention d'abandonner la cour n'est pas si mal pensée, et si vous pouvez attraper la charge dont vous faites mention, je vous conseille de l'accepter, car la plume aujourd'hui, chez nous, est la souveraine. Outre qu'un vieux courtisan, toujours dans le même poste, est comme une vieille pucelle dont la vertu n'est point au goût du siècle :

Aula, malum suave, res detestanda futurum,
Promittis multa præsens, das nihil, aula vale.

La nôtre n'est point suave, et je crois son futur de même. Elle ne promet rien, et je crois qu'elle tiendra sa parole. Prenez donc, Monsieur, vos mesures là-dessus ; faites cependant comme vous l'entendez le mieux, et croyez-moi toujours, Monsieur, etc...

LETTRE Nº XXVIII

MONSIEUR,

Pourquoi m'incitez-vous à la médisance, en me demandant le portrait de madame ***? Vous savez que je ne saurais qu'obéir à vos ordres, mais je vous demande, en reconnaissance, le secret de cette lettre, laquelle je vous écris plutôt pour vous faire plaisir, que pour faire du tort à l'original dont voici la copie :

Le visage de cette dame n'est ni rond ni ovale, mais de la forme d'un baril de moutarde de Dijon ; ses yeux paraissent des huîtres mâchées et accrochées sous un front de deux doigts de hauteur ; son nez est un vrai plastron à nasardes, et sa bouche ne saurait être agrandie sans premièrement reculer ses oreilles ; ses lèvres paraissent des ailes de chauve-souris teintes en couleur d'huile, et ses dents ont la grandeur et la couleur de la punaise ; son odeur annonce de l'antichambre son arrivée, et sa marche fait trembler le parquet. Il est vrai que ses seins sont blancs, mais un homme de Bruxelles, qui les a touchés quelquefois, m'a dit qu'ils sont comme de la bouillie ; sa voix est celle qu'on affecte quand on veut faire peur aux enfants, et son air a infiniment du dragon ; quand elle se couche, le soir, elle

se masque le visage d'emplâtres, et quand le jour vient, son mari croit avoir un fantôme à son côté ; le premier signe de réveil qu'elle donne le matin se fait par des rots, et son derrière répète ponctuellement les heures de sa pendule pendant toute la nuit. Son orgueil approche de la folie, et son emportement de la rage. Son avarice a la bassesse pour compagne, et son humeur vindicative le diable pour directeur. Elle envie à son ombre la figure que son corps lui donne, et n'use sa langue qu'à médire de tout le monde et à demander pardon à Dieu après. Ses intimes confidentes sont les coureuses de la ville qui viennent tous les matins lui rendre compte de ce qui se passe dans les autres maisons ; et comme elle ne les paye qu'en même monnaie, ses espionnes ne lui fournissent que des mensonges, lesquels elle débite après pour vérité aux autres. Quand on lui veut faire la cour, ce n'est qu'en mal parlant de son mari, et quand on veut son approbation, perdre un florin avec elle à l'hombre. Voilà, Monsieur, quelques traits de celle dont je cache plusieurs d'importance, et suis, du reste, Monsieur, etc...

LETTRE Nº XXIX

MADAME,

Voici encore des vers que je vous envoie sur différents sujets, selon ma promesse. Mais permettez qu'à l'avenir, s'il s'en trouve quelques-uns de croustillants, ils puissent passer avec la même liberté.

ÉPIGRAMME, PAR FRANÇOIS MAYNARD, AU CARDINAL DE RICHELIEU

Armand, l'âge affaiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur les rivages de Cocyte.
C'est où je serai des suivants,
De ce bon monarque de France,
Qui fut le père des sàvants
En un siècle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.
Je contenterai son désir
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fit maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

A propos du passage sur la glace de Charles X, roi de Suède

Le ciel du Suédois le dessein autorise.
Sur les eaux, il le fait marcher :
Dieu, qui fit de la mer des remparts à Moïse,
En fait à Charles un plancher.

Sur un poète amoureux

Eh ! quoi donc, l'amour cette fois,
En te soumettant à ses lois,
Fait nargue à tous les ergotismes ;
Et la force de ses appâts
Te montre que l'on ne peut pas
Assommer Cupidon à coups de syllogismes.

Sur le mariage

Une jeune et charmante dame,
Me voyant malheureux au jeu,
Me dit en riant, depuis peu,
Que je serais heureux en femme.
Je répondis avec chaleur,

En lui parlant du fond de l'âme,
Que c'était avoir du malheur
Même que d'être heureux en femme.

Madame, que les derniers ne vous fâchent point, car c'est apparemment un châtré qui les fit. J'en apprendrai encore d'autres par cœur, et ensuite je vous les enverrai, étant, Madame, etc...

LETTRE Nº XXX

MADAME,

Quand l'intérieur répond à l'extérieur, la personne est parfaite dans son espèce. Or donc, cela étant, vous pouvez, Madame, passer pour une merveille de la nature. Vous conviendrez bien, Madame, que la juste proportion qui se trouve entre votre corps et votre intérieur vous mérite cette épithète, car, comme vous êtes une femme en miniature, une princesse de nains et une reine de pygmées, de même votre bon cœur est si petit qu'on dirait, quasi, que vous n'en avez aucun, puisque les actions que vous faites en matière d'amitié et générosité vous trahissent. Vous avez de l'orgueil, Madame, mais vous le soutenez mal par les bassesses de

votre sordide avarice. Vous voudriez bien qu'on vous crût bonne amie, mais vous seriez fâchée de le mériter par aucune générosité.

Je ne vous dis pas ceci par rancune du refus que vous m'avez fait de tout ce que je vous ai prié de faire pour moi dans la fâcheuse situation où je me trouve et qui est si digne de la sensibilité d'une belle âme, mais j'aime à dire la vérité aux personnes que je crois avoir besoin de l'avertissement de leurs défauts.

Et si vous aviez moins d'esprit que vous n'en avez, quoique tourné du mauvais côté, je croirais, selon toute apparence, que le couplet suivant eût été fait pour vous :

On dit que vous l'avez petit,
Mais c'est l'esprit, mais c'est l'esprit,
Et que ce que vous avez grand
C'est l'ouverture
Que la nature
Vous fit devant.

Malgré tout cela, Madame, je suis, etc...

LETTRE Nº XXXI

MONSIEUR,

Le prince *** m'est connu depuis son enfance, et ses folies ont fait du bruit partout. Son orgueil naturel, fomenté par sa naissance, l'a menacé depuis longtemps de quelque chute, de bassesse d'éclat. Or, celle dont vous me donnez part, Monsieur, dans la vôtre du 7 du courant, prouve assez que je n'ai pas eu tout le tort dans mes conjectures sur son chapitre. Et ainsi je ne suis nullement surpris de son indigne copulation avec la fille d'un roturier anobli. Je m'étonne bien plus de son divorce, illicite, selon toute loi divine, d'avec sa première épouse. Mon cher Monsieur, l'amour est un fripon, et le petit bâtard de Vénus est effronté ; il chasse souvent hors de l'esprit du sage même toutes les réflexions qui pourraient s'opposer à son triomphe. Que ne ferait-il pas dans un cerveau aussi mal timbré que celui de ce prince ? Vous savez, Monsieur, que

L'amour égale sous sa loi
La bergère avecque le roi,
Sitôt qu'il en fait sa maîtresse.

Sitôt qu'elle a su l'engager,
La bergère devient princesse
Ou bien le roi devient berger.

Enfin, il faut compatir en chrétien, quoiqu'on s'en puisse moquer en homme raisonnable. Ce pauvre prince ignore sans doute qu'un esprit sain ne dresse jamais ses antennes à la lascive Vénus, dont le pouvoir n'est tout au plus que vassal d'un homme de vertu. Du reste, le sort de sa concubine, devenue princesse, n'est point enviable, car le temps nous apprendra que sa fortune brillante sera bientôt métamorphosée en un esclavage insupportable.

Voilà tout ce que je puis répondre à la vôtre, et suis de tout mon cœur, Monsieur, etc...

LETTRE Nº XXXII

MONSIEUR,

Une correspondance sur le chapitre de l'amour n'appartient qu'à la jeunesse, laquelle est en état d'en jouir. C'est une matière qui n'est aucunement propre à entretenir les vieillards qui (tout au plus) ne sauraient conserver qu'un triste souvenir de cette agréable vanité, ou le regret de n'être plus en mesure d'en jouir : ou bien un juste repentir des folies passées dans une pareille perte de temps.

Ainsi, Monsieur, agréez, s'il vous plaît,

m'entretenir dans votre correspondance d'autres sujets que celui-là, qui n'est ni bienséant à mon âge, ni au goût de mes années, que je passe à l'heure qu'il est plutôt en toussant qu'en soupirant amoureusement, plutôt en remédiant aux maux de mon corps qu'à me tourmenter l'esprit des vanités de l'amour, dont Cicéron fait la définition en disant : « L'amour n'est autre chose qu'un effort que fait la nature pour établir une espèce d'amitié sur les fondements du corps. »

Or donc, Monsieur, dans les vieillards, la nature se trouvant ordinairement si affaiblie qu'elle ne saurait faire de grands efforts, il paraît qu'une telle amitié n'est faite que pour les gens de votre âge, que je voudrais capables de comprendre solidement que l'amour n'est au fond qu'un feu secret qui consume tout en public, qu'un enfer dont les plus fous font leur paradis, qu'une plaie qui plaît, qu'un venin qui a bon goût, qu'une douce amertume, qu'une maladie qui délecte, qu'une mort qui a l'apparence de la vie, et, enfin, qu'une folie revenant à l'aveugle jeunesse, à laquelle, cependant, il ne relève jamais le cœur (comme vous pensez dans la vôtre), mais abaisse souvent celui des plus grands hommes, comme nous en voyons l'exemple en Hercule, Annibal, Marc-Antoine, etc.

Voilà, Monsieur, ce que, à la hâte, je puis répondre à la vôtre du 12, que j'ai reçue ce matin, et suis, du reste, Monsieur, etc...

LETTRE N° XXXIII

MONSIEUR,

Quoique je sache que vous n'avez pas la chasteté de Joseph, néanmoins votre habileté à expliquer les songes m'étant connue, je vous prie d'agréer que je vous mande celui-ci que j'eus en l'année 1714, et dont je vous demande la signification.

Me trouvant un après-dîner dans mon fauteuil, surpris du sommeil, je rêvais qu'étant dans une vaste plaine, j'y vis un temple bâti à l'antique, dont l'architecture me parut merveilleuse et semblable au temple de Janus, dont j'avais lu la description dans l'histoire romaine. J'étais occupé à admirer ce bâtiment, lorsque je me sentis poussé par quelqu'un, et, en me tournant, je vis près de moi un vieillard de mine vénérable comme l'on dépeint le Temps, qui me dit : « Le sommeil vous ayant mené ici, afin que vous vissiez les songes de la vie humaine du temps présent, observez-les donc bien pour vous en souvenir ensuite. »

(*La paix de ... ?*)

A peine eut-il fini de me dire ces paroles que je vis une femme (qui, bien que maigre, avait un air doux) sortir de ce temple, et la porte ensuite se ferma. Cette femme était habillée d'une étoffe verte et portait dans une main une branche d'olivier et, dans l'autre, un cornucope, où il y avait peu de choses. Elle était menée par deux hommes, armés de pied en cap, avec les visières du casque baissées, ce qui les empêchait d'être reconnus.

(*La reine Anne d'Angleterre*)

Ensuite je vis paraître une pompe funèbre, qui commençait par un cercueil porté par vingt-quatre distillateurs de Turin et autant d'hommes marchant aux côtés, ayant de longues pipes à tabac à la bouche. Ces derniers me parurent les gardes du corps de ce cadavre. Le cercueil était couvert d'un velours violet tout parsemé de bouchons de bouteilles en broderie d'or ; et, au pied de ce cercueil, on voyait ces mots en même ouvrage : *Qui bene bibit, bene dormit*, et, à la tête, on lisait ces vers :

Vina bibant homines, animalia cætera fontes.
Absit ab humano pectore potus aquæ.

J'entendis en même temps une voix dans l'air qui prononça les mots suivants :

Quid valet hic mundus ? Quid gloria ? Quidve
[triumphus ?
Post miserum funus pulvis et umbra sumus.

(*Le roi George*)

Après le cercueil suivait un homme qui avait l'air d'un maître d'école ; il était couvert d'un manteau violet à grande queue, tout parsemé de bois de cerf en broderie. Il était entouré de plusieurs enfants nus et aveugles, qui ressemblaient pas mal à des cupidons, car ils avaient chacun deux ailes, mais j'ai su après que c'étaient des hasards. Cet homme, en deuil royal, tenait, par contenance, une queue de coq dans une main et, dans l'autre, un grand écrit sur parchemin qui paraissait quelque acte public. A ses côtés vint un cheval sans bride, couvert d'une housse sur laquelle on lisait, en broderie, ces mots :

Virtus, fama, decus, divina humanaquæ pulcris
Divitiis parent. Quas qui construxerit ille.
Clarus erit, fortis, justus, sapiens et rex, et quid-
[quid volet.

(*Le roi de Prusse*)

Après celui-là, parut un gros courtaud, monté sur les épaules d'un juif ; il avait dans la main droite une balance à peser l'or, et l'Hébreu avait au cou un sac rempli de médailles de ce

métal dont l'inscription, en italien, était: *Tutte le cose rare sono in gran prezzo e sono care.* Il tirait de temps en temps des médailles hors du sac, et, en les pesant, il témoignait une satisfaction extraordinaire.

(*Auguste, roi de Pologne*)

Ensuite je vis venir un gros homme en robe de chambre, assis dans un fauteuil, fort à la négligée, porté par douze satyres qui, par leur démarche, me parurent ivres, et par cinquante femmes nues, de gestes fort lascifs, dansant autour de lui et lui donnant, de temps en temps, de l'encens en chantant à gorge déployée :

Ede, bibe, lude, post mortem nulla voluptas.

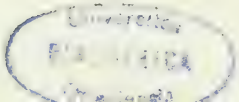
(*Roi du Danemark*)

Après celui-là, vint un homme de mine très vulgaire, qui portait sous son bras une zibeline qu'il caressait fort. Il était monté sur un renard dont la queue lui servait de bride. Il paraissait fort embarrassé de sa personne et regardait souvent derrière lui. Le vieillard qui se tenait auprès de moi me dit que sa devise était :

Malo me victoriæ quam fortunæ pæniteat.

(*Charles XII de Suède*)

Celui-là fut suivi d'un grand homme maigre, à l'air furieux; il avait son chapeau troussé



avec une agrafe de turquoises faite en forme de croissant. Son manteau était extrêmement déchiré, et il n'avait pour suite qu'un lion qui marchait à ses côtés. Ce fier animal portait à son cou une médaille avec ces mots d'un côté : *Sæpe majori fortuna locum fecit injuriæ*, et, de l'autre côté : *Herculem celebrant labores.*

(*Louis XIV*)

Après, vint paraître un vénérable vieillard couronné de lauriers, dont plusieurs feuilles paraissaient sèches. Il était assis sur un trône tiré par la Renommée; à ses côtés, il avait deux statues de bronze dont l'une représentait la Fortune et l'autre la Sagesse ; elles tenaient un livre ouvert devant lui, où on lisait ces mots : *Minarum strepitus, asinorum crepitus.* Ce vieillard tenait à la main un sceptre, entouré d'un rosaire, qui avait pour médaille un cadran solaire, avec ces mots : *In hoc momento pendet æternitas.*

(*Le duc de Savoie*)

Ensuite je vis passer un homme habillé à la royale, dont le manteau était doublé de la plus fine et belle peau de renard qu'on ait jamais vue. Il portait sur la tête une très brillante couronne où l'on voyait, gravés à l'entour, ces mots : *Fortuna cito reposcit quod dedit.* Ce fut l'unique que je vis pleurer à ces funérailles.

(*Le prétendant d'Angleterre*)

Il est vrai que celui qui le suivait de près se désespérait entièrement. C'était un jeune homme tout seul qui, avec des sanglots, répétait de temps en temps ces paroles : *Rerum irrecuperabilium felix oblivio.*

J'étais occupé à considérer toutes ces choses lorsque, tout à coup, le vieillard qui se tenait toujours auprès de moi depuis le commencement, s'éleva par ses ailes dans l'air et, en passant au-dessus de toute cette procession funèbre, s'écria à haute voix : *Sic transit gloria mundi.* Dans le même instant, il disparut, et je ne vis plus d'autres vestiges de tout cela qu'un peu de poussière, ce qui me surprit tellement que je m'éveillai là-dessus.

Voilà, Monsieur, mon songe, dont j'attends de votre esprit l'explication, et suis en attendant, Monsieur, etc...

LETTRE N° XXXIV

MADAME,

Vous aimez la fraise. Cela seul doit suffire à son éloge, vu que votre bon goût, par sa finesse, ne saurait décider en faveur d'aucune autre

délicatesse. Du reste, Madame, puisque vous me commandez que je vous en parle dans cette lettre, je vous dirai que la fraise étant, à l'égard des fruits, la première du printemps, ne saurait être que le fruit le plus agréable aux hommes qui, ordinairement charmés de la nouveauté, se réjouissent de revoir la fraise orner la terre, leur mère. Sa figure, Madame, est charmante et sa rougeur indique quasi l'indignation qu'elle sent de se voir un des fruits les plus bas de la terre, malgré sa beauté et sa bonté. J'admire que, quoique couverte de tant de petits boutons, elle paraisse nonobstant sans mouches, marque certaine qu'elle ne veut point emprunter à l'art des agréments faux. Elle aime naturellement les collines, et enfle de rage lorsqu'on la transplante dans les jardins où, en se voyant enfermée, elle pâlit de douleur et perd son beau rouge, qui la fait si bien distinguer dans les champs. Elle chérit la chaleur, étant de constitution froide, et hait tellement le froid qu'elle en meurt. Les mouches lui font la cour, et les serpents mêmes ont plaisir à l'approcher. Du reste, son goût paraît de l'ambroisie, et son jus est la reine des liqueurs. Elle flatte le palais et rafraîchit le sang. Mangée le matin, elle est saine et, à la fin du repas, elle fait le plus bel ornement du dessert. Le vin qu'on en fait enivre en badinant, et son rosso-

lis est le chef-d'œuvre du distillateur. Ordinairement, elle se baigne dans le vin pour paraître à la table des grands, et le friand l'adore, quand elle nage dans la crème, où on lui jette beaucoup de sucre en poudre aux yeux, afin qu'elle ne voie pas sa fin dévorante. Il est vrai qu'elle se laisse cueillir par les mains de jeunes paysannes, mais nonobstant, jusqu'aux têtes couronnées la reçoivent avec plaisir. Elle est d'un naturel délicat et le cours de sa vie ne dépasse guère six semaines. Les cerises sont présentes à son décès, et les abricots ne la trouvent plus en vie. Enfin, c'est le fruit le mieux reçu de tous, à cause de sa nouveauté, étant le premier qui vient dans l'année, et se conserve le plus dans l'estime des hommes, à cause de son peu de durée. Voilà, Madame, tout ce que sait dire sur votre fruit favori, celui qui est avec vénération, Madame, etc...

LETTRE N° XXXV

MONSIEUR,

La vôtre, très obligeante, me fut rendue, il y a deux jours, par les mains du sieur de ***, qui, certainement, n'a point les mêmes sen-

timents favorables pour moi que vous avez, mon cher ami. Je vous en remercie bien haut, en vous assurant très sincèrement de la réciproque. Du reste, les trente années de moins de l'âge que j'ai, et que vous me souhaitez, me font connaître que vous me voudriez plus fou que je ne le suis. Je ne veux point de compassion parce que je suis vieux, mais j'en mérite plutôt pour avoir été jeune et avoir prodigué le printemps de ma vie dans les vanités, les sottises et les imprudences de cette époque caniculaire de la vie humaine. La vanité, Monsieur, ne porte pas de fruits quoiqu'elle porte beaucoup de feuilles. J'en suis las et me réjouis en secret de ce que mon âge avancé me met à l'abri des faux charmes. Le pèlerin se réjouit à la vue de son gîte, et le sage vieillard à celle du tombeau, vrai asile contre toute agitation d'esprit et les maux du corps.

Notre vie n'est qu'un tissu de malheurs, et tous les moments qui la composent semblent tenir de l'infortune. Un esprit sain se lasse aisément d'un long commerce avec des excréments de terre, et son âme languit sous le fardeau pesant du corps. Sa délivrance, un jour, lui est agréable, car la mort, en détrônant la machine terrestre du corps, donne la liberté à l'âme de s'en retourner là d'où elle est venue, et laisse sa poussière à la terre, dont sa prison

fut depuis si longtemps fabriquée. Le sage empereur Marc-Aurèle dit dans une de ses réflexions sur lui-même : « S'il y a un Dieu, cela sera une félicité inexprimable de l'approcher par la mort, de plus près. Et en cas qu'il n'en fût point (et par conséquent aucune Providence), qui voudrait vivre dans un monde, où il n'y aurait ni Dieu ni Providence ? » Voilà comment ce sage païen adoucit l'amertume imaginaire de sa mort, et dans la suite de son discours, convenant de la substance infaillible du premier Être, il se réjouit de l'espérance qu'une béatitude éternelle promet à sa vertu et à sa sagesse. Voilà, Monsieur, ce que j'ai à répondre à la vôtre, et suis, de bon cœur, Monsieur, etc., etc...

LETTRE N° XXXVI

MONSIEUR,

Il n'est que juste qu'un prince qui a rendu la vie misérable pour toujours à ses sujets ne jouisse pas longtemps du fruit de sa tyrannie, et qu'un roi qui rit quand son royaume pleure meure sans regret de personne. Sa mort à un âge si peu avancé, quoique après un règne

trop long pour le bien de ses sujets, nous fait comprendre que Dieu agit envers cette nation (la Suède) comme un bon père envers son enfant, lequel, lorsqu'il a fouetté suffisamment, jette d'ordinaire les verges au feu : *Justus est Dominus et justa sunt judicia sua.* L'on peut présentement lui rendre justice après sa mort (quoiqu'il ne la rendit à personne pendant sa vie), et dire qu'il a servi à Dieu de fléau pour sa nation et qu'il a chéri trois choses que les grands princes ordinairement méprisent, c'est-à-dire : l'ignorance, l'argent et la canaille. Son pauvre génie fut cause de la première, son vilain naturel de la seconde et son mauvais goût de la troisième. Il est vrai qu'il a augmenté son trésor, mais ce fut du sang de ceux qui, autrefois, ont soutenu la couronne. Il a abaissé les grands du royaume et fait tomber les plus solides colonnes de la patrie. Il a mis en chemise les enfants de ceux qui ont donné la couronne à son père. Il a élevé des gens de rien aux plus hautes dignités de la couronne, et composé son conseil de méchants et de sots. Il a ramassé tout l'argent de ses États et vu mourir de misère des veuves et des orphelins. Enfin, il a régné en Tibère et est mort en Hérode.

Du reste, Dieu veuille que les crimes du père ne soient pas punis dans le fils, et que le présent n'achève pas ce que le trépassé a si cruelle-

ment commencé ! Je me souviens d'avoir entendu, dans mon enfance, qu'il y a une prophétie, dans ce pays-là, qui dit qu'un jour doit venir un roi du nom de celui d'à présent, et que sous son règne, ce royaume périra. Si cela arrive pendant ma vie, j'aurai vu la punition, dans le fils, des crimes que j'ai eu le malheur de voir sous le père.

Voilà, Monsieur, tout ce que je puis vous répondre sur ce que vous me demandez, dans la vôtre, sur le chapitre de ce sérénissime défunt (1). et suis, Monsieur, etc...

LETTRE Nº XXXVII

MONSIEUR,

Nimium boni, nihil mali font le symbole de l'empereur Justinien second. La rapidité avec laquelle la fortune avait favorisé les armes de la Suède pendant dix ans de suite, et le peu d'avantage qu'on a eu soin d'en tirer au profit de la couronne m'ont paru, il y a longtemps, un muet présage de quelques revers malheureux. Il semble qu'en matière de guerre, on

(1) Charles XI, roi de Suède, qui décéda en 1697.

doit toujours se proposer quelque but, et quand on a le bonheur d'y atteindre, s'en contenter sans se laisser séduire par la bonne fortune à l'espérance de nouvelles conquêtes, dont la réussite dépend du sort, lequel est toujours incertain par la conduite inconstante de la Fortune. On dit que rien n'est plus sain que de se lever de table avec de l'appétit. De même, rien ne paraît plus conforme à la prudence qu'un prince couvert de lauriers, vengé de ses ennemis et ayant tout avantage possible pour le profit de la couronne et sa propre gloire entre ses mains, qu'un tel prince, dis-je, sache, au beau milieu de la carrière de sa fortune, couronner ses triomphes d'une paix glorieuse pour lui, avantageuse à ses sujets et supportable à ses ennemis, sans prétendre à la ruine de l'univers pour contenter une ambition démesurée, car *Fortuna dum blanditur fallit ;* un joueur qui joue longtemps reperd à la fin son gain, et met encore du sien. Le chien d'Ésope quitta le bon morceau et eut à la fin la gueule remplie de vent. Le présent du prudent vaut mieux que le futur de la Fortune. Mais enfin, d'où la prudence s'éloigne, la disgrâce s'approche. Ainsi, mon cher ami, je suis plus fâché du désastre de la nation que je ne suis surpris de sa ruine.

J'ai bien cru que les herbes aromatiques de Bessarabie ne conviendraient point au mal

des constitutions froides, et que l'Étoile du Nord ne retrouverait pas sa splendeur perdue si près du Croissant. On dit que les gens des pays froids, lorsqu'ils ont quelque membre gelé, ne l'approchent point du feu, mais qu'ils le guérissent en le fourrant dans la neige, et l'expérience nous apprend que bien des gens malades dans des pays étrangers n'ont su recouvrer la santé que sous le climat de leur patrie. Il serait à souhaiter que l'on eût su profiter des beaux jours et du soleil, et l'on n'aurait pas ensuite besoin de recourir au clair languissant de la lune. Enfin, la bévue est faite :

Quod si deficiant vires, audacia certe
Laus erit in magnis et voluisse sat est

est bel et bon, mais Caracalla, étant fou, prit pour devise : *Omnis in ferro salus.* Voilà, Monsieur, ce que je puis répondre à la vôtre : *Sat sapienti.* Avec quoi, je suis, Monsieur, etc...

LETTRE Nº XXXVIII

MONSIEUR,

Les plus grands monarques ne peuvent pas tout faire à leur tête, et comment le comte de *** y pourrait-il prétendre ? Croyez-moi,

mon cher ami, le monde n'a point été fait pour s'accommoder à votre tête, mais il faut qu'elle s'accommode au monde si vous voulez la conserver longtemps.

Il y avait autrefois un père franciscain à Rome, nommé Skött (?), Suédois de nation, et homme d'esprit. La reine Christine estimait fort ce religieux, et l'envoyait souvent quérir pour s'entretenir avec lui. Or, un jour, il arriva que la reine, ayant eu quelque dégoût de l'ambassadeur d'Espagne, et n'ayant pas eu toute la satisfaction qu'elle souhaitait du roi catholique, s'emporta extrêmement et, dans sa colère, fit mille menaces à l'Espagne, disant qu'elle ferait révolter la Sicile, trembler le royaume de Naples, ruiner les Pays-Bas, etc..

Le bon père franciscain, qui était présent, écouta cet emportement sans dire mot, jusqu'à ce qu'à la fin, la reine, qui voulait son approbation, lui ordonna de dire son sentiment. Le pauvre père obéit enfin et, en haussant les épaules, répondit : *Sacra maesta, vana sine viribus ira*. Voilà ce qui me tombe en l'esprit pour répondre au premier article de votre lettre.

Pour le vol que votre valet de chambre vient de vous faire, je ne saurais vous témoigner aucune compassion, vu que je suis témoin que Madame votre épouse vous a bien des fois con-

seillé de le renvoyer après toutes les fripon neries qu'il vous avait déjà faites. L'Italien dit : *Quello che ti ruba una volta sia maledetto, quello che ti ruba due volte sia benedetto.* Avec quoi je suis, Monsieur, etc...

LETTRE Nº XXXIX

MONSIEUR,

J'approuve fort votre sentiment sur le chapitre des souverains. Certainement leur pouvoir n'a d'autre fondement que l'obéissance aveugle des sujets, lesquels se voient dégagés de la dernière, du moment que le prince abuse du premier :

Frangenti fidem frangatur fides eidem.

Mon cher ami, avez-vous bien fait la réflexion que, lorsque le peuple d'Israël fut las du gouvernement des juges, et qu'il eut avec opiniâtreté demandé un roi, Dieu lui en donna un? Mais ce fut pour sa punition, et il s'en aperçut bientôt quand son roi lui fut aussi avantageux que les écailles qu'il lui envoya au désert, à la place de la manne. Il est vrai que : *princeps orbis amor bonus*, mais c'est une marchandise bien rare que celle-là. Enfin : *burlar*

gli fanti et lasciar stare gli santi, disent les Italiens.

Ne parlons plus d'une matière aussi délicate que celle-là, où la vérité pourrait être reçue pour crime et notre pouvoir trop faible pour la soutenir. J'y ajouterais seulement ce que l'empereur Maximilien disait : « Le roi de France est un roi des âmes, le roi d'Angleterre est un roi des hommes, mais lui est un roi des rois, puisque les princes de l'Allemagne, vassaux de l'empire, ne faisaient que ce qu'il voulait. » Voilà tout ce que je dois répondre au premier point de votre lettre.

Pour le second, je vous dirai un proverbe espagnol : *El premio y el castigo al tiempo usados sustentan las republicas y estados.*

La récompense que le roi vient de donner au comte de *** est bien méritée, et le châtiment du général *** de même. Il est vrai que je suis ami du premier, mais je n'ai jamais été ennemi du second, et ainsi je vous en dis mon sentiment sans partialité.

Du reste, je me réjouis, Monsieur, d'apprendre le plaisir que Monsieur de *** vient de vous faire. C'est votre reconnaissance du passé qui vous attire le nouveau, car la reconnaissance est comme la fumée qui allume ordinairement le feu, et ainsi vous cueillez à cette heure le fruit de la vôtre.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur, etc...

LETTRE N° XL

MONSIEUR,

Tanto va la gatta al lardo che vi lascia la zampa. Le Lion du Nord (1) après avoir ruiné la Pologne, envahi la Saxe, inquiété l'Empire, détrôné des rois, disposé de couronnes, bravé la Turquie, vient de mourir devant une bicoque. Certainement, cette mort n'est point propre pour une tête couronnée, dont la sagesse est toujours plus nécessaire au bien de l'Etat que la bravoure. Je puis vous dire, mon cher ami, que le refus que ce prince opposa en Saxe à toutes les grandes offres des plus considérables puissances d'Europe à l'avantage de la Suède, et le peu de générosité qu'il témoigna au roi Auguste de Pologne, son cousin germain, en ne lui rendant pas la couronne après la lui avoir ôtée, me firent croire ce prince plus vindicatif que généreux, et porté pour le bien de sa propre couronne.

Et il me semble que si on examine de près sa conduite depuis la fatale journée de Pultava, on ne saurait nier que sa bravoure en rase campagne surpassait de beaucoup sa capa-

1. Charles XII, de Suède, mort devant la petite place fortifiée de Fredrikshald, en Norvège, le 30 novembre 1718.

cité à redresser ses affaires embrouillées, par des remèdes conformes à la prudence et à la politique.

J'observe, par la vie et la mort de ce prince, combien les conjectures des mortels sont fausses et comme le ciel dispose des événements tout autrement que les hommes ne se proposent. Toute l'Europe, au commencement de cette guerre, fit l'horoscope de ce roi comme d'un héros qui allait faire revivre la gloire des anciens Goths et porter ses armes victorieuses jusqu'où les anciens conquérants barbares ont été.

Mais hélas ! après avoir perdu tout ce que ses ancêtres et prédécesseurs avaient acquis pour la gloire de la nation et l'agrandissement de l'État, il semble que, de rage, il soit allé mourir (pour ainsi dire incognito) en Norvège. Dieu fasse grâce à son âme ! Je le souhaite de tout mon cœur, mais plus de rois si braves à la Suède, laquelle, à ce qu'on dit, a déjà tant versé de larmes pour sa vie, qu'il ne lui en reste plus pour pouvoir pleurer sa mort. Je vous envoie ci-joint l'épitaphe qu'un bel esprit lui a faite en Autriche :

Obstupisce viator, momento quiescere didicit,
Et ubi castra metatus est, ibi vitæ metam posuit.
Dum enim multa de illo dixit orbis,

Orbiculatus globus silentium indixit.
Nunc a direpta Saxonia unum ei saxum reman-
[sit,
Quo tegeretur, ac deinde legeretur durities,
Jam ultra non fœvit postquam messuit ut sevit
Ferro et igne, vastavit multa
Totum mundum comburere studens,
Tandem foco periit doctus
Quod œqua lance compensent Fata.
Proh ! Quam modicus cinis de tanto incendio!

Je suis, Monsieur, etc ..

LETTRE N° XLI

MADAME,

Vous me demandez un conte qui vous puisse divertir. Vous me défendez en même temps d'y mêler des équivoques, et je sais que vous haïssez naturellement les paraboles, car votre vivacité ne vous permet pas d'en attendre l'explication. En outre, vous m'avez témoigné bien des fois ne faire aucun cas des énigmes. De sorte que je suis fort embarrassé sur ce que je pourrais vous envoyer d'ici. Où prendre à la campagne un nouveau conte ?

Je n'ai pas de nouveaux livres ici, ni une

compagnie assez plaisante pour me fournir des sujets de contes, et pour en inventer, vous savez que j'ai l'esprit trop agité de mes affaires. Et malgré tout cela, je voudrais bien vous obéir.

Voici donc une historiette que le curé de la paroisse me fit l'autre jour, entre la poire et le fromage, et que j'aurai l'honneur de vous servir, faute de mieux.

Il me dit donc qu'un borgne, s'étant mis en tête de vouloir se marier, épousa une créature qui lui parut aussi vertueuse que charmante. A la consommation du mariage, il s'aperçut premièrement de sa méprise. Il fut au désespoir de cette découverte, et la rage qu'il avait d'avoir trouvé une Lucrèce de *bona robba* au lieu d'une Lucrèce romaine ne lui permit pas de cacher son chagrin. Il reprocha à cette Vénus en *fresco* sa tromperie, en des termes fort expressifs, mais celle-ci, non moins impudente qu'expérimentée dans les plaisirs d'amour, lui répliqua insolemment qu'elle trouvait fort ridicule qu'un homme si imparfait que lui (étant borgne) pût s'imaginer qu'une femme aussi rare qu'une Lucrèce l'épouserait, et qu'elle se trouvait avoir assez d'honneur pour en orner un mariage de borgne, un tel couple étant assez bien assorti. Un pareil discours échauffa l'homme davantage, car ayant autre-

fois été soldat et ayant perdu son œil à la guerre, il voulait que cela lui servît de croix d'honneur. Il dit à sa femme que ce défaut lui étant venu d'un coup d'épée, ne pouvait que lui faire honneur. « Le mien, répliqua la femme, ne m'est pas venu non plus d'un coup d'asperge, et me fit plaisir. » Et ainsi la paix fut faite. Voilà, Madame, un conte grotesque d'un curé sauvage, dont moi, en campagnard, présentement me sers. Il doit vous plaire, car il est sans équivoque, parabole ou énigme, comme je suis sans exception, Madame, etc...

*

LETTRE Nº XLII

MONSIEUR,

Le voleur ne vient que quand il croit le maître de la maison endormi, et la mort nous surprend quand nous l'attendons le moins. Le subtil et prompt départ pour l'autre monde du Régent de France en est un exemple évident. Voilà comment l'homme propose et Dieu dispose. Au lieu d'un trône auquel il aspirait, il descend tout d'un coup dans le tombeau ; une fosse de six pieds lui sert de royaume, son lit de justice est un cercueil et son man-

teau royal un drap de mort. Ses vastes projets se sont perdus dans l'air et tous ses desseins sont enterrés avec lui. Voilà comme le ciel se joue des mortels, et comment l'homme, ordinairement, fait mal ses calculs ! Je crois qu'il sera plus admiré que regretté. Dieu fasse grâce à son âme ! Voilà tout ce que je sais répondre sur cet article.

Pour l'abdication de la couronne de Philippe V, en faveur de son fils Charles III, comme vous le voulez dans la vôtre, je vous dirai, Monsieur, franchement mes sentiments : dans cette abdication se trouve ou un excès d'hypocondrie ou bien un trait de politique la plus fine, car je ne la saurais considérer comme l'effet d'une vraie dévotion, vu que ce prince est encore jeune et en état de pouvoir supporter le fardeau et les fatigues d'une couronne. De sorte qu'il ne peut, en conscience, s'en défaire pour embrasser une vie plus douce et tranquille, car l'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler et le poisson pour nager. Et ainsi je crois que c'est un trait de politique, car en plaçant la couronne d'Espagne sur la tête de son fils, il se met en liberté de pouvoir, par un pèlerinage en France, s'assurer de trois lys, un jour, au cas où Louis XV viendrait à mourir. Enfin, cette subite abdication de la couronne, après la mort du Régent, me paraît

un écho de la mort de ce prince. Le temps nous dira le reste, et moi, en attendant, je suis, Monsieur, etc...

LETTRE N° XLIII

MONSEIGNEUR,

Par la grâce de Dieu, la générosité de Votre Altesse, et l'incivilité du duc de ***, je suis arrivé ici plus tôt que je n'aurais osé m'en flatter, il y a six semaines. Je remercie le Tout-Puissant de cette grâce, et Votre Altesse du grand secours qu'Elle m'a donné pour cela. Et du reste, je suis tout à fait indifférent à l'impolitesse du duc de ***, qui, dépendant entièrement de la volonté de ses ministres, paraît être indigne du pouvoir absolu que Dieu lui a donné. Je n'ai pu voir qu'un seul ministre, ou bœuf à la mode, qui, par sa conduite à mon égard, m'a donné une très mauvaise idée du reste de ce ministère. Ce bourgeois-gentilhomme, ou paysan masqué en noble, auquel je rendis visite, eut la bêtise de me recevoir à sa porte cochère, où il m'entretint un quart d'heure sans seulement me prier d'entrer dans son appartement, contre toute bienséance et malgré une lettre d'un sien cousin qui m'adres-

sait à cet ours baptisé. De sorte que, si le proverbe est juste, qui dit : « Tel maître, tel valet », son prince ne saurait être qu'un prince très impoli. Ce ministre en *fresco* me rendit la visite une heure après, et, par sa conversation fade, me fit connaître que son intérieur vide répondait à son extérieur fort vulgaire. Il me dit, entre autres sottises, que son maître était invisible, à cause d'un rhume de cerveau, ce que j'eus de la peine à croire, car je trouvais qu'il y avait toute apparence que ce prince n'en eût point, se laissant mener par le nez par ses ministres jusque dans les moindres de ses actions. Madame son épouse ne me parut pas plus gracieuse que son mari, car, sans me donner audience, elle m'envoya son fou (digne ambassadeur d'une pareille cour) me demander la lettre que j'avais pour elle de la part de S. A. Madame la Princesse de ***. Tout cela me confirma dans la juste idée que j'avais déjà de cette dernière cour, que j'ai vue en Allemagne, et qui aura aussi la dernière place dans mon estime le reste de mes jours. Si ce prince, Monseigneur, meurt pendant ma vie, je lui donnerai certainement l'épitaphe suivante :

Ci-gît un grand seigneur
Qui, de son vivant, nous apprit
Qu'un homme peut vivre sans cœur
Et mourir sans rendre l'esprit.

Enfin, Monseigneur, j'observe, par la conduite de ce prince imbécile, que parfois, pour être grand prince, on ne laisse pas d'être ridicule par des manières indignes de la vraie grandeur, et que souvent, malgré la puissance qu'on a, on se rend digne de pitié plutôt que d'admiration et de respect. Voilà ce que je publierai en toute occasion sur le chapitre de cette cour, afin que le public rende la même justice à mon jugement que je rends à cette cour dépourvue de tout ce qui la pourrait faire estimable.

Il ne faut pas s'étonner, Monseigneur, si je ressens aussi vivement la réception qu'on m'y fit en me faisant sortir de la vôtre comme du centre de toutes les grâces, politesses, générosités et talents qui rendent un grand prince le délice du genre humain, et font faire des vœux par le public pour sa prospérité, ce que je ferai toute ma vie pour celle de Votre Altesse, dont j'ai l'honneur d'être, avec respect, zèle et inviolable attachement, Monseigneur, de Votre Altesse, etc...

LETTRE Nº XLIV

MONSIEUR,

Par quelle diable de magie m'envoyez-vous vos lettres, car, de la poste je ne les reçois point, et personne, dans ma maison, ne les a vu apporter ? Je vous supplie, Monsieur, de me mander ce secret, non pour m'en servir pour mes lettres, mais bien à l'avantage de ma personne, laquelle, toute estropiée, ne saurait bouger de la chaise, et pauvre comme un rat d'église, n'a plus aucune espérance de pouvoir transporter sa carcasse dans les pays étrangers. Je vous remercie, du reste, Monsieur, de votre précieux souvenir, quoique, à dire le vrai, je ne voudrais pas que votre mémoire fût si bonne qu'elle est, comme je m'aperçois, par les détails très exacts que vous me faites dans votre lettre de toutes les faiblesses, pour ne pas dire les vices, de ma jeunesse déréglée. Dieu vous pardonne, Monsieur, de rouvrir des plaies que le temps, le repentir et les disgrâces ont fermées depuis quelques années. Ayant fait tout mon possible pour pouvoir oublier toutes ces sottises, vous venez, par un trait de plume, me les représenter si vivement, et tant au naturel, qu'il semble que je sens quelque part dans mon corps que

le *vieil Adam* n'y est pas encore tout à fait éteint. Je ne vous remettrai pas, Monsieur, devant les yeux, les délices de votre jeunesse, pour me venger de vos reproches, m'imaginant bien que vous-même, aussi bien que les autres honnêtes gens, souffrez quelques remords des vanités passées, car la mémoire de l'homme est comme une galerie de vieux tableaux où il y a plus d'objets désagréables que de ceux qui charment la vue. Ce n'est pas, Monsieur, que je ne sois persuadé de votre sagesse, dans tout le cours de votre vie ; mais, mon cher ami : *de kloka hönsen värpa ock stundom i nässlorna*. Ainsi, ne parlons plus du passé, mais occupons-nous du présent. Faites-moi la grâce de me dire par quels charmes Stralsund peut vous arrêter si longtemps en Poméranie, et comment vous prétendez soutenir votre impatience à sortir de la Suède, quand cela n'a été que pour aller passer le temps à Stralsund. Il me semble, Monsieur, avec votre permission, que c'est sortir d'une fièvre chaude pour aller tomber dans le haut mal, que de changer le séjour de Stockholm pour celui de Stralsund. Avec tout cela, je me réjouis que vous n'ayez pas passé plus outre, vu que quand l'ennui vous prendra dans ce pays-là, vous serez toujours à la porte pour revenir à la patrie : ce que j'attends avec une véritable impatience,

pour pouvoir de bouche vous réitérer l'estime avec laquelle je suis, etc...

LETTRE N° XLV

MONSIEUR,

Je vous remercie des vers que je viens de recevoir avec une lettre de votre part. Le sens en est beau assurément. Si les vers sont justes, je n'en sais rien, car je ne suis pas poète d'inclination, aimant fort les proses quand elles contiennent un suc de savoir et d'éloquence. Cette dernière manque ordinairement à la poésie, parce qu'elle est trop gênée par la cadence que veut la justesse du vers. Et outre cela, ce langage des Dieux (comme on l'appelle) n'ayant aucun agrément, s'il n'est pas parfait dans son espèce, un esprit aussi vulgaire et limité que le mien aurait bien tort s'il s'émancipait à vouloir décider de la valeur des vers qui ont déjà votre approbation, comme j'apprends par votre conjointe lettre.

Du reste, Monsieur, permettez-moi de vous citer Malherbe, qui dit ingénument qu'un poète n'est pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles, et faites sur cela vos réflexions, à

l'égard de la recommandation que vous me mandez de vouloir donner à celui-ci, pour quelque emploi dans la jurisprudence en Suède ; mais je me souviens en ce moment d'une observation qu'on fait sur les poètes, que tous les poètes sont fous. Si c'est en cette considération que vous vous proposez de réussir dans votre recommandation pour votre Ovide en *fresco*, la chose sera peut-être faisable, car il me semble qu'on n'en veut pas d'autre à l'heure qu'il est dans ce pays-là. *Sat sapienti*... Toute la maison ici vous fait des compliments, et moi je suis en prose, très sincèrement, Monsieur, etc...

LETTRE Nº XLVI

MONSIEUR,

J'ai appris par Tacite : *qui secundum temporum conditiones varios sibi mores induere potest et illis cum judicio uti, is semper prosperam habebit in rebus suis fortunam.* Mais, pour moi, j'ai beau le mettre en pratique, mes projets s'en vont toujours en fumée. Le ciel (apparemment en courroux) ne permet point que mes complaisances soient reçues ici-bas avec recon-

naissance, et le monde (sans doute, à l'égard de ma mauvaise situation) ne veut point s'apercevoir de la peine que je me donne à me conformer à ses folies. Je le mérite, en effet, car un homme de mon âge ne doit point subir le joug des sottises mondaines (pour pouvoir passer quelque peu des jours qui lui restent à vivre), parmi le fatras des sots, et au milieu des vanités de l'aveugle siècle d'aujourd'hui. Je vous dis ceci, Monsieur, pour marquer le repentir que j'ai de m'être donné la peine d'aller hier à deux heures d'ici, pour encenser la vanité extraordinaire du prince de ***, qui me reçut avec tant de hauteur qu'il semblait se lever dans l'air, lorsque je me baissais vers la terre pour lui faire la révérence. Il était dans une maison de chasse, où on ne voit de tous côtés que des bois de cerfs, des Altesses, des chasseurs, des filles (Dieu sait si d'honneur ou non) et un singe avec deux perroquets, je crois pour donner du relief à la sérénissime famille. Enfin, après deux heures de conversation, je pris congé et, en arrivant au logis, je prends la plume, pour vous faire ce détail, faute d'autres matières dont vous entretenir. Je vous remercie, du reste, de la vôtre du 4, que j'ai reçue avant-hier, et comme je ne la puis lire ni deviner ce que vous voulez dire, je vous prie de me mander par la première poste son con-

tenu en caractères lisibles, afin que je puisse vous donner une réponse à propos, et de me croire, en attendant, Monsieur, etc...

LETTRE N° XLVII

MONSIEUR,

Je ne veux point de votre estime, mais je veux votre amitié, car la première, parmi les hommes, est ordinairement doublée d'envie, au lieu que la seconde est inséparable de la sincérité. Il est bien vrai qu'étant dans l'état où je suis, je dois être à l'abri de l'envie, mais aussi ne suis-je guère cajolé des amis. Néanmoins je préfère toujours l'amitié des gens à leur estime : particulièrement quand ils sont aussi bien dans leurs affaires que vous l'êtes. Ce n'est pas cependant par intérêt que je vous dis ceci, mais pour vous donner lieu de prendre quelque petite part dans mes disgrâces, ce qui vous attirera de l'estime de tous les honnêtes gens, et vous sied mieux que leur amitié, n'ayant pas besoin de cette dernière dans le bon état où vous êtes.

Du reste, je vous dirai que je suis de retour ici depuis trois jours, de chez monsieur de ***,

où l'on m'a donné mille marques d'estime, sans y mêler le moindre signe d'amitié ; et je vous jure que j'ai accepté la première comme un tribut qui m'était dû, puisque je voyais bien que je n'aurais jamais le moindre fruit de la seconde, dont j'ai besoin. On peut bien dire que l'honnêteté réside dans cette maison, mais pour quelque service outre cela, il ne faut pas s'y attendre. Enfin, accablé d'honneur, j'y ai perdu mon temps et n'en ai rien rapporté que de terribles maux de tête, pour avoir trop trinqué, m'imaginant que, comme *in vino veritas*, j'y trouverais aussi de la générosité. Mais qui fait son compte sans son hôte court le risque de le faire deux fois ; ainsi je suis toujours dans le même état, mais sans flatterie, Monsieur, etc...

LETTRE N° XLVIII

MONSIEUR,

Vous vous adressez mal en vous adressant à moi pour raisonner de constitutions de corps, car je suis si las du mien que je serais quasi fâché de connaître un soulagement pour les maux qu'il a si bien mérités, par l'excessif

penchant qu'il a toujours eu pour tout ce qui chatouillait son mauvais naturel. Je vous dirai cependant, en réponse à la question que vous me faites dans la vôtre, touchant lequel vaut le mieux d'être gras ou maigre, que pour la santé, la maigreur vaut mieux que la grosseur, quoique la dernière (quand elle n'est pas excessive) soit préférable pour la bonne mine et pour la beauté du corps ; mais il ne faut pas être comme un certain Dyonis, fils de Cléandre, dont parle Athénée, qui fut si gros et si gras, qu'à force de ventre on fut obligé de l'enfermer dans une espèce d'armoire, afin qu'il tînt ensemble. Outre cela, les maigres ont ordinairement plus d'esprit que les gros, et plus de vivacité, car, comme une bougie enfermée dans une lanterne de corne ne saurait donner une lumière si brillante que celle placée dans une lanterne de cristal, de même il semble que l'âme, dans un gros et gras corps, se trouvant comme assoupie et suffoquée par tant de matière, ne puisse pas si facilement agir et mettre au jour ses admirables effets, comme dans un corps maigre où il paraît qu'elle est plus absolue. Voilà mon sentiment sur la première question posée dans la vôtre.

Pour la seconde, à l'égard de l'œuf et de la poule, lequel des deux a été le premier, je vous dirai que cette question a déjà été sur le tapis

du temps de Plutarque. Pour moi, en vous parlant en chrétien et en conformité avec la Sainte-Écriture, je suis persuadé que ce fut la poule, mais que l'origine de l'œuf fut le coq. Vous savez que selon les poètes, le coq fut fabriqué par Vulcain, qui en fit sa sentinelle, afin que par son chant ce cocu divin fût éveillé plusieurs fois la nuit, et pût ainsi être mieux sur ses gardes contre les visites nocturnes de Mars, galant de son épouse Vénus. Et ainsi il est à présumer que ce céleste forgeron, pour récompenser le service de son coq, lui fit ensuite une poule pour l'amuser agréablement pendant le jour ; c'est de là que nous avons les omelettes que vous aimez tant.

Permettez-moi, Monsieur, de vous dire que vous me demandez trop de choses à la fois. Vous n'oserez douter qu'il y ait eu des géants, puisque la Sainte-Écriture même en fait mention comme de Goliath, de Gog, roi de Basan, etc... Berosus dit que Noé même en fut un, et plusieurs docteurs du Talmud en conviennent. L'histoire profane parle aussi souvent de ces sortes d'hommes en *fresco*. Le savant Baptiste Pins, qui a écrit les commentaires sur Lucrèce, fait mention d'une seule dent de géant qu'il a vue au bord de la mer à Utica, et qui pesait plus de cent de nos dents ordinaires. Enfin, croyez-en ce qu'il vous plaira, pourvu que vous

croyiez qu'à l'âge de cinquante-huit ans, je suis, avec toutes mes dents, Monsieur, etc...

LETTRE N° XLIX

MONSIEUR,

Quoique vous sachiez mon opinion touchant le pouvoir du démon, néanmoins vous retournez toujours à me faire de nouvelles questions là-dessus. Vous voulez, dans la vôtre du 16, savoir ce que je pense du loup-garou, dont vous croyez que mon pays natal abonde. A quoi je vous réponds que c'est dans le vôtre qu'on prétend que ces monstres diaboliques se montrent le plus souvent ; quoique, pour vous dire la vérité, je sois persuadé que, ni chez vous, ni chez nous, les hommes véritablement métamorphosés en loups ne se trouvent. Il est cependant vrai que j'en ai ouï parler avec des circonstances positives ; et, entre autres, d'un certain gentilhomme en Finlande, lequel, ayant un jour tué à la chasse une louve, trouva à son grand étonnement, lorsqu'on écorcha cette bête, que c'était la femme de son boucher. Or, je laisse la liberté de le croire à ceux qui sont assez faciles à gober cette sorte de

contes à dormir debout, car pour moi, je suis persuadé qu'il n'y a que Dieu qui puisse créer et métamorphoser les hommes en ce qu'il lui plaît, comme il fit de la femme de Loth. Nous savons, par l'Ancien-Testament, que le diable ne sut pas seulement faire des poux en la présence de Pharaon ; d'où aurait-il, dans notre temps, pris le pouvoir de jouer d'Hocus Pocus avec l'homme et métamorphoser l'image de Dieu en bête sauvage ? En vérité, l'esprit de l'homme est souvent un réceptacle de sottise, et dont la faiblesse sert parfaitement la malice orgueilleuse du démon pour lui faire accroire que son pouvoir diabolique s'étend beaucoup plus loin qu'il ne fait en effet. Je conviens bien que Dieu permet quelquefois que le diable puisse, par une fausse représentation d'objets, faire accroire à ses malheureux adhérents qu'ils sont changés en loups, lièvres, chats, etc... ; mais la réalité de telles métamorphoses ne pouvant se faire sans blesser la seule toute-puissance du Créateur, me paraît par conséquent impossible. Lisez, s'il vous plaît, le livre de Becker, sous le titre du *Monde enchanté*, et vous verrez comme follement et sans aucune raison nous attribuons aux plus malheureux des êtres un pouvoir qui appartient à Dieu seul. Du reste, cette folie à l'égard du loup-garou n'est point d'une nouvelle date, car

des auteurs grecs et latins en ont parlé, il y a des siècles, et telle rêverie fut en vogue il y a longtemps, témoin Homère dans la fable de la fameuse Circé, à l'égard des compagnons d'Ulysse. Hérodote, en parlant des Narvis, aujourd'hui Moscovites, leur attribue une telle transformation ; Melo, Strabon, Pline, etc... font encore mention de pareille rêverie, et c'est là, je crois, qu'Ovide a puisé ses *Métamorphoses*, particulièrement quand il parle de son Lycaon. Enfin, le métier du diable est de tromper et d'effrayer les hommes par tous les endroits possibles, et de s'attribuer plus de pouvoir qu'il n'en a en effet, ce qui est très conforme à son orgueil naturel, lequel le précipita dans l'abîme, et du plus brillant des anges le fit devenir le plus malheureux et misérable des êtres. Je vous prie, n'en parlons plus, et croyez-moi, Monsieur, etc...

LETTRE N° L

MONSIEUR,

Si j'avais de l'argent, je vous le prêterais, plutôt que de vous conseiller de le demander à monsieur de ***, comme vous me mandez en avoir l'intention. Toutefois, si vous êtes

assuré qu'il vous le prêtera, j'y consens de tout mon cœur. Mais je vous dirai d'avance que s'il ne vous fait pas ce plaisir, la confidence que vous lui faites par là de votre indigence affaiblira infiniment son estime pour vous ; outre que je crains encore que ce vieil Harpagon, qui n'aime naturellement que les gens qui ne lui sont pas à charge, ne devienne contre vous un ennemi secret, puisque, par son refus, sa conscience lui dictera que vous ne serez plus de ses amis, et qu'ainsi il cessera d'être des vôtres : *Experto crede Ruperto.*

Vous vous plaignez, dans la vôtre, que vous ne pouvez pas faire tout ce que vous voudriez. Mais, Monsieur, dites-moi, où se trouve celui qui peut faire tout ce qu'il veut, s'il ne borne sa volonté à son pouvoir ? Saint Bernard dit : *Quæ poena major, quam semper velle quod numquam erit, et semper nolle quod numquam non erit !* Faites comme moi, qui ne veux plus rien, car tout ce que je désire n'arrive jamais, et m'étant aperçu de cette vérité, j'ai chassé la volonté de chez moi comme une chose inutile et à charge, qui ne fit que me rendre son martyr.

Je vous remercie, Monsieur, du distique fait autrefois pour la reine Christine de Suède, lorsqu'en passant par Lorette, elle y consacra sa couronne à la Sainte-Vierge :

Hanc tibi sacravit spretam regina coronam,
In cælo tribuas ut meliore frui.

Et je vous renvoie en reconnaissance celui qu'on fit à la reine veuve du grand Sobieski, lorsqu'elle arrivait à Rome :

Naque in Gallia, semplice gallina,
E tra polastri, visse si regina.
Venne a Roma, christiana,
Ma non Christina.

Je suis, Monsieur, parfaitement, etc...

LETTRE Nº LI

MONSIEUR,

Vous vous plaignez de mon silence, et je n'ai rien de nouveau à vous dire. Vous me dites, dans la vôtre, que je ne vous aime plus, et je ne vous ai jamais donné aucune marque de changement. Je ne vous ai point écrit depuis trois postes, mais il n'a point passé trois heures, pendant tout ce temps, sans que j'aie pensé à vous. Le silence est quelquefois aussi bien une marque de confusion de n'être pas en état de fournir à ses amis, qu'un signe d'oubli. Excusez donc le premier et ne craignez jamais

le second. Votre lettre est pleine de protestations d'amitié, et je n'en ai jamais douté. Vous me plaignez de la mauvaise situation de mes affaires, et je me réjouis que la vôtre soit meilleure. Vous jurez contre mon sort bizarre et il se radoucit, quand je sais que le vôtre est favorable. Vous dites que vous languissez de mon absence, et la vôtre me tue absolument. Vous dites que, sans moi, vous n'avez pas d'amis, et moi je proteste que je n'en veux point d'autre que vous. Vous m'assurez que vous sentez mes peines, et moi je vous réponds que je n'en connais pas d'autres que les vôtres. Vous exhaussez les obligations que vous avez envers moi, et moi je me reconnais insolvable à votre égard. Mon cher ami, faisons trêve de compliments, car *complimenta completa mendacia*, et parlons d'autre chose. Que vous semble-t-il de ce monsieur dont je vous fis mention dans ma dernière lettre ? Cet homme-là se ruine en promesses, et se récompense à ne les point tenir.

Il m'a cru simple, et je l'ai tout aussitôt reconnu double. Il me couche en vue pour quelque but, mais je prendrai si bien mes mesures qu'il restera à mi-chemin. Il faut qu'il me juge utile à quelque chose pour son service, mais il me trouvera imbécile pour son dessein. Vous me demandez comment il est fait, et je

vous dirai que son corps est un squelette et ses jambes des flageolets. Son air est d'un charlatan, et ses manières sont très vulgaires. Ses discours sont très ennuyeux et ses paroles très embarrassées. Il ne rit quasi jamais, et paraît toujours en colère. On doute ici de la naissance dont il se dit, et le soupçonne même de divers crimes. Il s'enferme le soir tout seul dans sa maison, et le matin on le voit paraître avec beaucoup de nouvelles espèces. Il change tous les jours d'habit, mais, malheureusement pour lui, jamais de visage, car, depuis que je le connais, je le vois toujours avec la même mine funeste. Je lui bats froid depuis quelques jours que j'ai appris quelque chose de très mauvais sur lui. Ainsi, j'espère l'éloigner de ma maison, car tel commerce ne fait jamais d'honneur à un honnête homme.

Je suis, Monsieur, etc...

LETTRE N° LII

MONSIEUR,

Si notre fortune n'égale pas nos désirs, il faut égaler nos désirs à notre fortune. Puisqu'elle n'a donc pas voulu, Monsieur, seconder

vos souhaits à la cour pour cette fois, il faut s'en contenter jusques à un temps plus favorable. L'inconstance ordinaire de cette divinité aveugle est une espèce de consolation pour ceux qu'elle persécute, car, comme ses prospérités ne durent pas longtemps, de même ses persécutions ne sont pas très constantes. Ainsi, il faut patienter un peu et vous pouvez mieux le faire qu'un autre, puisque ayant du bien de vous-même, vous pouvez avec commodité attendre le tour de la roue. En attendant, je vous souhaite la patience, et suis, Monsieur, etc., etc...

LETTRE Nº LIII

MONSIEUR,

Un grand et fameux capitaine de l'antiquité eut la vanité de toujours finir la relation de ses exploits par ces mots : « Et en cette occasion la fortune n'eut aucune part. » L'Histoire marque que, depuis cette témérité, il n'eut plus aucun avantage à la guerre.

La gloire, Monsieur, que la fortune produit à la guerre appartient à Dieu, car, sans son assistance, certainement il n'y a rien à faire.

C'est une sotte vanité d'attribuer à ses seules capacité et bravoure l'issue heureuse d'une bataille. Les événements ne répondent jamais moins au dessein de la prudence que dans la guerre. Il faut si peu de contretemps ou de désordre dans l'action, quoique l'ordre de bataille soit bon, la position avantageuse, et les mesures du général bien prises, que nous observons par expérience que c'est la fortune qui en décide. C'est si vrai que la Sainte-Écriture même dit que quand l'épée est tirée, la victoire est entre les mains de Dieu. C'est lui, mon cher Monsieur, qui dispose des victoires : et quoique la capacité ou la valeur d'un général y contribuent pour quelque chose, son habileté cependant n'est, tout au plus, que cause seconde de la victoire.

Cela étant, je ne saurais donner tout l'encens que vous voulez à monsieur de ***. Il est vrai que je l'estime beaucoup, ce conforme à ses grands mérites, mais je diffère avec vous en cela que vous voulez que sans lui on n'aurait su gagner cette bataille. Ce grand capitaine mérite, du reste, l'applaudissement de toute la chrétienté pour cette heureuse journée, et je souhaite qu'il en fasse un bon usage. César, après sa victoire de Pharsale, dit ces mots : « Il faut soutenir ma gloire par le bon usage de la victoire », etc. Si notre grand capi-

taine pense de même, il est à estimer digne des fréquentes réussites qu'il a en tous ses projets, et des lauriers dont on le couronne de tous côtés. Je lui souhaite continuation, et suis, Monsieur, etc...

LETTRE N° LIV

MADAME,

En vous remerciant très humblement de l'honneur de votre précieux souvenir, dont votre aimable cousine vient de m'assurer, je réponds au désir que vous avez (à ce qu'elle me dit) de savoir la situation de mon humeur à présent, qui autrefois vous parut si gaie. Je me donne donc l'honneur de dire, Madame, que, malgré mon sort opiniâtre et malheureux, je reste toujours fort facile à me comporter à la fantaisie de ceux avec lesquels je converse, et qu'en dépit de ma goutte, je me transporte avec plaisir où on me demande ; que nonobstant la débilité de mon estomac, je mange de tout ce qui me goûte ; que malgré mon âge de soixante ans, j'aime tout ce qui est beau ; que malgré la mauvaise situation de ma bourse, je joue encore volontiers une partie d'hombre;

que sans me laisser assommer par mes adversités, je me réjouis souvent de peu de chose et ne m'afflige guère de petits sujets de tristesse, puisque les uns et les autres arrivent souvent. Et enfin, puisqu'il ne dépend pas de moi de jouir de prospérité, j'ai résolu que le chagrin et l'inquiétude, compagnons inséparables de l'adversité, ne doivent point recevoir audience dans mon esprit, car je les chasse par un mépris proportionné à leur mérite.

Du reste, je m'arrête encore dans ce pays-ci, faute de pouvoir voyager avec mes commodités ordinaires, aussi bien que pour ne pas irriter ma goutte par les rudes secousses d'un mauvais carrosse. Une partie de la nuit, je tranquillise mon corps estropié sur un bon lit, et une partie dans un fauteuil, en donnant audience à divers morts illustres, qui tâchent, par leur bien dire, d'adoucir l'ennui que me cause bien souvent le babil des vivants. Je dors aussi peu que possible, par rapport au long sommeil qui m'approche à grands pas, et je veille souvent exprès pour ne pas être surpris par l'assoupissement qui durera longtemps. Je n'ai point d'amis intimes ici, et je fais de mon mieux pour ne pas m'attirer d'ennemis cachés. Mon état présent me met à l'abri de l'envie, et ma volonté et mon pouvoir sont

d'accord. Enfin, Madame, le peu d'espace de temps qu'il me reste à vivre ne pouvant plus comprendre une grande félicité, je tâche de me défaire volontairement des choses qui ne peuvent demeurer longtemps avec moi, et ainsi, sachant que rien n'est assez pour le vice, et que tout suffit pour la vertu, je m'enveloppe dans mon indigence doublée de patience, et reste dans cet équipement, avec la dernière vénération, Madame, etc...

LETTRE Nº LV

MONSIEUR,

La confiance avec laquelle vous me demandez mon sentiment sur votre chapitre mérite la franchise par quoi je vous réponds, en me servant des paroles de Martial :

Difficilis facilis, jucundus acerbus es idem :
Nec tecum possum vivere, nec sine te.

Mon cher Monsieur, je ne fais aucun fond sur vos résolutions, sachant que l'heure n'a pas plus de minutes que vous changez de sentiments en pareil temps. Toutes les assurances que vous me faites de la constance de votre

amitié sont autant de paroles perdues dans l'air ; car je sais qu'en recevant votre lettre, vous avez déjà oublié les protestations que vous m'y faites. J'ai, de l'autre côté, compassion de vous, car, naturellement, je vous aime, puisque l'agrément de vos bons transports me fait aisément oublier le déplaisir de vos fréquents raptus. Oui, cela est si vrai que, quoique ce que vous me demandez me soit bien difficile à vous accorder à l'heure qu'il est, par rapport à la mauvaise situation de mes affaires, néanmoins la sincère amitié que j'ai pour vous cache la raison que je pourrais avoir de vous le refuser. Prenez donc et disposez de ce très peu que j'ai, et soyez sûr que si l'indigence m'arrivait pour vous avoir obligé, elle ne me paraîtrait pas comme une peine, car je suis de l'opinion qu'une sincère amitié n'a point de prix. Je crois que vous serez de bonne humeur en recevant la présente. Soyez-en de même toujours jusqu'à ce que vous me payiez, et ne me payez jamais, si vous le voulez, car je suis et serai toujours, Monsieur, etc...

LETTRE Nº LVI

MONSIEUR,

La franchise avec laquelle vous me découvrez (dans la vôtre) vos peines mérite la part que je prends à vos disgrâces, et m'y fait répondre avec toute la sincérité que dans une pareille occasion doit avoir un chrétien, un honnête homme et un bon ami.

Vous murmurez, Monsieur, dans la vôtre du 10, de ce que vous vous trouvez sans biens, sans crédit, sans santé et sans secours, et en surplus de disgrâces, dans un pays étranger où vous craignez un affront de vos créanciers.

Or, Monsieur, véritablement parler, voilà quasi les plus considérables disgrâces qui pourraient arriver à un honnête homme ; mais, pour vous parler en chrétien, Monsieur, je dois vous faire souvenir que les biens de ce monde sont des dons du ciel, et qu'étant des dons, ce ne sont pas des dettes que Dieu nous doit, mais bien des grâces que sa bonté accorde à ceux qu'il Lui plaît. Et, par conséquent, nous aurions tort de nous plaindre, si nous n'en sommes pas comblés. Souvenez-vous, je vous prie, de ce que vous dites chaque jour au suprême dispensateur de grâces : *Fiat voluntas tua.* Si vous dites ces paroles de bon cœur, pourquoi

donc vous inquiéter de ce qui vous arrive ? Et pourquoi vous désespérer de l'avenir, lequel si souvent diffère du présent ? Or, le vôtre certainement est dur, mais qui sait ce que l'avenir vous réserve ? Pourquoi pas aussi bien espérer des prospérités que d'appréhender des disgrâces ? Combien ne voyons-nous pas de malheureux devenir, avec le temps, heureux et opulents ? Certainement, leur nombre ne diffère guère de celui des riches, qui, à la fin, meurent en misère. L'inconstance de la Fortune dans ses persécutions est aussi fréquente que sa légèreté est ordinaire à l'égard de ses favoris. Voyez David, né berger et mourant roi; Joseph, d'esclave devenir grand prince en Égypte ; Job, après avoir été comblé de prospérités, réduit à être un spectacle sur le fumier, et à la fin, par sa patience, retournant à sa première splendeur et félicité. Souffrez donc, mon cher Monsieur, patiemment vos malheurs, et croyez *quia acceptus eras Deo necesse fuit ut tentatio probaret te* (Job, c. 12). Soutenez ce choc fortement et *invoca in die tribulationis, æternum te* (Ps. 49). Car *Turris fortissima Nomen Domini, ad ipsum currit justus et exaltabitur* (Prov. c. 18). Ne considérez pas le mépris comme l'inséparable compagnon de la pauvreté, et ne désespérez pas à force de disgrâces : *Atheo afflitto cade in rabbia,*

l'impio proruppe in bestemme, e l'uomo che a fede ricorre a Dio, dit Compazzo dans son livre. Ordinairement, lorsque nos disgrâces semblent être sans remède, Dieu vient à notre aide (je le sais par expérience), pourvu que nous accourions à lui. Et cela pour nous persuader de sa toute-puissance, afin que nous soyons convaincus qu'il n'y a que Lui qui est un puissant et véritable ami. C'est à Lui, Monsieur, que je recommande votre déplorable état, étant bien sûr qu'un si bon cœur que le vôtre ne restera pas longtemps sans consolation. En attendant, Monsieur :

Ferre decet patienter onus, quod ferre ne-
[cessum :
Qui jacet invitus, durius ille jacet.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai à répondre en chrétien, sans manquer en même temps de vous faire souvenir en honnête homme que le sang d'où vous sortez n'ayant jamais été flétri par aucune bassesse dans vos illustres ancêtres, vous êtes obligé de le conserver de même en votre personne, sans la moindre atteinte de déshonneur, quoi qu'il puisse arriver à votre égard. Ne cherchez jamais d'autre voie pour vous tirer de votre embarras que celle qui est convenable à votre illustre naissance. L'affront qui peut arriver à un homme de qualité

est toujours compatible avec des gens d'honneur, du moment qu'on ne se l'attire pas par quelque voie indigne. Enfin, je suis sûr qu'au cas où vous arriverait ce que vous craignez, on verra le vieux proverbe se justifier : *Fluctuare potest virtus, non submergi.* Pour moi, je serai toujours avec autant d'estime votre ami, que je l'ai été toute ma vie avec sincérité, Monsieur, etc...

LETTRE N° LVII

MONSIEUR,

On n'est pas moins surpris ici que chez vous de la retraite précipitée de monsieur de ***, à l'approche du prince Eugène, vu que ce Gascon avait rempli toute l'Europe de ses rodomontades et des exploits qu'il prétendait faire pendant cette campagne. Pour moi qui tâche de tirer du plaisir de tout, j'espère que par cette retraite il donnera sujet à quelque bel esprit de réjouir le public par des traits de plume à ses dépens.

Il me tombe dans l'esprit, à ce propos, ce qu'un génie satirique fit autrefois sur le général de Caprana, lorsqu'il se retira (je ne sais pour quelle raison), à l'approche de l'armée de Tekeli, en Hongrie.

Dum Tekeli vultum, cur terga vertit Caprana?
Forsan in Hungaria posteriora valent.

Vous savez, Monsieur, que ce général était Italien de nation. *Sat sapienti.*

Je suis bien aise d'apprendre par la vôtre que le comte de *** a quitté l'infâme attachement pour Bacchus, mais je suis fâché qu'on me mande d'ailleurs qu'il se jette à corps perdu entre les bras de Vénus, car la cochonnerie de l'un et la brutalité de l'autre ne diffèrent guère. Je vous prie de lui dire de ma part que les fumées du vin troublent le cerveau, celles de la vanité, l'esprit, et celles de l'amour, tous les deux. Il est vrai que j'ai bien remarqué en lui cette inclination de tout temps, mais j'avais l'espérance qu'en voyageant et voyant tous les malheurs que les femmes causent dans le monde, il corrigerait cette inclination multipliante ; mais je vois bien qu'Horace a raison de dire :

Cœlum non animum mutant qui trans mare cur-
[runt.

Pour des nouvelles, je n'en sais aucune, sinon que j'ai vu l'autre jour l'ambassadeur de Moscovie à l'assemblée ; ce bonhomme voudrait bien se faire à la manière du beau monde, mais l'influence de *Ursa Major*, qui a grande force dans son pays natal, semble n'y vouloir

point consentir. En le voyant, je pensais à ce que Louis XI autrefois dit au cardinal Bezarion, Grec de nation, lorsqu'il vint en France de la part du pape, pour raccommoder un différend entre le roi et le duc de Bourgogne, et comme ce cardinal eut l'imprudence de voir premièrement le duc, avant qu'il vînt s'acquitter de son devoir près de Louis XI, ce roi fâché, en lui donnant audience, le prit par sa grande barbe et lui dit :

Barbara græca genus, retinent quod habere [solebant.

Je ne sais, Monsieur, si vous avez vu la définition d'un Moscovite.

La voici :

« Le Moscovite est justement l'homme de Platon ; animal à deux pieds, sans plumes, à qui rien ne manque pour être homme que raison et propreté. »

Il semble pourtant que cette nation se change fort à son avantage, depuis que le czar a vu les pays étrangers. Et, véritablement parlant, la Moscovie est bien heureuse d'avoir Petrus Alexandrowitch pour souverain, car il est certain que ce prince a bien des qualités propres à faire fleurir son État, et la fortune qui l'accompagne depuis quelque temps, si elle continue, le fera un jour briller dans l'His-

toire comme le Mars de son temps. Je suis du fond de mon cœur, Monsieur, etc...

LETTRE Nº LVIII

MONSIEUR,

Pour satisfaire à votre demande, j'ai tant cherché qu'à la fin j'ai trouvé de quoi vous contenter, touchant le naphta. C'est Laurenberg qui en parle dans sa *Philologica*. Il dit que c'est une matière grasse qui tient de la nature de l'huile, et qu'elle a une propriété extraordinaire, car elle s'allume par sympathie à la vue du feu, et qu'en la projetant dans l'air elle allume l'air même, si on tient une lumière ou du feu à la main. Le même auteur dit que le grand Alexandre en fit l'expérience à Babylone, selon Plutarque. C'est dans ce pays-là qu'on la trouve, bouillonnant hors de la terre en matière grasse, composée d'esprit subtil et sec, qui, par une propriété attractive, s'allume au clair du feu, le sol de ce pays-là étant naturellement si chaud que ses habitants ne sauraient dormir à terre sans des matelas de cuir remplis d'eau. L'auteur cite Plutarque dans la vie d'Alexandre. C'est là, Monsieur,

où vous pourrez lire le reste. Et moi, je suis, Monsieur, etc...

LETTRE N° LIX

MONSIEUR,

Enfin, pour vous contenter, j'ai fait le voyage de ***, afin qu'en y voyant le beau jardin, je puisse convenir avec vous de ses charmes. Je ne vous contredirai donc plus, et je le trouve parfaitement beau, même trop magnifique en proportion du vieux château et de la vilaine situation de la bicoque de ville qui l'accompagne. Certainement, ce jardin surprend infiniment quand on y entre, vu que par ses dehors on ne s'attend point à tant de terrain ni à tant d'allées, berceaux, parterres, jets d'eau, orangeries, cabinets de verdure, statues et mille autres embellissements qui s'y trouvent.

Ainsi, je conviens que la vue y trouve tout ce qui peut la contenter. Mais pour moi, je vous dirai franchement que je suis plutôt partisan de ces jardins dont les espaliers sont des pêches, des abricots, des raisins et des muscats, et où les berceaux offrent des reinettes, des poires de Bergamote et des calvilles, afin que le goût ait de quoi s'amuser pendant que la vue

se rassasie des beautés artificielles du jardinier.

Il semble que je ne suis pas le seul à avoir ce sentiment, vu que les anciens aimèrent à mêler ces deux plaisirs dans leurs jardins, témoins celui de Sémiramis qui, suspendu dans l'air sur des colonnes de marbre, passa pour une des sept merveilles du monde, celui d'Aléinor, roi de Phœcacie, dont parle Homère avec grand éloge à cause de sa grandeur, quantité d'arbres et différentes sortes de fruits. Les jardins de Cyrus, dont Xénophon fait mention, ceux de Salluste, de Lucilius (?) et tant d'autres à Rome et ailleurs ont tous été renommés tant par leurs bons fruits que par leur beauté.

Il paraît que dans ces temps reculés, on observait dans toutes ses satisfactions une certaine économie et que :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci

ne fut point inconnu. Mais le siècle d'à présent, plus vain et moins solide, veut des jardins uniquement pour la vue, laissant avec mépris le potager aux promenades de l'économe.

Je suis, mon cher ami, etc...

LETTRE Nº LX

MONSIEUR,

Au sortir de dîner chez monsieur de ***, et ayant l'estomac surchargé de viandes rares et indigestes, et la tête échauffée de divers vins, que j'ai été obligé d'avaler en trinquant à des santés qui me sont aussi indifférentes que le tour de ventre de la comtesse de ***, je prends la plume pour m'entretenir un moment avec vous, puisque la poste part ce soir. Ce festin de Trimalcion m'a fort ennuyé, malgré le grand « wilkom » qui tient bien deux pots, quoique le verre en fût beau, et les paroles gravées autour, plus belles encore. Les voici :

Cum bibis e vitro, vitrum cinerem esse memento :
Sic eris ipse cinis, cum te trahit ultima finis.

Il y avait quatorze personnes à table, dont plusieurs étaient de première qualité : le colonel de ***, entre autres, ornait la table de sa mauvaise présence; je ne vois jamais cet homme-là que je ne me souvienne de ce que Sénèque dit d'un pareil parasite en l'appelant : *Cocuarum bonarum affectator, quas improbitate linguæ merebatur.* Le général de *** y dînait aussi ; il prit (le verre à la main) dix ou douze villes et gagna guère moins de batailles. Le

comte de *** y était de même, mais fort assoupi, disant qu'il avait été obligé de rester à la cour cette nuit, jusqu'à trois heures après minuit, à cause d'un courrier qu'on a dépêché, quoique je sache qu'il n'avait pas bougé hier de sa maison, où il s'enivra avec un de ses baillis et un curé de sa campagne. Le maître de poste d'ici, le baron de ***, y fit fort le pensif, et me dit qu'il avait une affaire sur les bras, pour l'amour d'un autre, et quoiqu'il ne se souciât guère de tirer un coup de pistolet ou de pousser quelques bottes pour un ami, néanmoins il en était fâché cette fois, prévoyant bien que par là il serait brouillé avec la comtesse de ***, sœur de sa contre-partie, pour laquelle il avait de l'amour, quoique je sache qu'il ne la connaît seulement pas. Monsieur de *** parla fort du malheur avec lequel il joue depuis quelque temps, et dit qu'avant-hier il perdit encore trois cents ducats neufs, ne sachant point que j'étais en un logis le même jour, lorsque son valet de chambre vint le matin emprunter seize florins pour son maître sur une housse galonnée. Enfin, je ne finirais jamais si je devais vous dire toutes les fadaises de ce magnifique repas, dont je vous entretiens faute d'autre matière, et suis, Monsieur, etc...

LETTRE Nº LXI

MONSIEUR,

Quid tituli, quid opes, quid nunc prudentia prodest;
Mors summa miscet inferis.
Sola manet virtus hominum post funera solum.

La mort du Czar ou Empereur de Russie me fait faire cette réflexion. Il ne fut pas seulement un puissant prince, mais un grand homme, capable de régner sur un empire. Il est vrai que tous les grands desseins et propos qu'il avait sans doute formés dans son esprit s'en sont allés en fumée par sa mort. Mais ses exploits passés et ses projets bien exécutés seront admirés à l'avenir autant que le monde durera. On ne saura nier qu'il n'ait été aussi redoutable à ses ennemis qu'avantageux à son empire et glorieux à sa nation, de laquelle il a eu l'adresse de tellement réformer les mœurs que, d'une nation barbare, il en a fait une policée. D'animaux à deux pieds, il a fait des hommes raisonnables, et d'un peuple enfoncé dans la crasse ignorance, il a fait des gens très habiles dans les sciences les plus nécessaires pour le bien de ses États. Enfin, son sort heureux l'a enlevé du milieu de ses glorieux exploits à un âge peu avancé, pour ne pas

l'exposer, avec le temps, à quelques revers de l'inconstante Fortune. De sorte que si je devais lui faire son épitaphe, cela serait :

Petrus Alexowitz abivit,
sed nunquam abibit hoc nomen.

Voilà tout ce qu'à la hâte je puis vous répondre à ce que vous me demandez dans la vôtre du 9 du courant, et dont je vous suis obligé, et suis du reste, Monsieur, etc...

LETTRE N° LXII

MADAME,

Les poètes ont consacré le chien à Diane, le tigre à Bacchus, le cheval à Neptune, le loup à Mars, l'aigle à Jupiter, le paon à Junon, le cygne à Apollon, le pigeon à Vénus, la chouette à Minerve, et moi, je consacre l'écureuil à mademoiselle de ***, puisque, charmée de ce petit animal à grande queue, elle lui donne toute son affection, sans en réserver aucune pour les honnêtes gens qui l'adorent, et qu'elle préfère ce vilain rat des bois à des personnes qui méritent mieux son attention que ce danseur de corde poilu, qui ne sait que sauter d'une branche à l'autre.

Si c'est par amour de sa queue, qu'il tient toujours en l'air, qu'elle le trouve si agréable, je suis surpris qu'elle n'aime pas davantage le renard (1), qui l'a bien plus grande et a bien plus d'esprit que ce petit croqueur de noix. Du reste, l'écureuil n'est autre chose qu'un renard en miniature. Je vous prie de lui dire tout cela en lui faisant mes compliments.

Quant à ce que M. de *** vous demande sur ce que j'ai l'intention de faire à l'heure qu'il est, où mes affaires paraissent embrouillées, je vous prie de lui répondre de ma part que les enfants sont accoutumés à dire ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait et les sots ce qu'ils ont envie de faire ; et comme je ne m'informe point de ses affaires, qu'il ait aussi la prudence de ne pas se mêler des miennes.

Pour la cloche que vous me dites vouloir faire fondre pour votre nouvelle église qui vient d'être achevée, vous me demandez de vous envoyer quelques belles pensées pour les faire mettre autour ; je vous envoie celle-ci, en latin, qui convient fort bien à ce gros tambour de dévotion :

Sacra, preces, turbas, incendia, funera, pompas
Indico, cum populos ære sonante voco.

---

(1) Oxenstiern aura sans doute ici pensé au « regnard » chez Rabelais (vol. I, chapitre XV, page 292).

Vous pouvez aussi mettre votre nom et l'année, et je crois que cela suffira pour orner ce Gascon du ciel.

Avec quoi je suis, Madame, votre très humble serviteur.

LETTRE N° LXIII

MONSIEUR,

Les pensées que vous m'envoyez sur la vie, l'esprit et les bons mots d'Henri IV m'ont fait un grand plaisir. Il est certain qu'il fut un grand homme, à la fois fameux par ses belles actions, ses bons mots, et sa fin tragique assez ordinaire aux Henris qui sont montés sur le trône de France. Henri II fut tué par Montgomery dans un tournoi, Henri III assassiné d'un coup de couteau par un moine, et celui dont nous parlons tué par Ravaillac dans son carrosse ce qui a donné lieu à la pensée suivante :

Haud equus, haud domus est, haud tutus denique currus :
Ecce tot Henrici, tot periere locis.

Quand je fus la dernière fois en France, on me conta qu'Henri IV se trouvant un jour dans une église où le vieux maréchal de Ran-

zeau (Rantzau ?) s'était fait faire un tombeau magnifique, avec un autel, au pied duquel il avait fait mettre ces paroles du psaume 116 : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ fecit mihi*, le roi, en voyant cette inscription se tourna vers le maréchal, qui était Allemand, et lui dit : « Vous devriez, Monsieur, y ajouter : *Calicem justitiæ accipiam.* »

Comme je crois, Monsieur, que ce conte vous est encore inconnu, je vous l'envoie, croyant vous faire plaisir.

Du reste, je vous dirai que nous venons de recevoir la nouvelle que le P. E. (1) vient d'enlever le V. M. du beau milieu de sa garnison ; les ennemis, confus de cette disgrâce, disent que cela ne s'est pas fait à beau jeu. Mais Arioste dit bien :

Vinca, se per fortuna o per ingegnio,
Il vincere sempre fu laudabil cosa.

On me mande de *** que le colonel de *** s'est fait chartreux, qu'en dites-vous, Monsieur ?

Dum Demon languebat, tunc Monachus esse [volebat :
Ast ubi convaluit, mansit ut ante fuit.

Pour moi, je crains fort qu'au bout de son noviciat et lorsque le mauvais bruit de sa con-

(1) Probablement le prince Eugène de Savoie.

duite dans le monde sera un peu calmé, au lieu de faire profession, il ne retourne dans le monde, et ne joigne sa brutalité naturelle à l'effronterie d'un moine défroqué.

Je vous dirai encore que j'ai reçu une lettre depuis peu du docteur ***, à Londres. Je crains fort que cet homme-là, à force de mysticisme, ne devienne fou à la fin ; il me mande qu'il ne reconnaît d'autres préceptes que ceux que Noé donna à ses enfants, qui consistent en ceux-ci : 1° *Non colere idola ;* 2° *Benedicere Deum ;* 3° *Servare jus publicum ;* 4° *Cavere ab incestu propinquorum alioque nefando concubito ;* 5° *Non fundere sanguinem humanum ;* 6° *Non rapere ;* 7° *Non tollere membrum de animali viventi.* Avec tout cela, j'aime sa correspondance, parce qu'elle est savante et qu'il peut souffrir des contradictions, sans quoi notre commerce de lettres finirait bientôt. Adieu, mon cher ami, je suis comme toujours, etc., etc...

LETTRE N° LXIV

MONSIEUR,

Vous me faites trop d'honneur en témoignant tant d'admiration pour ma mémoire. Elle a autrefois (grâce à Dieu) été assez heu-

reuse, mais jamais aussi extraordinaire que vous voulez bien me le faire accroire. Sénèque pouvait retenir deux mille mots qu'il ouït une seule fois, et les savait réciter ensuite dans le même ordre. Marc-Antoine Murerus fait mention d'avoir connu, à Padoue, un étudiant natif de Corse, qui savait retenir trente-six mille paroles avec la même facilité. Sénèque parle d'un certain Cynea, envoyé de Pyrrhus qui, le lendemain de son arrivée à Rome, sut saluer tous les sénateurs par leur nom, et ce qui est encore plus fort, tous les assistants à son audience, dont le nombre ne fut pas petit. Charmides avait la mémoire si bonne, qu'un jour, comme un de ses amis lui demandait un certain livre de sa bibliothèque, il lui récita tout le livre par cœur. Voilà, mon cher Monsieur, des gens qui méritaient l'encens que vous voulez bien me donner en considération de ma mémoire, laquelle, souvent, m'est à charge, en me présentant à l'esprit mille choses passées que je voudrais pouvoir oublier.

Je suis persuadé qu'il y a dans le monde plus de personnes à qui le fort souvenir fait peine, qu'il n'y en a qui en recueillent agrément. Du reste, on dit que les gens d'esprit n'ont guère de mémoire ; si c'est par là que vous faites honneur à la mienne, je conviens que vous avez raison, quoique cette règle souf-

fre bien des exceptions, témoin Caracalla, selon Dion Cassius, et Valerius Messala Corvinus, selon Plinius et Solinus : le premier ayant à la fin désappris à lire et écrire, et le dernier oublié son propre nom. Soit comme il voudra, je me recommande à la vôtre, et suis, Monsieur. etc...

LETTRE Nº LXV

MONSIEUR,

Comme la vertu a ses vrais amants aussi bien que ses faux amis, de même le Parnasse a ses mignons et quelquefois ses bouffons. Entre le nombre de ces derniers, je puis compter monsieur de ***, dont vous me demandez des informations : *Est curiosus maximus in minimis, et minimus in maximis.* Il a la mémoire heureuse, mais tellement chargée de bagatelles, que rien de solide n'y trouverait plus de place. Sa langue, malgré sa perpétuelle agitation, m'endort souvent, quand il me parle, et tous ses galimatias pourraient me causer d'ennuyeux songes. Il estropie ses contes en voulant les embellir, et fait souvent bâiller, au lieu de rire, par les pointes qu'il ajoute de son cru. Il est cependant fort en

vogue à la cour : je crois que la Fortune le fait exprès, pour se moquer du bon sens.

Du reste, pour ce qui touche les grands impôts dont vous vous plaignez, dans la vôtre, que votre prince vous charge, je vous ferai un conte en réponse. Un certain prince, en badinant avec un prélat, lui demanda un jour lesquels, parmi les hommes, étaient le plus assurés d'être sauvés. A quoi le prélat répondit que c'étaient les pauvres, puisque le Sauveur dit que le ciel leur appartient. Le prince, en riant, répliqua : « J'ai donc bien sauvé du monde, car j'ai bien fait des pauvres depuis mon règne. »

Il peut bien être que dans cette raillerie il y eût de la vérité cachée, vu que la pauvreté est souvent un hameçon dont Dieu se sert pour s'attirer les hommes hors de cette mer du monde, dont quelquefois l'eau, troublée par l'abondance et la prospérité, est si fatale aux mortels.

Il faut ainsi, Monsieur, espérer qu'à cette heure, où la guerre vient de finir, votre souverain cessera ainsi de travailler à votre salut, ce que je souhaite pour le bien de votre bourse, et laisse le soin de celui de votre âme à votre curé, qui est payé pour s'en mêler. Avec quoi je suis, etc...

LETTRE Nº LXVI

MONSIEUR,

Je suis surpris de voir, par la vôtre, que les enfants du comte de *** sont si laids, vu que le père et la mère sont deux belles personnes ; ceci me fait souvenir de ce qu'un fameux peintre à Rome, qui eut le même déplaisir que le comte, répondit un jour à madame ***, lorsqu'elle lui demanda la cause de la laideur de ses enfants, vu qu'ordinairement il en fît de si beaux en peinture : « La raison en est, Madame, dit-il, que ceux que je peins sont faits pendant le jour, et ceux que voilà, je les ai faits pendant la nuit, lorsqu'on ne voit goutte. »

Du reste, que dites-vous de la cacade que M. de *** vient de faire en se laissant surprendre par les ennemis ? Il me paraît étonnant qu'on lui ait confié un corps à part, vu qu'il est jeune et lieutenant général par faveur. Lorsque le sultan Amurath second eut gagné la fameuse bataille de Varna contre les chrétiens, il passa sur le champ de bataille et, en considérant la quantité de chrétiens morts sur la place, il dit à un certain Azan bey, son favori, qu'il trouvait remarquable qu'entre tant de morts, il ne trouvât que des barbes noires. A quoi son favori répliqua, avec bien

du jugement, que s'il y eût eu quelque barbe blanche parmi les chrétiens, ils n'eussent jamais livré bataille avec de si gros désavantages, mais qu'aveuglés par le grand feu (ordinaire à la jeunesse), ils étaient venus imprudemment lui offrir une si grande victoire. Il est, du reste, bien vrai qu'on ne bat pas l'ennemi avec la barbe blanche, mais il est certain aussi qu'en elle se trouvent l'expérience et la prudence, qui ne sont, ordinairement, guère éloignées.

Je finis, Monsieur, en vous remerciant de la consolation que vous me donnez dans la vôtre à l'égard de la désagréable situation où je me trouve avec ma femme, et comme entre autres choses, à cet effet, vous me dites que je dois être content, puisque Dieu par là m'a donné le pain quotidien, je ne puis m'empêcher de vous répondre que tant que l'explication y manquera, je n'en saurais être content : vous savez, Monsieur, que le *Pater Noster* contient sept demandes, et que chacune a son explication à part. Ainsi, vous m'entendez bien, je suis, Monsieur, etc...

LETTRE Nº LXVII

MADAME,

Quoique la question que vous me faites dans la vôtre soit malicieuse et que j'en comprenne la raison, je veux cependant vous satisfaire là-dessus, en vous disant que les Harpies, selon Virgile et Hésiode, furent une espèce d'oiseaux de Thrace. Ces animaux avaient un corps d'oiseau, des oreilles d'ours, un visage de belle femme, des jambes, mains et pieds d'homme avec de grosses griffes. Ils avaient autrefois été les chiens de Jupiter, et furent envoyés par punition à la maison de l'aveugle Phinéo, en Bithynie, auquel ils arrachaient le manger, toutes les fois que ce pauvre homme voulait se nourrir, et régalaient après leur hôte d'une puanteur épouvantable. Cela durait jusqu'à ce que Calais et Zéthès, deux frères, et fils de Borée, venaient les chasser. Leurs noms furent Aello, Ocypète et Coeleno, et leur nombre était de trois. Dans la vôtre, vous en ajoutez une quatrième, à quoi je consens de tout mon cœur (1).

(1) Il y a certainement ici allusion à la femme d'Oxenstiern, à laquelle il donne l'épithète de harpie dans une lettre citée plus haut, dans les notes biographiques (page 8).

Pour ce qui touche le vin des noces de Cana en Galilée, dont vous voulez savoir la couleur, je vous dirai que l'opinion de plusieurs est qu'il était rouge, puisqu'on remarque que la Sainte-Écriture, en parlant de vin, ne fait jamais mention que du rouge, comme vous pouvez voir à la Genèse, cap. 49; Esra: 36; Proverbes: 23, et Jesus Syrach: 50. Du reste, il fallait que ce vin fût le plus délectable du monde, puisque Dieu lui-même en fut le vigneron.

Vous voulez encore savoir qui a eu la meilleure vue du monde. Pour moi, je ne doute pas que ce fut un certain Lynécus, dans l'antiquité, dont parle Valère Maxime. Pline l'appelle Strabo. Plutarque, en parlant du même, dit qu'il perça de ses regards des gros arbres, en voyant ce qui se passait de l'autre côté, etc... Enfin, Madame, je vous le donne au même prix que je l'ai eu, et si vous trouvez à propos d'opposer un démenti à ces illustres auteurs, je me rangerai de votre côté. On a pu avec plus de facilité imposer à l'aveugle antiquité de pareilles sornettes qu'au siècle présent, lequel, sans avoir la fine vue de Lynécus, voit le mensonge de bien loin.

Votre pensée sur le vivre sans manger est pleine d'esprit, mais, pour moi, je la crois impraticable, par rapport à ce qu'un corps sans

nourriture ne saurait subsister, vu que ses forces sans aliment se perdent comme la lumière d'une lampe sans huile. Il est vrai qu'Hippocrate soutint qu'un homme peut vivre jusqu'au septième jour sans manger, et je n'ai guère de difficulté à le croire, puisque moi-même je puis passer trois ou quatre jours sans manger, et cela même sans incommodité. Mais passer plusieurs années sans aucune nourriture, je crois que c'est une fable ; quoiqu'on lise en divers auteurs qu'il s'est trouvé de pareilles gens, comme un certain Nicolas, en Suisse, qui a vécu vers l'année 1460. Cet homme (dit Fulgosus, qui en parle) a passé quinze années dans un désert, sans prendre la moindre nourriture. J'ai lu encore d'une certaine Marguerite Weiss, native de Spire, en Allemagne, âgée de dix ans, qu'une grosse maladie l'a prise, et lui a donné un si grand dégoût pour toute sorte de nourriture, que depuis sa convalescence, elle n'a jamais plus rien mangé ni bu, quoiqu'elle ait vécu longtemps après. Mais avec tout cela, je n'en crois rien, car, sans supercherie, cela ne se pourrait pas. Je suis, Madame, charmé de votre curiosité de savoir toutes choses, et suis, Madame, etc...

LETTRE Nº LXVIII

MONSIEUR,

Les observations que vous m'envoyez sur quelques passages de l'Ancien Testament sont pleines d'esprit et d'érudition, surtout celui de l'ermitage de Jonas dans le ventre de la baleine. Véritablement, il faut croire que ce prophète était un morceau de dure digestion, puisqu'il n'a su être digéré pendant trois fois vingt-quatre heures, malgré le vif exercice et les mouvements que fit ce monstre marin pendant ce même temps, vu que c'était un chemin de deux cent cinquante lieues d'Allemagne, selon *Josephus* ; car de Joppa, où ce monstre avala le prophète, jusqu'à l'arrivée dans la mer Euxine, où il le rendit, on compte autant. Il fallut pour cela passer à la côte de toute l'Asie-Mineure, par la mer Attique et près de Constantinople : il n'y a rien d'impossible à Dieu.

Pour ce qui touche le passage de la Mer Rouge par les Israélites, dont vous parlez si joliment, je vous dirai qu'il n'y a point de doute que cela ne se fit avec beaucoup de précipitation, vu que Pharaon était à leurs trousses, et les poursuivait comme des déserteurs et voleurs, qui emportaient avec eux une infi-

nité de richesses d'Égypte, qu'ils avaient empruntées à leurs hôtes, sous d'honnêtes prétextes. Ptolémée dit que la mer Rouge a quinze lieues d'Allemagne à l'endroit où ils la passèrent en une nuit. La peur, mon cher ami, donne des ailes.

Quant au très saint nom de Jésus, dont vous me dites, dans la vôtre, que quatre personnes différentes l'ont porté dans la Sainte-Écriture : Josué, le fils de Nun ; Jésus le Bethléemite (Sam. : 6) ; Jésus Sirach, et le Sauveur du Monde, je vous dirai que j'en ai remarqué encore deux autres : Jésus, grand-prêtre à Jérusalem (Esra : 3 ; Hagg : 2 ; Zach : 3) et Jésus ou Jeuste, à Rome (Collo : 4). Je ne vous dis ceci que pour vous faire connaître que j'ai aussi bien lu la Bible, l'ayant achevée vingt-huit fois en ma vie.

Du reste, pour le fruit défendu en Paradis, sur quoi vous me demandez mon opinion, je veux vous dire que si c'était une espèce de fruit comme le vulgaire le veut, il y a apparence que c'était des figues, puisque nous lisons que nos premiers parents s'étant tout aussitôt après leur chute aperçus de leur nudité, prirent des feuilles de figuier pour se couvrir. Il y a apparence que, se connaissant découverts, ils ne se sont guère éloignés de ce maudit arbre où ils eurent les yeux ouverts, mais que moitié de

rage contre ce fruit vénéneux, et moitié de crainte et confusion de paraître nus devant le Créateur, ils en arrachèrent des feuilles pour se couvrir. Avec tout cela, je doute que cette conjecture soit juste et qu'il nous reste aucun fruit de cette espèce sur la terre, car sans doute que cet arbre fut maudit du Créateur, aussi bien que le Normand qui avala cette pomme malheureuse. Je suis, Monsieur, etc...

LETTRE Nº LXIX

MONSIEUR,

Les confidences que vous me faites toujours de votre mauvais état me font assez connaître que vous ne méritez pas le bon dans lequel vous vous trouvez. Et la peine que vous prenez à me cacher la bonne situation de vos affaires est tout à fait inutile, car mon inclination naturelle n'est nullement portée à en vouloir profiter. La fausseté de votre amitié sera toujours à charge à la franchise de la mienne, et vos prétendues disgrâces ne trouveront jamais de la compassion dans mon cœur. Je ne sais si la cause que vous êtes en grande partie de mes disgrâces présentes ne

m'est pas plus supportable que l'obligation (si je vous en avais) ne me ferait de la peine, vu que vous savez aussi peu obliger, quand même vous le voudriez, que vous savez d'ailleurs conserver vos amis. Il est vrai que je m'aperçois depuis longtemps que vous ne voulez du bien à personne, mais, en revanche, aussi, personne ne vous aime. Je ne vous hais point, car je suis chrétien, mais je ne saurais vous aimer, car je suis honnête homme. Vos basses manières, vos faux détours et votre crasse ignorance divulguent votre naissance, votre génie et votre éducation. Vous savez que je suis informé de la première, et ainsi ne suis pas surpris du second, et comprends aisément la troisième. Mon cher Monsieur, ne croyez pas qu'il est si facile au roturier de contrefaire le gentilhomme, ni au vilain de contrefaire le bon cœur, ni au sot de paraître joli homme, malgré quelques bons mots empruntés et mal appliqués. Mais sachez que toute chose, de quelque petite valeur qu'elle puisse être, en restant dans sa sphère, ne laisse point d'avoir son mérite. La fiente du cheval fait des merveilles dans les champs pour engraisser la terre, mais elle est insupportable dans un salon. De même, dans le bourg où vous êtes né, je ne doute point que vous soyez regardé des bourgeois vos égaux avec autant de considéra-

tion que dans ce pays-ci vous êtes méprisé de tant d'honnêtes gens qui sont au-dessus de vous. C'est pourquoi je vous conseille de quitter votre air de bourgeois-gentilhomme, et de reprendre celui de boulanger ou de tailleur, que vous aviez autrefois, afin que le premier vous assure du pain un jour, ou le second vous puisse donner occasion de friponner impunément le reste de vos jours, car les biens que vous possédez à cette heure *per fas et nefas* ne dureront guère. Voilà la réponse de celui qui vous a fait plus de bien que vous ne méritez.

LETTRE Nº LXX

MONSIEUR,

Votre très agréable du 13 m'a été bien rendue. La réflexion que vous me faites sur l'immortalité du sieur de *** me plaît, et je n'y saurais rien ajouter, sinon que : *Malus aut ideo vivit ut corrigatur, aut ideo vivit ut bonum per illum exerceatur.*

Je ne suis pas surpris d'apprendre par la vôtre la scandaleuse vie de ce saint porc d'abbé de ***. Il y a longtemps que l'on a dit :

O Monachi ! O Monachi !
Vestri stomachi
Sunt amphoræ Bacchi,
Vos estis,
Deus est testis,
Deterrima pestis.

La plus grande partie de ces pensionnaires de la simplicité du peuple ne cherchent, en prenant l'habit des religieux, qu'Esum (1) et non Jesum.

La pensée que vous m'envoyez sur la bataille de Hochstett : *Sol qui hucusque cucurrit hoc stet loco*, m'est déjà connue; je vous en suis cependant obligé, quoique j'eusse été plus ravi si vous m'aviez répondu sur la question que je vous fis dans ma dernière touchant votre sentiment sur Chérémon, évêque de Nilopolis, dont parle Eusèbe (Lib : 6 ; cap : 3), où il dit que ce prélat étant en prison avec sa femme, pendant la persécution de l'Église, ils furent tous les deux enlevés hors des chaînes et transportés vivants au Paradis. Si cela est, Enoch et Elie n'ont pas été les seuls qui ont eu ce bonheur. Quoique plusieurs Pères de l'Église aient été d'opinion que ceux-ci mêmes n'ont eu cette félicité qu'après la résurrection de Jésus-Christ, et que jusque-

(1) Le Dieu de la guerre chez les Gaulois.

là ils sont restés aux limbes. Vous m'obligerez, Monsieur, en me répondant sur cet article, et de me croire, Monsieur, etc...

LETTRE N° LXXI

MONSIEUR,

Quoique la question que vous me faites dans la vôtre pourrait choquer tout autre que moi, je ne laisserai pas cependant de vous en satisfaire, en vous avertissant néanmoins de ne jamais parler de cornucope à qui a l'indigence pour partage. Vous me demandez l'origine du cornucope. Selon les poètes, la voici :

Jupiter étant mis au monde par Rhéa, et cette mère dénaturée ne voulant point se donner la peine de le nourrir de son lait, ni prendre aucun soin de lui, l'exposa à l'aventure dans un désert de l'île de la Crète, où il fut trouvé par deux nymphes bocagères, lesquelles, touchées de compassion, le prirent sous leur protection et lui donnèrent pour nourrice une chèvre nommée Amalthéa. Jupiter étant ainsi élevé par cette gouvernante barbue, et par la suite du temps ayant atteint l'âge

viril, détrôna son père Saturne, et se mit lui-même au gouvernail de l'Univers. Se souvenant alors de la tendresse d'Amalthéa, sa nourrice, pour lui, pendant son enfance, il l'enleva au ciel et la métamorphosa en astre, et ayant pris une de ses cornes, il en fit le cornucope, dont il régala ensuite les deux nymphes prémentionnées. Voilà, Monsieur, l'origine que les poètes donnèrent au cornucope, dont les peintres ornent leur Cérès, pour marquer l'abondance. Du reste, il y a des gens à qui le Destin donne plus de cornes qu'ils ne souhaitent, quoique, pour moi, le sort, à ce que je crois, m'en ait exempté, voulant apparemment que je me contente de l'astre seulement, qui, véritablement, est *Ursa Major*. Je suis, Monsieur, etc...

LETTRE N° LXXII

MADAME,

Vous me demandez une comparaison entre vous et l'huître. Il est aisé de la trouver, vu que comme celle-ci est une merveille de l'eau, vous en êtes une de la terre. L'huître ne se nourrit que de la rosée qui tombe du ciel, et

vous, Madame, vous ne prenez de goût que pour la vertu, la piété et la sagesse, qui sont aussi des dons du ciel. L'huître ne s'attatache qu'au rocher où, sans craindre la violence des flots, elle reste ferme au milieu de grandes tempêtes. De même, la force de votre esprit, doué d'une vertu inébranlable, ne s'attache qu'au vrai solide, et traite comme au-dessous de lui toutes sortes d'orages que l'envie saurait susciter contre vous, comme à son ordinaire elle fait aux personnes parfaites, auxquelles on ne peut trouver aucun sujet de reproche. L'huître, enfermée dans sa coquille, passe sa vie en ermite, sans se mettre en peine de la conduite de ses prochains aquatiques. De même, la charmante solitude fait votre délice, où vous vous occupez à la lecture de beaux livres et à considérer le peu de valeur des choses périssables de ce monde. L'huître vit sans tete, et vous, contraire en cela à votre sexe, ne vous servez point de la vôtre dans des affaires où l'opiniâtreté souvent a plus de part que la raison, et quoique la vôtre soit une des plus fines, vous la sacrifiez volontiers dans les choses où la foi seule doit agir. L'on ne trouve pas non plus de cœur dans l'huître, et votre insensibilité pour les bagatelles du monde ferait quasi croire que vous fussiez privée aussi de cette principale partie du corps

humain, vu que vous ne témoignez jamais aucun penchant pour tout ce que le monde, follement, compte pour plaisir. L'huître est blanche de son naturel, et votre conduite, Madame, est sans le moindre soupçon de faiblesse. L'huître est un des plus exquis mets que la mer produise, et votre charmante conversation est un vrai délice pour ceux qui ont l'honneur d'en jouir. L'huître n'a pour tout ornement qu'une espèce de frange en falbalas autour de son petit corps. De même, la perfection de votre aimable personne ne veut d'autre parure que celle que vous donnent votre vertu, votre modestie et votre sagesse. Enfin, Madame, l'huître est un bijou de Neptune, et vous, un joyau de la terre, et moi, Madame, votre très humble serviteur.

LETTRE N° LXXIII

MONSIEUR,

Que voulez-vous que je vous dise d'un pays qui semble être le dernier des œuvres de la nature par le mauvais assortiment de toutes choses qu'on y trouve ? La nature, lassée de la fabrication du reste du monde, paraît être

venue dans ce pays-là pour s'y rafraîchir. Le ciel regarde ce pays de travers, et le soleil se moque de son terrain ; sa vaste étendue n'est remarquable que par le petit nombre de ses habitants, et son climat que pour être la glacière de l'Europe. Le printemps passe incognito par ce pays-là, et l'été y prend la poste ; l'automne y est chiche et l'hiver s'y montre prodigue. Sa rosée est de neige et sa verdure de glace. Ses rossignols sont des pies, ses chevreuils sont des ours, ses melons des citrouilles et ses abricots des pommes de pin. Ses pêches sont des boules de neige et ses lazarollis des gratte-culs. Son or est de cuivre et son argent de fer. Ses chevaux sont des rats et ses vaches des squelettes. Ses villages se comptent par journées et ses villes par semaines. Son marbre est de caillou et son jaspe est de brique. Du reste, ses habitants sont braves, bien faits, hautains, soupçonneux, et ne manquent pas d'esprit, quand ils ont vu les pays étrangers. Et tout cela est couronné d'une pauvreté exemplaire (1). Voilà ce que vous souhaitez savoir de celui qui est parfaitement, Monsieur, etc...

(1) Il s'agit évidemment ici de la patrie d'Oxenstiern, dont le lecteur vient de lire plus haut, dans les notes biographiques, la lettre pleine de son désespoir d'être rentré en Suède.

LETTRE Nº LXXIV

MONSIEUR,

Je vous suis obligé de tous les bons souhaits que vous avez bien voulu me faire dans la vôtre du 17 mai. Mon cher ami, je vous dirai que le petit espace de temps qui me reste encore de ma vie ne peut comprendre une si grande félicité, et que tout ce qui est d'une courte durée ne me paraît pas fort souhaitable. Et ainsi, je m'enveloppe de ma patience, et essuie tout sans murmurer, vu que, dans le fond, il n'y a pas moins de folie à désirer ce qu'on ne saurait obtenir, qu'à vouloir échapper à ce qu'on ne saurait éviter. Je me suis donc retiré, au bout de ma carrière, dans ce pays-ci, où rien ne pourrait contenter le corps, et où tout manque pour satisfaire l'esprit ; où le froid fait haïr la promenade, et où la stérilité dans les conversations donne un lustre extraordinaire à la solitude ; où la bonne chère travaille pour la tempérance et où les plaisirs fournissent des ennuis ; où les choses rares sont défendues, et où les ordinaires se payent excessivement ; où l'orgueil va en traîneau, et où la civilité marche à pied ; enfin, où je m'ennuie de vivre, et ne souhaite pourtant

pas d'y mourir. Voilà ce que je puis répondre à la hâte, et suis, Monsieur, etc...

LETTRE Nº LXXV

MONSIEUR,

Vous me faites la même question que Pilate à Notre-Seigneur : *Quid est veritas ?* Lequel n'y voulut point répondre, puisque, dans la question se trouve, par anagramme, la réponse, *Est vir qui adest.* Mais moi, quoique un pauvre esprit, je ne saurais me taire, mais vous dire que l'homme, ordinairement aveuglé, n'aime pas naturellement la vérité des connaissances essentielles, car dès qu'il les connaît, il s'aperçoit de la fausseté de ses propres persuasions. La vraie vérité, mon cher ami, conduit à un véritable bonheur, et qui ne dépend pas de l'extérieur. Mais il ne faut pas seulement la connaître, il faut l'aimer et la suivre dans la pratique, quoique cela paraisse bien difficile. Il faut renoncer à ses attachements extérieurs, et considérer la vérité paisiblement en soi-même avec assiduité, pour pouvoir s'éprendre d'amour pour elle, ce qui est une grande mortification pour les sens du

corps, pour l'imagination et pour l'extravagance des raisonnements vagues, qui sont (pour la plupart) fondés sur des exemples, sur la coutume, sur l'autorité, et sur quelques maximes de prétendus savants.

Voilà, Monsieur, ce que je puis vous répondre, en la matière que votre lettre contient, et suis véritablement, Monsieur, etc...

LETTRE Nº LXXVI

MONSIEUR,

Prestat vir sine pecunia, quam pecuniæ sine viro : animus est qui divitem facit. A quoi bon l'argent, s'il n'est pas entre les mains d'un honnête homme qui sait s'en servir ? Et un homme qui se contente d'un morceau de pain et de la santé, n'est-il pas, dans le fond, plus heureux que celui qui trouve que tout ce que les autres possèdent lui manque pour être heureux, et qui, comme un second Tantale, meurt de faim au milieu de l'opulence ? Un tel être, avec tout son bien, est plus malheureux qu'un autre qui, dans son esprit, compte pour rien tout ce qui ne lui appartient pas, et qui n'est point non plus esclave

des richesses, lesquelles ont rendu bien des gens malheureux, mais jamais sages. Mon cher ami, personne n'est pauvre, que celui qui croit l'être, car, comme dit Sénèque : *Si ad naturam vixeris numquam eris pauper, si ad opinionem, numquam, eris dives : Exiguum Natura desiderat, opinio immensum.* Je sais bien, Monsieur, que vous, aussi bien que les autres, m'évitez à cause que je parais pauvre, mais vous devez vous apercevoir aussi, Monsieur, que je ne recherche pas non plus votre conversation, parce que vous êtes à votre aise, car à quoi me sert le bien que les autres conservent avec tant de soin, et dont ils ne font part à personne ? J'aime mieux être seul dans ma chambre et divertir mon esprit aux dépens de la folie des hommes que de leur donner, par ma présence, le plaisir de s'apercevoir de l'indigence où je suis de tout ce dont l'homme, dans sa fantaisie, a besoin pour être heureux. Je mourrai content quand il plaira à Dieu de m'appeler, et vous, aussi bien que les autres qui sont dans votre situasion, vivrez toujours mécontents et mourrez de même, ce qui ne vous arriverait pas, si vous faisiez comme le sage païen et philosophe Crathes, lequel en jetant ses richesses dans la mer, disait ces mots remarquables : *Abite in profundum, mala cura et cupiditates ! Ego*

vos mergam, ne ipse mergar a vobis. Mais bien éloigné d'un tel sentiment, vous convenez plutôt, avec Sixte V, que pour mépriser les richesses, il faut être ou une bête qui ne les connaît pas, ou un ange qui n'en a pas besoin.

Voilà la réponse à la vôtre, et je suis, Monsieur, etc...

LETTRE Nº LXXVII

MONSIEUR,

Je ne suis pas surpris si, à l'âge où vous êtes, comblé de commodités, cajolé de la Fortune, aimé du beau sexe, estimé de votre prince, etc., vous me faites dans votre lettre du 13 un éloge si agréable du monde, lequel, faute de réflexion nécessaire, vous cache, sous de fausses apparences, la réalité de ses défauts essentiels. Mais je m'étonne bien plus que, me connaissant comme vous faites, vous vouliez exposer à ma censure une opinion si peu fondée sur la raison, et si contraire à l'expérience du monde des soixante années que j'ai. Que voulez-vous que je vous réponde sur ce chapitre sinon que la récompense qu'avec l'âge vous tirerez d'être si fortement attaché au monde consistera, en conclusion, en tête chauve,

en yeux coulants, en front ridé, en pieds goutteux, en mains chidagreuses, en estomac faible, en cœur palpitant et agité de pensées désagréables, et à la fin, en conscience chargée de remords et de regrets. Lucien fait dire à son Héraclite que la condition des hommes est déplorable, que rien n'est permanent ici-bas, que tout est sujet à une vicissitude perpétuelle, que le plaisir de l'homme n'est, dans le fond, que douleur, son savoir qu'ignorance, sa grandeur que bassesse, sa force qu'infirmité. Il regrette le passé, le présent l'ennuie, et l'avenir l'épouvante, c'est-à-dire la fin du monde et l'embrasement de l'Univers. Si vous examinez bien ceci, vous y trouverez des vérités incontestables. Mais, hélas! mon cher Monsieur, j'ai grand' peur que vous n'y fassiez aucune réflexion, car je sais que le dérèglement dans lequel l'homme vit ordinairement ne lui permet guère de remarquer que l'aveuglement et l'oubli possèdent les premiers mouvements de sa vie, que le travail en compose toute la suite, que le regret en est l'issue, et que l'erreur en occupe généralement toutes les parties. Vous voyez bien, Monsieur, que telle est la véritable situation humaine, et que, sachant cela, je ne saurais tomber d'accord avec vous sur les félicités prétendues (dans la vôtre) qu'on peut trouver dans le fatras du

monde, et je suis très sincèrement, Monsieur, etc...

LETTRE Nº LXXVIII

MONSIEUR,

Le magister *** m'a bien rendu la vôtre du 15, et je vous suis obligé de la connaissance que par là vous m'avez procurée de cet apôtre, dont les autres disciples de Jésus-Christ ici paraissent si envieux. Son air est fort composé, ses mines fort modestes, ses paroles fort simples, et ses yeux toujours en terre, très humbles. Il parle peu, et ce qu'il dit sent fort l'enthousiasme. Il n'y a que son habit, doublé de malpropreté, qui m'inquiète, car je me souviens de ce que saint Bernard dit à ce propos : *Tunicam sordibus obsoletam testem desidiæ atque inertiæ esse, et ejus vilitatem interdum ad hypocrisin spectare.* Je ne comprends pas bien quel rapport la malpropreté peut avoir avec la dévotion, car j'observe que les habits d'Aron et des autres lévites ordonnés par Moïse selon la volonté de Dieu n'étaient pas seulement propres, mais même ceux du suprême sacrificateur très magnifiques, comme on voit

dans l'Ancien Testament. Cette affectation de propreté indique quelquefois l'envie qu'on a de devenir un jour opulent ; et une humilité extraordinaire, sous le manteau de la dévotion, aspire ordinairement à quelque élévation éminente. On dit que celui-ci donne tout ce qu'il reçoit pour son propre soutien au pauvre prochain : c'est ce qui est très chrétien, et on doit juger par là que sa dévotion et sa piété sont réelles, car le mépris des biens de ce monde est le vrai parangon de la véritable dévotion ; ainsi comme *Ecclesia non judicat de internis*, nous ne devons juger le prochain que par ses œuvres ; or, celles du magister *** sont très exemplaires ; ainsi, je me félicite de sa connaissance, quoique je n'ignore point que

Sæpe scelus zelus cæli velamine texit :
Religio velum est quod tegit omne scelus.

Du reste, Monsieur, je ne puis pas exécuter vos ordres touchant le comte de ***, car il n'est pas en ville et ne reviendra ici qu'à la Saint-Michel, et moi je suis, en attendant, Monsieur, etc...

TRADUCTIONS

DES CITATIONS

LATINES, ITALIENNES, ESPAGNOLES, SUÉDOISES, ETC.

contenues dans cet ouvrage

Page 6, ligne 4 : *C'est signe de vertu que de ne pas plaire à tout le monde.*

Page 6, ligne 21 : *Ceux-là sont malheureux dans leur ignorance qui condamnent ce qu'ils ne comprennent point.*

Page 6, ligne 28 : *Il faut donner du sucre au perroquet et du foin au bœuf.*

Page 16, ligne 23 : *Les temps changent et nous changeons avec eux.*

Page 18, ligne 21 : *Celui qui est couché à contre-cœur est couché plus durement.*

Page 20, ligne 28 : SUED (*Suédois*) *à l'envers est* DEUS (*Dieu*).... *plutôt le Diable.*

Page 22, ligne 1 : *Tout ce qui est mauvais vient du Septentrion* (*le Nord*).

Page 24, ligne 1 : *Arrête-toi, ô passant ! Ci-gît un pécheur. Aie pitié de moi, Sauveur du monde, puisque je tremble à cause de mes actes et rougis devant toi. Quand tu viendras juger, ne me condamne pas.*

Page 26, ligne 15 : *Matière première.*

Page 27, ligne 22 : *Pourquoi la podagre, qui d'habitude est le partage des vieillards, te poursuit-elle, toi qui es un disciple de Mars et des Muses ? La maladie s'est*

trompée : en te voyant vieux par l'austérité de tes mœurs, elle t'a pris pour un vieillard.

Page 28, ligne 11 : *Il naît de Vénus et Bacchus, disjoignant leur étreinte, une fille, la Podagre, qui détruit les membres de l'homme.*

Page 35, ligne 17 : *Partout dans le monde la déité est composée de trois personnes, excepté à Rome où il y en a quatre* (1).

Page 35, ligne 20 : *La « Curie » romaine ne désire pas de brebis sans laine : elle écoute ceux qui donnent, et ferme la porte aux autres.*

Page 36, ligne 1 : *On désigne les cardinaux par l'épithète pourpré* (purpurati) *à cause de leur robe écarlate.*

Page 36, ligne 3 : *Pain, vêtements et patience.*

Page 36, ligne 6 : *Fou.*

Page 36, ligne 20 : *Promettre n'est pas donner, mais cela sert à contenter les imbéciles.*

Page 37, ligne 14 : *Le Sénat et le peuple romains* (*S. P. Q. R.*).

Page 37, ligne 16 : *Qui peut résister au peuple sabin ?*

Page 37, ligne 23 : *Saint Père, pourquoi ris-tu ?*

Page 37, ligne 24 : *Je ris parce que je suis pape.*

Page 37, ligne 27 : *Ce sont des poltrons, ces Romains.*

Page 38, ligne 9 : *Le salut du pape est la tranquillité du royaume.*

Page 38, ligne 16 : *Le pape supprimé, le roi sera tranquille.*

Page 39, ligne 3 : *Rome, depuis longtemps chancelante, s'écroulera, à la suite de ses erreurs prolongées, et cessera d'être la tête du monde.*

Page 39, ligne 6 : *Tu cherches à couler le vaisseau incassable de Pierre : il est agité par les vagues, mais ne cessera jamais d'être la tête.*

Page 39, ligne 9 : *Le sort veut, et les étoiles et le vol des oiseaux apprennent, que moi, Frédéric, serai le marteau de la terre.*

---

(1) La quatrième personne est, bien entendu, le pape.

Page 39, ligne 12 : *Le sort veut, et les étoiles apprennent et les péchés le disent, que ta vie sera courte et ta douleur éternelle.*

Page 40, ligne 10 : *Venise ! Venise ! Qui t'a vue t'apprécie, qui t'a trop vue te méprise.*

Page 40, ligne 9 : *Trop de fêtes, trop de têtes et trop de tempêtes.*

Page 41, ligne 26 : *Neptune vit Venise, maîtresse de la mer Adriatique, et il dit : « Eh bien, Jupiter, tu peux lui opposer tes palais tarpéiens et tes remparts de Mars. En comparant le Tibre à la mer, regarde les deux villes, et tu diras que l'une a été fondée par un homme et l'autre par les dieux. »*

Page 49, ligne 3 : *Sans boire et sans manger, Vénus gèle.*

Page 51, ligne 12 : *Chacun est le forgeron de sa fortune.*

Page 51, ligne 25 : *Le pape Pie V meurt ; c'est étrange que parmi tant de papes il n'y en ait que cinq qui ont été pies (pieux).*

Page 52, ligne 24 : *Entre la rancune que provoquerait un refus et le danger que créerait une promesse, la voie moyenne est de différer sa réponse (Tacite).*

Page 54, ligne 4 : *Si tu veux apprendre à connaître le méchant, mets-lui une canne dans la main.*

Page 55, ligne 17 : *Les flagellants.*

Page 57, ligne 15 : *L'escalier secret.*

Page 58, ligne 3 : *Il n'est point de soldat qui s'embarrasse des affaires de la vie* (Saint Paul, 2 Tim., 2-4).

Page 58, ligne 24 : *Plutôt en dehors des vices qu'avec les vertus.*

Page 59, ligne 5 : *Voici deux champions dignes de Dieu, l'homme aux prises avec la mauvaise fortune.* (Sénèque, De providentia, II, 6).

Page 59, ligne 10 : *Mieux vaut être envié que faire pitié.*

Page 59, ligne 13 : *Une véritable vilenie.*

Page 64, ligne 27 : *Q.... furieuse ne porte pas de lanterne.*

Page 65, ligne 3 : *Le travail est œuvre du jour, la nuit est favorable à la fraude, qui a besoin d'être cachée.*

Page 65, ligne 11 : *Combien que cela te fasse de la peine, la porte est ouverte au revers.*

Page 65, ligne 20 : *La guerre paraît douce à celui qui ne la connaît pas.*

Page 66, ligne 4 : *Crois-en Robert, qui le sait par expérience.*

Page 72, ligne 25 : *Cannœ a été illustrée par une défaite des descendants de Romulus, Pannonie (la Hongrie) et Varna par la mienne. Apprenez, ô mortels, à ne pas violer la foi. Si les pontifes ne m'avaient pas forcé à rompre le traité, la Pannonie ne porterait pas le joug des Scythes.*

Page 74, ligne 2 : *Tout mal vient du Nord.*

Page 74, ligne 7 : *Je roule le rocher de Sisyphe.*

Page 76, ligne 20 : *Il entra comme un renard, régna comme un lion et mourut comme un chien.*

Page 77, ligne 8 : *Quiconque de l'exil est arrivé au trône aura toujours un règne sanglant.*

Page 77, ligne 12 : *Parfois la bonne cause peut triompher.*

Page 77, ligne 14 : *Ton père et ta mère honoreras.*

Page 77, ligne 20 : *Tout ce qui a une fin est de courte durée.*

Page 78, ligne 28 : *La nature se contente de peu.*

Page 79, ligne 5 : *Un vieillard soldat et des amours séniles sont des choses honteuses.*

Page 80, ligne 2 : *La perte du sépulcre est légère.* Facilis jactura sepulcri *est un hémistiche de* l'Énéide *de Virgile* (II, 646).

Page 86, ligne 20 : *La cour est un doux mal, promettant beaucoup pour l'avenir. Tu promets beaucoup dans le présent et ne donnes rien. Adieu, cour !*

Page 97, ligne 24 : *Celui qui boit bien dort bien.*

Page 97, ligne 26 : *Que les hommes boivent du vin et les autres animaux de l'eau de source! Que l'eau soit loin de la poitrine humaine!*

Page 98, ligne 1 : *Que vaut ce monde ? et la gloire et le triomphe ? Après de misérables funérailles, nous ne sommes que poussière et ombre.*

Page 98, ligne 19 : *La vertu, la renommée et toutes*

choses divines sont soumises aux richesses. Celui qui aura su en amasser sera célèbre, brave, juste et tout ce qu'il voudra. (Le commencement de la troisième ligne est un hémistiche d'hexamètre, le reste est en prose.)

Page 99, ligne 2 : *Toutes les choses rares sont en grande estime et sont chères.*

Page 99, ligne 15 : *Mange, bois et joue; après la mort il n'y aura pas de volupté.*

Page 99, ligne 24 : *J'aime mieux regretter une victoire que la chance.*

Page 100, ligne 6 : *Souvent le succès a fait place à un malheur plus grand.*

Page 100, ligne 7 : *Hercule est célébré par ses œuvres.*

Page 100, ligne 16 : *Bruit de menaces, bruit d'âne.*

Page 100, ligne 19 : *L'éternité dépend de ce moment.*

Page 100, ligne 27 : *La Fortune reprend bientôt ce qu'elle a donné.*

Page 101, ligne 5 : *Il est heureux de pouvoir oublier les choses qu'on ne peut pas ravoir.*

Page 101, ligne 12 : *Ainsi passe la gloire du monde.*

Page 106, ligne 5 : *Dieu est juste et ses jugements sont justes.*

Page 107, ligne 15 : *Trop de bien, pas de mal.*

Page 108, ligne 18 : *La Fortune trompe en flattant.*

Page 109, ligne 14 : *Même si les forces manquent, le courage dans les grandes entreprises sera loué, et il suffit d'avoir eu de la bonne volonté.*

Page 109, ligne 16 : *Tout salut est dans le fer.*

Page 109, ligne 18 : *Cela suffit aux sages.*

Page 110, ligne 23 : *La colère sans forces, ô Reine, est vaine.*

Page 111, ligne 3 : *Que celui qui te vole une fois, soit maudit, et que celui qui te vole deux fois soit béni.*

Page 111, ligne 14 : *A celui qui manque à la fidélité on rendra la pareille.*

Page 111, ligne 22 : *A celui qui rompt la foi elle doit être également rompue.*

Page 111, ligne 24 : *Se moquer des fantoches et laisser tranquilles les saints.*

Page 112, ligne 14 : *La récompense et le châtiment*

appliqués en temps opportun soutiennent les Républiques et les États.

Page 113, ligne 3 : *Tant va la chatte au lard qu'elle finit par perdre la patte* (Synonyme du proverbe français : tant va la cruche à l'eau, etc., etc.)

Page 114, ligne 26 : *Arrête-toi, passant. Il apprit le repos au mouvement, et là où il avait installé son camp il posa la borne de sa vie. Pendant que le monde parlait beaucoup de lui, une balle orbiculaire lui imposa silence. Alors il lui resta de la Saxe qu'il avait conquise une seule pierre pour le couvrir, et pour que l'on y lût sa dureté. Il ne sévit plus depuis qu'il récolta ce qu'il sema. Cherchant à incendier l'univers entier, il détruisit bien des choses avec le fer et le feu. Enfin il périt lui-même par le feu, ayant appris que les dieux récompensent avec équité. Combien peu de cendres d'un aussi grand incendie !* (1).

Page 125, ligne 17 : *Celui qui peut, selon les circonstances, prendre des habitudes différentes et les pratiquer avec jugement aura toujours du succès dans ses entreprises.*

Page 134, ligne 12 : voir plus haut, page 66, ligne 4.

Page 134, ligne 18 : *Y a-t-il peine plus grande que celle de souhaiter ce qui ne sera jamais ou celle de ne pas souhaiter ce qui sera?*

Page 135, ligne 1 : *La Reine te sacrifia cette couronne qu'elle dédaigna ; accorde-lui en une meilleure dans le ciel.*

Page 135, ligne 6 : *Elle naquit en France simple poule* (gallina, *allusion à la France* (Gallia), *patrie de la reine de Pologne*), *et entre jeunes coqs* (polastri, *sous-entendu Polonais*) *elle se vit reine ; arriva à Rome en chrétienne, mais point Christine.*

Page 136, ligne 17 : *Les compliments ne sont que mensonges.*

---

(1) Toute cette épitaphe repose sur des jeux de mots plus ou moins intraduisibles : *orbis*, monde ; *orbiculatus globus*, balle de fusil ; *Saxonia*, Saxe ; *saxum*, pierre (tombale), etc., etc. Au vers 7 il faut lire *sævit* (au lieu de *sevit*) et mettre un point à la fin de la ligne. A la ligne suivante, il faut supprimer la virgule.

Page 142, ligne 17 : *Tu es en même temps difficile et facile, doux et désagréable ; je ne puis vivre avec toi, ni sans toi.*

Page 145, ligne 21 : *Et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât.*

Page 145, ligne 23 : *Invoquez-moi aux jours d'affliction ; je vous en délivrerai.*

Page 145, ligne 24 : *Le nom du Seigneur est une forte tour, le juste y a recours, et il y trouve une haute forteresse.*

Page 145, ligne 29 : *L'athée affligé devient enragé, l'impie se répand en invectives, et l'homme de foi a recours à Dieu.*

Page 146, ligne 14 : *Il convient de porter avec patience un fardeau qu'il faut porter ; celui qui est couché malgré lui est couché plus durement* (voir aussi page 18, ligne 21).

Page 147, ligne 5 : *La vertu peut être agitée, mais non engloutie.*

Page 148, ligne 1 : *Tandis que Tékéli montrait la face, pourquoi Caprana tourna-t-il le dos ? En Hongrie c'est peut-être la partie postérieure qui prévaut.*

Page 148, ligne 21 : *Ceux qui franchissent la mer changent de ciel, mais non d'âme.*

Page 149, ligne 11 : *Les Grecs, race barbare, retiennent ce qu'ils sont habitués à avoir.*

Page 152, ligne 19 : *Celui-là mérite tous les suffrages qui a su joindre l'utile à l'agréable.*

Page 153, ligne 15 : *Quand tu bois dans le verre, rappelle-toi que le verre est de la cendre. Ainsi tu seras cendre toi-même, quand tu arriveras à la fin de tes jours.*

Page 153, ligne 23 : *L'amateur des bonnes cuisinières qu'il affligea par l'impiété de ses propos.*

Page 155, ligne 3 : *A quoi servent maintenant les titres, les richesses, le savoir ? La mort confond les grands et les petits. Seule la vertu des hommes reste après les funérailles.*

Page 156, ligne 4 : *Pierre Alexovitz décéda, mais jamais ce nom ne disparaîtra.*

Page 157, ligne 25 : *J'annonce les sacres, les prières, les émeutes, les incendies, les funérailles, les cérémonies*

solennelles, quand j'appelle le peuple par l'airain sonore.

Page 158, ligne 20 : *Ni le cheval, ni la maison, ni le carrosse n'est sûr : voici autant d'Henris qui moururent en autant de lieux.*

Page 159, ligne 4 : *Que rendrais-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ?*

Page 159, ligne 8 : *Je recevrai le calice de la justice.*

Page 159, ligne 18 : *Sois victorieux, n'importe si par chance ou par génie, puisque vaincre fut de tous temps une chose louable.*

Page 159, ligne 22 : *Le diable étant malade voulut se faire moine, mais quand il fut guéri il resta tel qu'il était avant.*

Page 160, ligne 11 : 1° *Ne pas avoir des idoles ;* 2° *Bénir Dieu;* 3° *Observer la justice publique ;* 4° *S'abstenir de l'inceste avec les proches et de tout autre concubinage honteux;* 5° *Ne pas faire couler le sang humain ;* 6° *Ne pas voler ;* 7° *Ne pas couper les membres aux animaux vivants.*

Page 162, ligne 15 : *Le grand est curieux dans le petit et le petit dans le grand.*

Page 173, ligne 10 : *Par le juste et l'injuste.*

Page 173, ligne 20 : *Le mauvais vit ou bien pour être corrigé, ou bien pour que le bien s'exerce par lui.*

Page 174, ligne 1 : *O moines ! vos estomacs sont des amphores de Bacchus; vous êtes, Dieu en est témoin, une mauvaise peste.*

Page 174, ligne 12 : *Le soleil, qui circula jusqu'ici, s'arrête ici.*

Page 181, ligne 6 : *Quelle est la vérité ?*

Page 181, ligne 9 : *C'est un homme qui est ici.*

Page 182, ligne 11 : *Un homme sans argent vaut mieux que l'argent sans homme. C'est l'esprit qui rend riche.*

Page 183, ligne 5 : *Si tu vivais selon la nature, tu ne serais jamais pauvre. Si tu vivais selon l'opinion des gens, tu ne serais jamais riche. La nature désire peu et l'opinion publique l'immensité.*

Page 183, ligne 28 : *Allez soucis, allez désirs ; allez vous jeter dans les profondeurs. Je vous submerge pour ne pas être submergé par vous.*

Page 186, ligne 16 : *Une tunique souillée indique souvent l'oisiveté et la paresse, et son humilité n'est souvent que de l'hypocrisie.*

Page 187, ligne 12 : *L'Eglise ne juge point les choses intérieures.*

Page 187, ligne 18 : *Souvent le zèle couvrit le crime du voile céleste ; la religion est un voile qui couvre tout crime.*

Nota. — Pour les traductions du latin, j'ai eu l'avantage de pouvoir recourir à la haute compétence de M. Arthur Langfors, le romaniste finlandais bien connu, auquel je me permets d'exprimer ici mes remerciements les plus sincères pour cette collaboration précieuse.

F.-U. W.

ADDITIONS ET NOTES

Page 120, ligne 26 : Les vers qu'Oxenstiern cite en parlant d'un prince allemand ne sont qu'un travestissement de l'épitaphe ci-dessous attribuée au roi Charles IX de France qui l'aurait composée pour le marquis de Roubaix :

« *Il estoit un piteulx seigneur,*
« *Quy certaynement nous apprît*
« *Qu'un homme peut vivre sanz cœur*
« *Et mourir sanz rendre l'esprit.* »

Page 145, ligne 22 : C'est du livre de Tobie et non du livre de Job qu'a été tirée cette citation.

Page 153, ligne 11 : Le *festin de Trimalcion*, qu'Oxenstiern mentionne dans cette lettre, se trouve décrit dans le *Satyricon* de Pétrone, qui parle ironiquement d'un repas ridiculement somptueux, où il a rassemblé à plaisir toutes les exagérations de la prodigalité des Romains dégénérés.

Page 158, ligne 24 : Il y a bien eu un maréchal de Rantzau (Danois de Holstein) au service de la France, mais il appartient plutôt à l'époque de Louis XIII et de Louis XIV, étant venu en France dans la suite du chancelier Oxenstiern en 1635. Il demeura dans ce pays jusqu'à sa mort en 1650. Il ne lui resta alors qu'une jambe, un bras, un œil et une oreille, ce qui n'empêche point qu'il soit connu comme *le beau Rantzau*.

Page 159, ligne 14 : L'épisode auquel il est fait allusion ici n'est autre que le siège de Crémone en 1702.

Quand le maréchal-duc de Villeroi, chef incapable de la garnison française assiégée, y fut fait prisonnier par le prince Eugène, les soldats chantèrent :

« *Français, rendez grâce à Bellone,*
« *Votre honneur est sans égal ;*
« *Vous avez conservé Crémone*
« *Et perdu votre général.* »

ERRATA

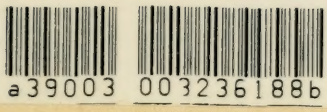
	AU LIEU DE	LIRE
Page 2, ligne 21	rena	rend
» 13, » 15	ae Vénus	de Vénus
» 18, » 22	ılle	ille
» 20, » 4	vous ju	vous ju-
» 33, » 2	préfère	préféra
» 34, » 9	et	, et
» 38, » 16	rex	rex.
» 39, » 18	métro	métro-
» 48, » 21	Euphrosine	Euphrosyne
» 65, » 21	qu'on	qui
» 146, » 1	bestemme	bestemmie
» 159, » 4	V. M.	M. V.

BIBLIOTECA
Ottaviano

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR
E. KAPP
LE 31 OCTOBRE 1917

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 003236188b

CE PT 9706
.07Z53 1917
COO OXENSTIERNA, CHOIX DE
ACC# 1285703